

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

LES PERSONNAGES FÉMININS DANS LA LITTÉRATURE DE FANTASY :
LE CAS DE *LA PASSE-MIROIR* DE CHRISTELLE DABOS,
SUIVI DU *SECRET D'ANGELDENN*

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE
LA MAÎTRISE EN LETTRES (AVEC
MÉMOIRE – ÉTUDES LITTÉRAIRES)
(3074)

PAR
MARIE-JANNE BRETON

JANVIER 2025

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire, de cette thèse ou de cet essai a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire, de sa thèse ou de son essai.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire, cette thèse ou cet essai. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire, de cette thèse et de son essai requiert son autorisation.

Remerciements

Je tiens à remercier ma directrice de maîtrise, Mélodie Simard-Houde, pour son temps, son soutien et son écoute attentive. Merci de m’avoir guidée à travers cette aventure et aidée à rester concentrée sur mes objectifs.

Je remercie aussi mes collègues universitaires, pour leurs retours positifs sur ce projet, leurs encouragements ainsi que pour avoir fourni un espace de travail rassurant. Merci aux évaluatrices Anne-Martine Parent et Anne Besson pour leurs commentaires éclairants et bienveillants autant sur la recherche que la création littéraire.

Merci à la communauté littéraire qui, chaque jour, fait vivre une littérature francophone de l’imaginaire florissante : merci à mon groupe de lecteur·ices, Emma, Valentin, Célestine, Chloé, Georges, pour leurs conseils avisés et leur enthousiasme débordant. Merci aussi au *Foyer des auteur·es* et à sa fondatrice Caterina pour cet espace où j’ai pu parler de ce projet, et des nombreux autres à venir.

Finalement, un immense merci à ma famille et mes proches, pour leurs encouragements ces trois dernières années et leur fierté contagieuse.

Table des matières

Remerciements.....	i
Table des matières.....	iii
Introduction.....	1
Chapitre 1 – Renouveau du modèle de la jeune fille chez Christelle Dabos.....	11
1.1. Le portrait d’Ophélie et le modèle nuancé du personnage féminin	14
1.1.1 Le portrait général d’Ophélie	16
1.1.2 L’impératif de beauté chez le personnage féminin.....	23
1.2. Le système de personnages dans <i>La passe-miroir</i>	26
1.2.1 Le personnage féminin et ses alliances typées	28
1.2.2. Le mariage : le rejet de sa fatalité.....	38
1.2.3 Les figures maternelles et la place de la maternité.....	41
Chapitre 2 – La capacité d’agir du personnage féminin en transformation.....	53
2.1 Les marques d’agentivité d’Ophélie	55
2.1.1. Le regard de soi et d’autrui.....	60
2.1.2. Les paroles et les silences	66
2.1.3. Les actions, le refus d’agir et la mobilité physique	70
2.2 La conquête du vouloir, du savoir et du pouvoir.....	74
2.2.1 Le vouloir	76
2.2.2 Le savoir	78
2.2.3 Le pouvoir.....	81
Le secret d’Angeldenn	91
Conclusion	177
Bibliographie.....	187

Introduction

Christelle Dabos est une autrice française qui s'est fait connaître par la publication de sa saga de fantasy en quatre volumes, *La passe-miroir*, entre 2013 et 2019 chez Gallimard Jeunesse. S'il s'agit de sa seule saga, Dabos a aussi contribué à un collectif jeunesse (*Si on chantait !*) aux Éditions Pocket Jeunesse en 2020, publié un essai (*Et l'imagination prend feu*) chez Le Robert en 2022, puis a écrit un roman (*Ici et seulement ici*) à nouveau paru chez Gallimard Jeunesse (2023). L'autrice possède un parcours dans l'air du temps. Avec comme bagage l'énorme succès de sa saga de fantasy, elle fait partie d'une génération d'auteur·ices amateur·ices s'étant fait connaître sur Internet à travers des plateformes de partage littéraire. Afin de communiquer avec d'autres littéraires, c'est sur la plateforme *Plume d'Argent*¹ que Dabos jette son dévolu et publie la version originale de *La passe-miroir*².

Catégorisée, par sa reprise chez Gallimard Jeunesse, comme étant de la littérature jeunesse, conçue de prime abord pour un lectorat francophone, la série de romans a atteint un public plus diversifié en âge mais aussi dans sa provenance, en se méritant de nombreuses reconnaissances³. En effet, cette œuvre, qui est la première publication de

¹ *Plume d'Argent* (<https://www.plumedargent.fr/>) est une plateforme de partage de fictions complétées ou en cours d'écriture, avec pour objectif de favoriser les échanges de commentaires entre lecteurs et auteurs.

² Pauline Croquet, « Christelle Dabos, de la fanfiction au phénomène littéraire », *Le Monde* [en ligne], 29 novembre 2019, consulté le 28 avril 2022, URL : https://www.lemonde.fr/pixels/article/2019/11/29/christelle-dabos-de-la-fanfiction-au-phenomene-litteraire_6021004_4408996.html.

³ Voir Gallimard Jeunesse, « La passe-miroir. Tome 1 – Les fiancés de l'hiver », *Gallimard Jeunesse* [en ligne], consulté le 28 avril 2022, URL : <https://www.gallimard-jeunesse.fr/9782070653768/la-passe-miroir-1.html>. La saga a été publiée en obtenant la première place au concours du premier roman jeunesse organisé par Gallimard. Elle a gagné le Prix littéraire des collégiens de l'Hérault en 2014, le Prix Elbakin la même année, le Grand prix de l'Imaginaire en 2016 et elle a été recommandée par le ministère de l'Éducation nationale en classe de 3^e.

l'autrice, s'est vue traduite en anglais à partir de 2018 chez Text Publishing⁴. L'autrice est aussi toujours très active dans la promotion de ses romans et continue à alimenter un lien avec son lectorat, qu'elle avait commencé à établir par le biais de Plume d'Argent, en participant à des salons et des séances de dédicaces, ainsi qu'à des balados et des émissions en direct⁵. La popularité de la saga et son caractère contemporain (publication de 2013 à 2019) ont contribué au choix de corpus de ce mémoire : on y suit Ophélie, une jeune femme possédant des pouvoirs, qui se voit confrontée à un mariage arrangé avec un homme qu'elle n'a jamais rencontré. Elle se retrouve rapidement projetée dans une intrigue politique qui la dépasse, envoyée sur une arche, ces bouts de monde flottant dans un vide aux dimensions inconnues, différente de la sienne, où se trouvent toute sa famille et tous ses repères.

Christelle Dabos s'inscrit dans un genre littéraire, la fantasy, qui est récent en France ; il s'est développé du côté francophone principalement depuis le début des années 2000⁶ malgré des sources d'inspiration variées et anciennes. Anne Besson, docteure en lettres spécialisée dans la littérature de genre, s'est intéressée à la fantasy ces deux dernières décennies pour faire avancer les études sur ce genre et s'inscrit dans un ensemble de contributions universitaires visant à le légitimer⁷. Étant donné l'investissement tardif des auteurs et autrices français·es dans ce genre s'inscrivant dans ce que l'on peut nommer les littératures de l'imaginaire⁸, la critique universitaire française sur ce sujet est très récente en comparaison de la critique anglophone. S'il existe un Centre d'Études et de Recherches

⁴ Christelle Dabos, *The Mirror Visitor. A Winter's Promise*, Melbourne, Text Publishing, 2018.

⁵ Christelle Dabos a mis à disposition sur son site officiel (<http://christelledabos.com/replay/>) de nombreuses rediffusions de rencontres virtuelles ayant pour sujet ses publications et son métier d'autrice.

⁶ Anne Besson, *La fantasy*, Paris, Éditions Klincksieck, 2007, p. 10.

⁷ Anne Besson et Myriam White-Le Goff (dir.), *Fantasy : le merveilleux médiéval aujourd'hui*, Paris, Bragelonne, coll. « Essais », 2007, p. 9.

⁸ Anne Besson, *La fantasy*, op. cit., p. 9.

sur les Littératures de l'Imaginaire (CERLI) depuis 1979, il n'étudie pas exclusivement les corpus francophones et englobe différents genres de la littérature de l'imaginaire : la fantasy, le fantastique et la science-fiction⁹. Il apparaît ainsi important de contribuer aux études sur les spécificités françaises de la fantasy, puisque celles-ci sont encore relativement peu nombreuses, et aussi parce qu'il s'agit d'un genre littéraire dont la vogue est somme toute récente en France et qui, de ce fait, appartient au contemporain : Besson le qualifie d'ailleurs de « miroir de la contemporanéité¹⁰ ».

C'est Jacques Goimard qui, en 2003, publie un des premiers ouvrages français « d'érudits compilateurs¹¹ » rassemblant plusieurs corpus internationaux et faisant la critique, d'un point de vue de lecteur passionné, de la fantasy avec *Critique du merveilleux et de la fantasy*¹². En 2005, l'éditeur et critique littéraire Jacques Baudou publie à son tour *La fantasy*, et devient le premier auteur à consacrer un chapitre à la fantasy française¹³. Une première rencontre en France entre participants universitaires sur le sujet de la fantasy a eu lieu l'année suivante, en mars 2006 : elle avait pour objectif de discuter la présence du merveilleux médiéval dans la littérature contemporaine. Les actes du colloque ont été publiés par la suite chez Bragelonne, sous la direction d'Anne Besson et Myriam White-Le Goff, qui nomment cette « révolution » l'entrée de la « fantasy à l'Université¹⁴ ». Une année plus tard, en 2007, Besson publie un ouvrage, *La fantasy*, contenant de grandes questions et réponses à propos du genre : elle y aborde notamment les différences entre les

⁹ CERLI, « Présentation du CERLI » [en ligne], consulté le 28 avril 2022, URL : <http://cerli.wifeo.com/presentation.php>.

¹⁰ Anne Besson, *La fantasy*, op. cit., p. 122.

¹¹ *Ibid.*, p. 10.

¹² Jacques Goimard, *Critique du merveilleux et de la fantasy*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2003.

¹³ Jacques Baudou, *La fantasy*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2005. Il s'agit du chapitre cinq de son ouvrage.

¹⁴ Anne Besson et Myriam White-Le Goff (dir.), *Fantasy : le merveilleux médiéval aujourd'hui*, op. cit., p. 9.

autres genres de l'imaginaire et la fantasy, l'influence de Tolkien sur les auteurs et autrices contemporaines et l'apport des mythes au genre. Besson explique aussi l'intérêt de faire avancer la recherche pour rendre compte d'un phénomène éditorial : en effet, le genre de la fantasy a connu un important succès commercial (pensons aux succès du *Seigneur des anneaux* et du *Trône de fer* pour ne nommer qu'eux), et est devenu la figure de proue de plusieurs maisons d'édition émergentes dédiées aux littératures de genre, par exemple Bragelonne¹⁵.

Dans les littératures sérielles et les genres populaires, la manière dont sont traités les personnages est influencée par les codes du genre dans lequel ils s'inscrivent ainsi que par ses transformations (thèmes, publics, architextes) à travers le temps. Dans la fantasy contemporaine, la transformation touche la définition même des rôles genrés¹⁶ des héros et, plus largement, de l'ensemble des personnages au sein d'un genre littéraire marqué par un certain progressisme idéologique¹⁷ : il n'est plus question de reprendre le modèle stéréotypé véhiculé par l'influence de la littérature médiévale sur le genre littéraire de la fantasy. Les personnages féminins sont désormais au-devant de la scène. Par ailleurs, la figure de la femme forte et le culte de la féminité ont pris essor dans la culture populaire (pensons aux films et séries télévisées *Charlie's Angel*, *Bionic Woman*, *X-Files*, pour en nommer quelques exemples) depuis les années 1980 et 1990¹⁸. S'inscrivant dans ces tendances, Christelle Dabos a pris le parti de camper une jeune femme comme personnage

¹⁵ Anne Besson, *La fantasy*, op.cit., p. 112-113.

¹⁶ Pour éviter toute confusion entre genre littéraire et genre sexué, la mention (*gender*) sera ajoutée à l'avenir, le cas échéant.

¹⁷ Anne Besson, *La fantasy*, op. cit., p. 171.

¹⁸ Sherrie Inness, *Tough Girls: Women Warriors and Wonder Women in Popular Culture*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1999, p. 49-53.

principal de sa saga *La passe-miroir*, tout en reprenant pourtant certains scénarios récurrents et rôles stéréotypés, tels le mariage arrangé et la maternité.

Qu'en est-il des études sur les personnages en fantasy, et plus précisément sur les personnages féminins ? Certains apports à ces études, bien qu'indirects, constitueront des appuis pour le présent projet : Besson est revenue sur l'idée reçue d'une idéologie conservatrice chez les auteur·ices en fantasy dans son ouvrage dédié à ce genre, c'est-à-dire la présence d'une société archaïque, récurrente en fantasy, qui serait liée à une volonté de rester ancré à ce passé¹⁹. Elle n'est pas la seule à avoir abordé cette question, Paul Airiau ayant par exemple questionné l'influence religieuse chez Tolkien lors du colloque sur le merveilleux médiéval²⁰. Infirmité cette idée reçue sur les auteurs de fantasy et l'apparente idéologie conservatrice qui serait liée à l'inspiration de sociétés passées dans ce genre littéraire, Besson reprend les propos de Lauric Guillaud, essayiste et spécialiste français de la littérature de l'imaginaire : la fantasy contemporaine, qu'elle soit anglophone ou française, est « l'expression systématique [...] de valeurs de tolérance et d'ouverture²¹ ».

À notre connaissance, dans les ouvrages de Besson et des chercheurs ayant travaillé jusqu'à présent sur la fantasy française, l'étude des personnages féminins reste à ses prémices²². Néanmoins, l'étude des représentations genrées (*gender studies*) n'est pas

¹⁹ Anne Besson, *La fantasy*, op. cit., p. 170-171.

²⁰ Paul Airiau, « Catholicisme et actualisation du merveilleux médiéval. Le cas de J. R. R. Tolkien et Louis Bouyer », dans Anne Besson et Myriam White-Le Goff (dir.), *Fantasy : le merveilleux médiéval aujourd'hui*, op. cit., p. 131.

²¹ Anne Besson, *La fantasy*, op. cit., p. 171.

²² Voir les travaux de Florie Maurin. Florie Maurin, « Itinéraires des figures féminines de la fantasy jeunesse chez Pierre Bottero : fées, sorcières et chasseresses », thèse de langue et littératures françaises, Auvergne, Université Clermont Auvergne, 2022 et le carnet de recherche en ligne *Fantasy jeunesse : recherches sur la fantasy à destination d'un jeune public* [en ligne], URL : <https://fantasyjeune.hypotheses.org>.

nouvelle en littérature, comme l'explicitent Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin²³. Une nouvelle posture de la critique au féminin émerge des conceptions plus anciennes, selon laquelle le genre n'est pas « un attribut naturel » ; cette idée a été développée à travers des études à propos de « l'arbitralité des constructions culturelles du masculin et du féminin²⁴ ». Dans cette perspective, Philippe Clermont, Laurent Bazin et Danièle Henky ont dirigé, en 2013, un collectif sur la question de la distinction des genres (*genders*) dans la littérature pour la jeunesse²⁵, et plus particulièrement dans les littératures de genre (dont la fantasy), qui peuvent être comparées négativement²⁶ à la littérature blanche²⁷. Ces auteurs définissent en premier lieu le phénomène de classification des genres (*genders*) selon plusieurs disciplines (anthropologie, sociologie, etc.), avant de s'attarder sur l'apport des *gender studies* en littérature. Les contributeurs du collectif abordent, entre autres, les figures de la mère et de la fille, de même que les stéréotypes liés à la féminité en littérature jeunesse pour un public féminin, et ce, à travers différents genres littéraires et formats comme le roman, l'album et la bande dessinée. Ils interrogent aussi l'impact de la

²³ Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, « Féminin / Masculin. Jeux et transformations », *Voix et Images*, vol. 32, n° 2, 2007, p. 9.

²⁴ *Ibid.*, p. 10.

²⁵ Philippe Clermont, Laurent Bazin et Danièle Henky (dir.), *Esthétiques de la distinction : gender et mauvais genres en littérature de jeunesse*, Berlin, Peter Lang, 2013.

²⁶ La littérature de genre, notamment la littérature de l'imaginaire qui est composée de la fantasy, du fantastique et de la science-fiction, est souvent considérée comme une littérature à destination des enfants, qui serait donc immature et simpliste : une explication hypothétique de cette comparaison négative à la littérature blanche serait liée à l'origine de la fantasy en littérature anglophone. Besson mentionne que celle-ci, au XIX^e et XX^e siècles, était destinée avant tout aux enfants (Anne Besson, *La fantasy, op. cit.*, p. 68). Le changement de public est un phénomène qui arrive plus tard, avec par exemple l'introduction de la fantasy dans les *pulps* américains (*Ibid.*, p. 96). Cette idée d'une littérature de genre comme étant essentiellement destinée aux enfants est encore présente, s'exprimant, par exemple, par le biais de nombreuses collections pour la jeunesse (dont fait partie *La passe-miroir*).

²⁷ L'appellation de la littérature blanche prend son origine dans la collection *Blanche* de Gallimard en 1911, « [i]l s'agit de romans contemporains, de récits autobiographiques et d'ouvrages non fictionnels. Cette appellation s'est progressivement élargie à un certain type de littérature qui aborde dans un style moderne et réaliste des thèmes liés à la vie quotidienne. » (Librinova, « Littérature générale, blanche, de genre : quelles différences ? » [en ligne], URL : <https://www.librinova.com/blog/litterature-generale-blanche-de-genre-queelles-differences/#qu-appelle-t-on-litt-rature-blanche->.)

représentation du genre (*gender*) en littérature sur les nouveaux publics de la fantasy. De son côté, Isabelle Smadja a étudié le brouillage des genres (*genders*) en fantasy contemporaine pour la jeunesse²⁸, ce qui confirme la tendance, soulignée précédemment, d'un renouveau des personnages dans ce genre.

Avec comme objectifs de contribuer aux études francophones récentes sur le genre littéraire de la fantasy, et de jeter un regard neuf sur les personnages féminins et la manière dont ils évoluent dans un texte de fiction relevant de la littérature de grande diffusion, nous étudions dans ce mémoire la place d'Ophélie et d'autres figures féminines dans le système de personnages de *La passe-miroir* de Christelle Dabos. Tandis que de nombreuses études sont orientées vers l'œuvre d'auteurs de fantasy très connus, comme C.S. Lewis (*Le monde de Narnia*, 1950) et Robert E. Howard (*Conan*, 1980), nous montrons comment une autrice française contemporaine revisite le genre et, surtout, contribue à actualiser le traitement des personnes féminines. Ceux-ci, chez Dabos, réactivent-ils des stéréotypes et archétypes féminins ou, au contraire, s'en éloignent-ils ? Nous nous demanderons aussi de quelle manière l'œuvre de Christelle Dabos s'inscrit dans l'écriture au féminin actuelle, avec l'aide des études contemporaines sur les représentations du genre (*gender*) en littérature. L'autrice reprend-elle des stéréotypes de genre, influencée par certaines sources du genre littéraire de la fantasy, ou se les réapproprie-t-elle dans sa saga ?

La littérature est un des nombreux domaines touchés par les changements et revendications féministes, notamment depuis le mouvement #MeToo ; l'affirmation de ces revendications nourrit la volonté d'inclure, dans les représentations littéraires, des identités

²⁸ Isabelle Smadja, « Héros et héroïnes des romans de fantasy contemporains », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 4, n° 82, 2010, p. 53-62.

diversifiées et de produire des figures féminines respectueuses et représentatives de la réalité des femmes d'aujourd'hui. Nous interrogeons l'apport de la saga de Christelle Dabos à ce renouvellement des personnages féminins en fantasy, une démarche qui pourra ouvrir la voie à des études plus étendues permettant de dégager des tendances dominantes chez les auteurs et autrices actuels.

Pour atteindre l'objectif d'analyser le portrait d'Ophélie et le système de personnages qui l'entoure, ainsi que de montrer les transformations que l'héroïne traverse et leurs impacts sur sa capacité à agir, nous procédons en deux chapitres. Le premier est constitué d'une analyse du personnage d'Ophélie s'appuyant sur les études sur la sémiologie du personnage de Philippe Hamon, sur les personnages féminins et plus précisément le modèle de la jeune fille en littérature d'Isabelle Smadja. La manière dont le système de personnage contribue à donner sens au personnage d'Ophélie est ensuite analysée en s'appuyant sur les travaux sur les stéréotypes, les archétypes et les architextes de Ruth Amossy et Matthieu Letourneux. Nous abordons, dans le second chapitre, la capacité d'Ophélie à agir sur sa situation et son environnement en mobilisant les définitions de l'agentivité féminine et ses constituantes (regard, paroles, actions) de Véronique Lord et Barbara Havercroft. Dans une volonté de montrer de quelle manière évolue cette agentivité chez Ophélie, tout au long de la saga, nous couplons cette théorie au schéma actantiel élaboré par Hamon (vouloir, savoir, pouvoir). Ces théories sont présentées dans chacun des chapitres.

À ce volet analytique se joint un exercice de création d'une novella²⁹, *Le secret d'Angeldenn* : nous y mettons en scène un personnage féminin dans le genre de la fantasy. Autour de ce personnage gravite un système de personnages réduit mais efficace, en ce qu'il contribue, comme chez Dabos, à la définition du personnage féminin central. L'histoire est séparée en six parties dans lesquelles notre héroïne, Valériane, une jeune femme d'un étrange village où chaque habitant a son rôle bien défini, se retrouve en possession d'un pouvoir lui permettant de révéler les secrets des autres. Ces secrets dévoilés la feront se questionner sur sa place dans un monde qui est beaucoup trop rigide et injuste. En racontant ce cheminement de l'héroïne, nous avons cherché à intégrer les concepts de savoir, de vouloir et de pouvoir pour mettre en avant les transformations du personnage, notamment sa capacité à prendre des décisions et à agir en conséquence. Cette création littéraire répond à l'objectif de mettre en lumière un personnage féminin actualisant le modèle littéraire de la jeune fille dans le cadre d'un texte s'inscrivant dans la littérature de genre contemporaine.

²⁹ Une novella est un format d'histoire intermédiaire à l'histoire courte et le roman. Elle emprunte au roman un développement progressif de l'histoire et à l'histoire courte, une fin saisissante et rapide (La langue française, « Novella », URL : <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/novella>).

Chapitre 1 – Renouveau du modèle de la jeune fille chez Christelle Dabos

La littérature actuelle s'est vu prendre un tournant en même temps que les communautés en ligne ont émergé, favorisant les échanges entre les publics et les auteur·ices : les sites de partage de textes, tels que Wattpad (créé en 2006) et Plume d'Argent (créé en 2021), et les communautés d'écriture (sites Internet, Facebook, etc.), qui se multiplient, attribuent une place importante aux lecteur·ices dans le processus d'écriture par le biais de retours en temps réel (dans le cas d'une publication chapitre par chapitre, par exemple). Une nouvelle microclassification des genres se basant sur le type de public du roman et les personnages qui le représentent se répand ainsi dans les milieux anglophones et francophones : *Young Adult*, *New Adult*, *Adult*, etc.¹ Cette multiplication des catégories se manifeste, par exemple, par le biais d'étiquettes sur Internet qui représentent des mots-clés. Sur Wattpad, pour en citer quelques-unes, il est possible de rechercher une histoire par son genre littéraire, par exemple la fantasy, puis d'affiner la recherche selon les mots-clés indiqués par les auteur·ices : « magie », « amour », « amitié », « pouvoirs », « quête », « loup-garou », etc. Ces mots-clés sont souvent liés aux personnages et aux relations que ceux-ci entretiennent entre eux (vampire, couple, *badboy*). Ainsi, l'étude du personnage et du système dans lequel il évolue est devenue essentielle pour saisir un aspect fondamental de la littérature de genre d'aujourd'hui, notamment telle

¹ Bien que le terme « Jeune adulte » soit de plus en plus utilisé pour désigner la littérature à destination des adolescents transitionnant vers l'âge adulte, il n'y a pour l'instant pas de traduction française de cette classification.

qu'elle est produite et diffusée sur les plateformes numériques, comme c'est le cas pour *La passe-miroir*² de Christelle Dabos.

Avant l'émergence des plateformes et des communautés en ligne, les travaux de Philippe Hamon ont contribué, dans les années 1980, à mettre à l'avant-plan l'étude du personnage. Ce théoricien de la littérature développe en effet le concept de « phénomène-personnage » dans *Le personnel du roman* (1983), une étude du système de personnages des *Rougon-Macquart*. Hamon commence par définir le personnage :

Manifesté sous l'espèce d'un ensemble discontinu de marques, le personnage est une unité diffuse de signification, *construite* progressivement par le récit [...]. Un personnage est donc le support des conservations et des transformations sémantiques du récit, il est constitué de la somme des informations données sur ce qu'il *est* et sur ce qu'il *fait*³.

Le personnage est aussi un élément important du texte, selon Hamon, puisqu'il est le lieu d'un « effet de réel » et qu'il incarne la « projection de l'auteur, [la] projection du lecteur, [la] projection du critique ou de l'interprète qui aiment ou n'aiment pas, qui se "reconnaissent" ou non en tel ou tel personnage⁴ ». S'intéresser aux personnages signifie s'intéresser aux publics et aux échanges avec ceux-ci.

L'intérêt pour l'étude des personnages est encore accentué par le contexte politique et idéologique contemporain. À une époque marquée par des bouleversements sociaux (pensons aux mouvements citoyens #MeToo, *Black Lives Matter*, #DénonceTonPorc, accompagnés d'une prise de parole des femmes et des minorités, ou encore aux remous suscités par le spectre de la révocation de l'accès à l'avortement aux États-Unis, etc.), la question de la représentation actuelle des femmes dans la littérature se pose avec acuité.

² Les renvois au roman se feront entre parenthèses dans le corps du texte, avec le sigle *PM*, suivi du numéro de tome et du numéro de page.

³ Philippe Hamon, *Le personnel du roman. Le système de personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, Genève, Droz, 1983, p. 20.

⁴ *Ibid.*, p. 9.

Cela est d'autant plus vrai dans la littérature jeunesse, qui « apporte une pierre décisive à la construction des cultures⁵ », puisqu'elle touche autant un jeune public, qui est sa principale cible, qu'un public plus âgé qui, par nostalgie, l'idéalise. Rappelons le succès de la saga *Harry Potter*, parue entre 1997 et 2007, dont les premier·es lecteur·ices sont aujourd'hui adultes, et qui marque toujours l'esprit du lectorat, jeune et moins jeune⁶.

Si, selon Isabelle Smadja, la littérature pour la jeunesse est un « miroir de la société⁷ », et si écrire avec son époque nécessite aussi de traiter de ses questions actuelles, comme « le problème de l'alliance ou du divorce entre féminité et maternité⁸ », le personnage est donc un élément intéressant à analyser : l'équilibre d'une représentation efficace, à laquelle les lecteur·ices peuvent s'identifier, est difficile à atteindre⁹. Dans l'élaboration d'un personnage féminin, en particulier, l'auteur·ice doit naviguer entre certains éléments liés aux stéréotypes. La prégnance des stéréotypes dans la littérature est illustrée dans le travail de Ruth Amossy, qui aborde l'activation des stéréotypes ayant contribué à la construction du genre sexué, fortement associée à la tradition et au patriarcat¹⁰. Matthieu Letourneux, quant à lui, aborde le stéréotype en littérature par le prisme de la vraisemblance qu'il produit ou, dans le cas contraire, de son artificialité ; dans

⁵ Isabelle Smadja, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », dans Paul Pasteur, Marie-Françoise Lemmonier-Delpy, Martine Gest et Bernard Bodinier (dir.), *Genre & Éducation. Former, se former, être formée au féminin* [en ligne]. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, par. 4. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.purh.1751>.

⁶ La saga a été rééditée pour la dernière fois en 2019 par Gallimard Jeunesse. Les formats se multiplient depuis sa sortie originale, que ce soit en audio ou en format illustré. En 2023, la maison d'édition Carlsen a rassemblé la saga en un tome intégral.

⁷ Isabelle Smadja, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », *art. cit.*, par. 4.

⁸ *Ibid.*, par. 32.

⁹ *Ibid.*, par. 10.

¹⁰ Ruth Amossy, Pierrot A. Herschberg, « Chapitre 3. Clichés, stéréotypes et littérature », dans Ruth Amossy et Pierrot A. Herschberg (dir.), *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*. Paris, Armand Colin, 2021, p. 169.

tous les cas, il voit dans le stéréotype une des caractéristiques sérielles de la littérature de genre¹¹.

De quelle manière l'équilibre évoqué par Smadja se déploie-t-il dans *La passe-miroir* de Christelle Dabos ? Afin de répondre à ce questionnement, le présent chapitre traite de la construction des personnages féminins, à commencer par Ophélie, l'héroïne de la saga, tout en tenant compte des figures féminines secondaires et du système de personnages dans son ensemble. Nous examinerons les caractéristiques et les clichés de genre qui leur sont associés (ou l'absence de ceux-ci), l'intégration de modèles féminins et le traitement des thèmes du mariage et de la maternité.

1.1. Le portrait d'Ophélie et le modèle nuancé du personnage féminin

Le personnage étant au centre de la littérature valorisant la représentation et cherchant à rendre intelligible la réalité représentée, selon Hamon¹², il est pertinent de s'arrêter en premier lieu sur le concept de « portrait » ou, plus précisément, sur l'action de décrire : « Décrire, c'est d'abord mettre en ordre, ranger, classer, délimiter, étiqueter, réduire un foisonnement amorphe à l'aide d'un certain nombre de " tiroirs ", à l'aide d'un certain nombre de modèles et de grilles qui sont proposés par la culture de l'époque, et qui rendront ce réel intelligible¹³. » Dans cette optique, l'étude du portrait du personnage a pour objectif premier de décortiquer le personnage décrit par l'auteur·ice et d'analyser ses composantes. Ce faisant, il s'agit aussi de le comparer à des modèles (stéréotypes, archétypes) historiquement situés, et ainsi de déterminer de quelle manière le personnage

¹¹ Matthieu Letourneux, *Fiction à la chaîne. Littératures sérielles et culture médiatique*, Paris, Le Seuil, 2017, p. 52.

¹² Philippe Hamon, *Le personnel du roman*, op. cit., p. 11.

¹³ *Ibid.*, p. 33.

s'intègre ou s'écarte des représentations qui lui sont contemporaines. Hamon tire quant à lui de cette démarche, dans son étude sur le système de personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola, « un premier programme d'écriture (10 personnages-types, donc dix romans), et l'ébauche d'un modèle combinatoire génératif ouvrant des "possibles" narratifs (l'ouvrier-meurtrier, le prêtre-mondain-politique, le militaire-artiste, etc...) »¹⁴. Selon Hamon, la composante majeure du portrait zolien réside dans la description physique du personnage (corpulence, traits, vêtements)¹⁵, selon l'esthétique naturaliste. Les autres traits possibles du personnage peuvent se composer de ses manies, de ses croyances, de son tempérament, etc.

Si le corpus à l'étude appartient au genre de la fantasy contemporaine pour la jeunesse, bien distinct du roman naturaliste, on peut de même y cerner un système de personnages spécifique, au centre duquel trône Ophélie. On peut étudier les portraits individuels des personnages au sein de ce système, tout comme son fonctionnement global. Comme le montre Hamon, un tel système génère des possibles narratifs, mais surtout – c'est ce que nous voulons montrer –, il contribue à inscrire une œuvre dans un genre littéraire, voire à faire bouger les codes de ce genre, dans ce cas-ci, les codes architextuels de la fantasy.

¹⁴ *Ibid.*, p. 34.

¹⁵ *Ibid.*, p. 164.

1.1.1 Le portrait général d'Ophélie

Christelle Dabos a créé, dans *La passe-miroir*, un système de plus de quarante personnages variés aux genres (*gender*), caractères, apparences physiques, origines et expériences de vie différents et gravitant plus ou moins fortement autour du personnage principal, Ophélie, prodige de la *lecture*¹⁶ et passe-miroir. Pour le résumer brièvement, la *lecture* est un des pouvoirs générationnels de la famille d'Ophélie. Les Animistes, habitants de l'arche Anima, ont la capacité de voir et ressentir, par contact de la peau, le passé de n'importe quel objet inanimé : voilà ce en quoi consiste la *lecture*. Quant à la faculté de passe-miroir, il s'agit d'une capacité rare permettant de voyager en traversant les miroirs. Outre le pouvoir de *lecture* d'Ophélie, celui de passe-miroir a une grande importance dans l'histoire de la saga et la construction de l'identité de la jeune femme.

Âgée d'une vingtaine d'années, Ophélie est rapidement présentée dans le premier tome comme étant petite et myope, possédant des cheveux abondants et frisés (*PM*, t. 1, p. 15). Elle est aussi décrite, au tout début de l'histoire, comme faisant partie des femmes de sa famille en âge de se marier ; or, elle a pour réputation d'avoir refusé tous les partis que lui ont présentés ses parents, ce qu'on lui reproche (*PM*, t. 1, p. 17).

Le portrait d'Ophélie que nous propose l'autrice est teinté de nuances, et ce, dès le début de la saga. Comme nous allons le voir, en nous appuyant notamment sur le travail d'Isabelle Smadja¹⁷, l'apparence physique et le caractère d'Ophélie sont construits de telle sorte que ce personnage s'inscrit à la fois en lien et en rupture avec l'image traditionnelle

¹⁶ Pour éviter toute confusion, le mot *lecture*, utilisé pour désigner le pouvoir familial d'Ophélie, sera indiqué en italique.

¹⁷ Isabelle Smadja, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », *art. cit.* et Isabelle Smadja, « Héros et héroïnes des romans de fantasy contemporains », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 4, n° 82, 2010.

de la jeune fille caractéristique de la littérature pour la jeunesse de la fin du XX^e siècle. Ophélie est aussi construite dans le cadre d'un rapport à la beauté changeant chez les personnages féminins de la littérature de l'extrême-contemporain.

Isabelle Smadja, dans sa réflexion sur les *Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse* (2009), décrit une évolution dans la figure de la jeune fille en littérature¹⁸ à la fin du XX^e siècle. Cette évolution est mise en évidence en comparant la représentation de la jeune fille chez des auteur·ices populaires pour la jeunesse comme J. K. Rowling (*Harry Potter*, 1997¹⁹), Philip Pullman (*À la croisée des mondes*, 1995²⁰) et Lois Lowry (*L'élue*, 2000²¹), et les modèles précédents hérités des contes de fées. En effet, dans ces derniers, tels qu'ils circulent encore d'ailleurs dans la culture médiatique du XX^e et du XXI^e siècles, les filles sont cantonnées au foyer tandis que les garçons vivent des aventures rocambolesques : Smadja mentionne par exemple le personnage de Cendrillon comme « modèle de soumission [qui] ne doit pas son salut à son inventivité ou sa révolte contre les conditions de vie inadmissibles que sa famille lui réserve mais, bien au contraire, au fait qu'elle est belle, obéissante et résignée²² ». Elle pointe aussi la récurrence, dans *La belle et la bête* et *Blanche-Neige*, de la présence d'un tiers révélant l'avenir des protagonistes, dans ces cas précis, un miroir magique²³. Les personnages féminins issus des contes de fées n'ont ni le contrôle sur leur avenir ni la possibilité de s'écarter d'un modèle traditionnel de la jeune fille. De plus, elles n'ont « le droit à une existence littéraire

¹⁸ Smadja utilise le terme de la « fille littéraire » pour désigner le protagoniste féminin en littérature et ainsi l'étudier en opposition avec le « garçon littéraire ». Cependant, dans le cadre de ce mémoire, nous utiliserons plutôt le terme de « jeune fille ». Smadja, *Filles et jeunes filles...*, par. 11.

¹⁹ J. K. Rowling, *Harry Potter and the Philosopher's Stone*, Londres, Bloomsbury, 1997.

²⁰ Philip Pullman, *His Dark Materials*, New-York, Scholastic, 1995.

²¹ Lois Lowry, *Gathering Blue*, Boston, Houghton Mifflin, 2000.

²² Isabelle Smadja, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », *art. cit.*, par. 12.

²³ Isabelle Smadja, « Héros et héroïnes des romans de fantasy contemporains », *art. cit.*, p. 56.

que si elles [sont] accompagnées de toutes les qualités qu'un homme [peut] attendre²⁴ » : elles ne sont pas débrouillardes comme les garçons, et se préoccupent surtout de leur apparence, désir incompatible avec la vie rude à laquelle peuvent être soumis les protagonistes masculins durant leurs aventures. Besson aborde aussi cette existence littéraire liée aux personnages masculins, plus spécifiquement dans la fantasy et à ses origines²⁵. Au contraire des contes de fées, les nouveaux modèles repérés par Smadja dans la littérature jeunesse des années 1990 ont tendance à s'éloigner de la tradition à laquelle est soumis le personnage de la jeune fille. Smadja relève notamment dans cette évolution le transfert, aux personnages masculins, des fonctions jusque-là souvent réservées aux personnages féminins :

l'apprentissage laborieux, l'érudition scolaire..., deviennent aussi le lot des garçons. Plus décisive encore, la relation que les filles entretiennent avec leur avenir et notamment avec l'éventualité d'un mariage et/ou d'une maternité s'est modifiée : les filles n'ont plus comme seul et unique souci de se marier avec un prince charmant, mais deviennent de plus en plus capables d'une pluralité de fonctions²⁶.

L'évolution des modèles mentionnée par Smadja ne constitue cependant pas une rupture totale, comme le signale la circulation pérenne de fictions comme *Blanche-Neige* et *Cendrillon* aujourd'hui, au gré d'adaptations transmédiatiques. Cette réflexion de 2009 fait aussi état du champ éditorial et des logiques de la littérature de grande diffusion, qu'Amossy décrit comme « se [nourrissant] de formes stéréotypées [et] [s'ajustant] de la sorte à la demande du grand public, qui recherche des modes d'expression et des effets esthétiques immédiatement accessibles²⁷ ». Pour Smadja, la persistance des stéréotypes de genre (*gender*) dans la littérature de grande diffusion est décevante ; en effet, selon elle, de

²⁴ Isabelle Smadja, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », *art. cit.*, par. 13.

²⁵ Anne Besson, *Dictionnaire de la fantasy*, Paris, Vendémiaire, 2018, p. 137.

²⁶ Isabelle Smadja, « Héros et héroïnes des romans de fantasy contemporains », *art. cit.*, p. 57.

²⁷ Amossy, Ruth, et Anne Herschberg Pierrot. « Chapitre 3. Clichés, stéréotypes et littérature », *op.cit.*, par. 76.

manière générale, celle-ci se raccroche encore au « cadre très rigide de romans pour filles ou, à l'inverse, pour garçons [en se réduisant] le plus souvent aux stéréotypes²⁸ ». Les garçons, en tant que personnages, peuvent encore être associés aux activités physiques, à la débrouillardise et à l'ouverture sur le monde, tandis que les filles le sont à la lecture, à l'écriture et à l'introspection²⁹, ce constat s'appliquant d'ailleurs au corpus étudié par Smadja (Rowling, Pullman, Lowry) et venant nuancer la rupture qu'il opère avec la tradition.

Pour sa part, Christelle Dabos ne s'éloigne pas totalement des clichés de genre (*gender*) non plus, dans les prémices de sa saga. En effet, le personnage d'Ophélie demeure en partie pétri par des caractéristiques féminines stéréotypées : la passivité féminine, stéréotype hérité de l'inaccessibilité passée de l'éducation aux femmes³⁰, est représentée dès les premiers chapitres du premier tome de la saga, *Les fiancés de l'hiver*. De prime abord, tout en Ophélie est « petit » : la jeune femme est petite de taille, petite de voix, petite de caractère. Il lui est souvent demandé de répéter ce qu'elle dit, car elle n'est pas entendue, et cette petite voix est ce qui la définit à plusieurs reprises lorsqu'elle rencontre des personnages et interagit avec eux (*PM*, t. 1, p. 115). Sa tante elle-même qualifie l'élocution d'Ophélie de « désastreuse » (*PM*, t. 1, p. 228), alors que celle-ci, dans la même scène, se fait physiquement punir par Berenilde, qui n'apprécie ni son ton ni son accent (*PM*, t. 1, p. 228-230). S'ajoute à sa faible voix une maladresse « pathologique » lui faisant provoquer des accidents bénins, mais qui lui sont tout de même reprochés (*PM*, t. 1, p. 22). La protagoniste n'est donc que très peu prise en sérieux lors de ses rencontres avec les

²⁸ Isabelle Smadja, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », *art. cit.*, par. 16.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, p. 171.

habitants du Pôle, dans le premier tome. Thorn, par exemple, n'est que peu impressionné lors de leur première rencontre, manifestant un « mépris qui s'adressait à elle et à toute sa famille. » (*PM*, t. 1, p. 66) Lorsqu'elle rencontre la demi-sœur de Thorn, Freyja, Ophélie n'est vue que comme une femme qui sera sans importance une fois qu'elle portera les enfants de son futur mari, et est moquée par la cour (*PM*, t. 1, p. 215). Il en va de même lorsqu'elle se présente à l'esprit de famille du Pôle, Farouk, qui dit qu'elle est « abîmée³¹ » et n'est qu'une enfant (*PM*, t. 2, p. 33).

Dabos reprend dès le début de sa saga les caractéristiques stéréotypées d'un modèle féminin plus ancien et toujours ancré dans la littérature. Mais à ce choix ne se résume pas son personnage principal : en effet, la construction du personnage d'Ophélie est contrastée, une complexité qui se manifeste souvent par le biais d'objets ou d'autres personnages rattachés à l'héroïne. L'animation³² de son écharpe est un élément important du personnage, puisque celle-ci a la capacité de personnifier les émotions ressenties par la jeune femme :

[Ophélie] voulut insister, mais Thorn l'en dissuada d'un coup d'œil, l'invitant clairement à se mêler de ses propres affaires. L'écharpe d'Ophélie battit l'air comme la queue d'un chat énervé. Pourquoi tout le monde s'enfermait-il à double tour dans ses secrets ? N'aurait-il pas été tellement plus simple de se faire enfin confiance les uns envers les autres ? (*PM*, t. 2, p. 453)

L'écharpe exprime les émotions d'Ophélie sans que celle-ci n'ait à le faire. Il ne s'agit pas du seul objet animé remplissant ce rôle : étant myope, Ophélie porte des lunettes, qui ont elles aussi une vie propre, puisqu'elles ont la capacité de changer de couleur selon les

³¹ Les lecteur·ices apprennent, dans les tomes suivants, qu'Ophélie est une *inversée* depuis qu'elle est restée coincée, enfant, dans un miroir en tentant de voyager à travers celui-ci. Cet état explique sa maladresse excessive et les ratés de ses pouvoirs, mais, en contrepartie, la rend réceptive à certaines forces présentes dans l'histoire (*PM*, t. 3, p. 520). Farouk voit donc en elle seulement une jeune femme brisée et, pour l'instant, inutile.

³² Un autre pouvoir générationnel des Animistes est d'influencer les objets et les bâtiments qui les entourent avec leur esprit, reflétant entre autres leurs émotions ou celles de leurs créateurs.

émotions ressenties par leur utilisatrice. Cette extériorisation, souvent involontaire, de ses émotions, comme l'agacement, la frustration (*PM*, t. 2, p. 453) ou le mécontentement – les verres de ses lunettes devenant par exemple d'un gris « sinistre » lorsqu'elle n'est pas enchantée par une situation (*PM*, t. 1, p. 51) –, vient rompre l'image de la jeune fille, qui a une tendance à l'introspection et qui est souvent représentée comme silencieuse et obéissante. Il ne s'agit pas du seul élément de la construction d'Ophélie qui entre subtilement en collision avec la manière dont a été présenté en premier lieu le personnage :

[Son grand-oncle :] Tu ne payes pas de mine comme ça, fille. Tu te caches derrière tes cheveux, derrière tes lunettes, derrière tes murmures. De toute la portée de ta mère, tu es celle qui n'a jamais versé une larme, jamais braillé, et pourtant je peux te jurer que tu es bien celle qui a collectionné le plus de bêtises. (*PM*, t. 1, p. 96)

Le caractère silencieux d'Ophélie est donc souvent mentionné, pour ensuite être mis en contradiction avec sa maladresse qui attire l'attention. Parallèlement, comme les propos du grand-oncle le signalent, Ophélie fait preuve d'une force de caractère qui vient nuancer son silence : en refusant de pleurer et de s'apitoyer sur son sort, elle brouille l'image de la jeune fille effacée et soumise.

Le contraste est plus appuyé en ce qui a trait à l'un des thèmes souvent présents dans la littérature féminine (une littérature écrite par des femmes avec des thèmes liés aux femmes) à différentes époques : la relation du personnage féminin avec le mariage ou, plus précisément, son refus de remplir le rôle (femme mariée, mère) que la société a imposé à son genre (*gender*)³³. Bien qu'elle se soit résignée à marier Thorn, il est évoqué très tôt dans l'histoire qu'Ophélie a éconduit de nombreux cousins, prétendants présentés par sa

³³ Voir, par exemple, les travaux de Lori Saint-Martin et d'Isabelle Smadja, tels que *Le nom de la mère* (Lori Saint-Martin, 1999) et *Le temps des filles* (Isabelle Smadja, 2004), qui ont montré la construction patriarcale du rôle de mère et sa présence continue dans l'écriture d'autrices contemporaines. Nous reviendrons plus amplement sur ces travaux dans la partie du chapitre 1 dédiée au rapport à la maternité.

famille, n'ayant aucun désir de prendre un compagnon de vie. Dès le début du premier tome, le grand-oncle d'Ophélie, son seul allié à ce moment de l'histoire, verbalise cette contradiction entre la passivité apparente de sa petite nièce et son caractère buté en ce qui a trait au mariage, en refusant de l'aider cette fois-ci à rejeter les propositions de mariage :

Deux cousins que tu as déjà rejetés ! Ils étaient moches comme des moulins à poivre et grossiers comme des pots de chambre, je te le concède, mais c'est toute la famille que tu as insultée à chaque refus. [...] Je te connais comme si je t'avais faite. Tu es plus arrangeante qu'une commode, à jamais sortir un mot plus haut que l'autre, à jamais faire de caprices, mais dès qu'on te parle de mari, tu es pire qu'une enclume ! (*PM*, t. 1, p. 17)

Par cette attitude, Ophélie entre en conflit avec sa mère, mais aussi avec le pouvoir patriarcal mis en place : au début de la saga, les lecteur·ices apprennent que ce sont les Doyennes, un groupe de femmes ayant un pouvoir de décision sur la famille d'Anima, qui ont imposé le parti de Thorn aux parents d'Ophélie, mais ce pouvoir se révèle être factice puisqu'elles-mêmes ont été contactées par la famille de Thorn pour arranger ce mariage diplomatique entre les arches (*PM*, t. 1, p. 23).

La construction contrastée d'Ophélie, naviguant entre le maintien des caractéristiques féminines stéréotypées du modèle de la jeune fille et la déconstruction de celui-ci, est aussi exprimée par ses passions, la *lecture* et son métier, qui sont interconnectées. D'abord employée effacée du musée d'Anima, la jeune fille change rapidement, au début du premier tome, lorsqu'elle est confrontée à certains de ses cousins qui se moquent d'elle et de son métier, ne prenant pas au sérieux la *lecture* :

Les moqueries sur sa petite personne l'indifféraient, mais elle ne tolérait pas qu'on ne montrât si peu de considération pour son musée, surtout aujourd'hui. Elle était déterminée à rester professionnelle jusqu'au bout, toutefois. [...] La troupe pouffa de plus belle à la vue de ces antiquités, battant des bras comme des oies. Chapeau-Melon [son cousin], qui mastiquait une pâte à mâcher depuis un moment, la colla sur la coque d'un planeur. Ophélie le regarda faire sans ciller. Ça, c'était le geste de trop. Il voulait épater la galerie ? Eh bien, ils allaient rire. (*PM*, t. 1, p. 42)

Elle entreprend alors de faire *lire* une balle de fusil à son cousin, qui devient nauséux en assistant aux scènes de guerre auxquelles a participé l'objet ancien. Elle parvient ainsi à

faire fuir la petite troupe, non sans récolter des regards furieux de leur part (*PM*, t. 1, p. 43). En maîtrise de sa passion de la *lecture*, elle change et devient une personne assurée et vocale, provoquant par le fait même la désapprobation de ses pairs. D'ailleurs, la nature même de ses pouvoirs entre en contradiction avec la manière dont son caractère est construit au début de la saga. En effet, ses pouvoirs sont aussi le déclencheur de nombreux changements. Présentée dans le premier tome comme un personnage sédentaire ayant passé toute sa vie aux Archives avec son grand-oncle (*PM*, t. 1, p. 13), Ophélie possède cependant deux pouvoirs favorisant une forme de mobilité : le pouvoir de la *lecture*, qui incarne la capacité de voyager dans le passé, et celui de la passe-miroir, qui permet de voyager physiquement en traversant les miroirs. Tous deux l'amènent à franchir les limites, d'abord spatiales (mais pas uniquement) qu'on lui a imposées ou qu'elle s'est imposées à elle-même.

1.1.2 L'impératif de beauté chez le personnage féminin

Smadja note d'autres évolutions dans le traitement des personnages féminins, en se basant sur des œuvres littéraires populaires comme *Harry Potter* et *À la croisée des mondes* : outre un avenir perçu différemment par les personnages féminins, notamment en ce qui a trait à la maternité, au mariage et aux responsabilités dans des fonctions publiques, l'apparence physique des jeunes filles est décrite comme moins « parfaite³⁴ » que par le passé. Smadja rappelle que les personnages féminins issus des contes de fées, tels que Cendrillon, Aurore et Peau d'Âne, n'ont le droit à une existence littéraire que parce que leur physique est considéré comme parfait³⁵. La question se pose : est-ce que ce rapport à

³⁴ Isabelle Smadja, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », *art. cit.*, par. 18-19.

³⁵ *Ibid.*, par. 20.

la beauté est toujours aussi fort dans la littérature contemporaine pour la jeunesse, puisque ce souci de l'apparence et du paraître est ancré fortement dans la culture occidentale, comme le rapporte Véronique Lord dans son analyse des manifestations de l'agentivité féminine dans la littérature³⁶ ? Il est possible de constater que, dans *La passe-miroir* de Dabos, il y a un écart patent entre les attentes esthétiques envers Ophélie et sa manière d'être : si elle est présentée comme une fille timide cachant son corps sous des vêtements amples, une écharpe imposante et des lunettes teintées, par crainte d'être vue et mise de l'avant (*PM*, t. 1, p. 145), elle est confrontée très tôt à ce qu'on attend d'elle en tant que future mariée. Sa sœur, Agathe, qui la prépare à rencontrer pour la première fois Thorn, est bien vite agacée par le peu d'efforts qu'Ophélie fait pour répondre aux critères de beauté. Bien que leurs visions du mariage soient différentes, les deux sœurs partagent un moment de complicité lorsqu'Agathe dit à Ophélie qu'elle comprend la situation dans laquelle elle se trouve, puisqu'elle-même a été mariée à un plus jeune âge qu'Ophélie. Elle lui offre alors son conseil sur la condition dans laquelle se trouvent les femmes comme elles : « Le charme est la meilleure arme offerte aux femmes, il faut t'en servir sans scrupule. Il suffit d'un rien, une œillade inspirée, un sourire bien appuyé, pour mettre un homme à ses pieds. » (*PM*, t. 1, p. 52) Très incertaine de son propre charme, et de ce que va penser Thorn lors de leur première rencontre (*PM*, t. 1, p. 53), Ophélie est consciente de la banalité de son apparence physique, portant un regard critique sur elle-même :

Ophélie planta ses yeux dans ceux de son reflet, des prunelles à l'arôme de chocolat. Sans lunettes elle se voyait mal, mais elle devina l'ovale mélancolique de son visage, la pâleur de ses yeux, son cou blanc qui palpitait sous le col, l'ombre d'un nez sans caractère et ces lèvres trop fines qui n'aimaient pas parler. (*PM*, t. 1, p. 52)

³⁶ Véronique Lord, *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans* Dans les ombres d'*Éva Senécal*, mémoire d'études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2009, f. 30-31.

Par la suite, sa vision du mariage et de son rôle dans celui-ci, et les doutes quant à l'intérêt qu'elle représente pour la famille de Thorn, ne s'effacent pas. Néanmoins, elle ne change pas ses habitudes vestimentaires, portant son écharpe quand elle le peut, ni son apparence physique :

À chaque jupon, à chaque corset, à chaque collier qu'on lui présenta, elle répondit par un refus de la tête. La couturière, dont les longs doigts animistes modelaient les étoffes sans fils ni ciseaux, en pleura de rage. Au bout de deux crises de nerfs et une dizaine de boutiquiers, Agathe n'avait réussi à convaincre sa petite sœur que de remplacer ses bottines dépareillées. (*PM*, t. 1, p. 51)

Ce refus de changer ce qu'elle aime chez elle montre une certaine force de caractère chez Ophélie, malgré son apparente capitulation face à sa situation. Ce n'est que par la contrainte, une fois au Pôle, pour répondre aux convenances auprès de la tante de Thorn, qu'elle se résigne à s'habiller autrement. Elle n'hésite cependant pas à choisir la robe la moins voyante du lot qu'on lui propose (*PM*, t. 1, p. 145).

Cette quasi-rupture, puisqu'elle demeure incomplète, avec l'impératif de la beauté du personnage féminin coïncide avec ce qu'observe Smadja dans le corpus qu'elle étudie. En effet, « même quand les auteurs créent des personnages de filles qui sont en rupture avec l'image traditionnelle de la fille littéraire, et qui deviennent des exploratrices peu soucieuses de leur apparence physique, elles sont, malgré tout, peu à peu rejointes par leur destin³⁷. » Pour illustrer cette constatation, et ainsi inscrire l'écriture de Dabos dans une continuité avec les auteur·ices de fantasy en littérature pour la jeunesse des années 1990, il est possible de reprendre les exemples marquants donnés par Smadja, avec notamment le personnage de Lyra d'*À la croisée des mondes* de Philip Pullman :

Philip Pullman – en homme soucieux de lutter contre le déséquilibre entre fille et garçon dans la littérature pour la jeunesse – a opté pour une petite fille certes, mais en la décrivant comme une personne audacieuse, dynamique, curieuse de tout, et constamment en quête d'aventures et d'exploits guerriers. Élevée par des hommes, dans l'enceinte d'une université où son compagnon de

³⁷ Isabelle Smadja, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », *art. cit.*, par. 20.

jeux est un garçon, Lyra est décrite dans un premier temps comme une sauvageonne chez qui toute trace de féminité semble avoir été gommée³⁸.

Si Pullman a décidé de créer un personnage de « garçon manqué », s'éloignant donc de la représentation d'un personnage féminin qui ne serait pas le décalque d'un personnage masculin, Smadja donne d'autres exemples de personnages emblématiques qui s'éloignent partiellement des conventions ou stéréotypes de genres (*gender*) tout en les réitérant aussi, jusqu'à un certain point. Par exemple, elle évoque le personnage d'Hermione dans *Harry Potter* de J. K. Rowling :

[R]ésolument tournée vers l'engagement humanitaire et social, la jeune fille est également sensible et intelligente, ce qui ne l'empêche pas de développer des qualités presque maternelles, lorsqu'elle prend sous son aile le maladroit Neville ou l'immature Hagrid. À l'opposé, le pauvre Ron devient, au sixième tome, totalement obnubilé par son aventure amoureuse, tout se passant comme si l'auteure l'avait malicieusement investi de stéréotypes féminins³⁹.

Ainsi, à l'image d'Hermione et de Lyra, Ophélie est construite de telle manière qu'elle navigue entre les modèles de jeunes filles plus anciens et les modèles actualisés de la littérature d'aujourd'hui : elle se place entre Hermione de Rowling – avec son caractère studieux et sa sensibilité féminine – et Lyra de Pullman – de par son manque de féminité et son rejet des rôles traditionnels féminins – et est présentée comme un personnage possédant des caractéristiques traditionnellement attribuées aux jeunes filles, mais aussi un caractère plus complexe et défiant les codes implantés par les modèles.

1.2. Le système de personnages dans *La passe-miroir*

Selon Philippe Hamon, un personnage est « un ensemble discontinu de marques⁴⁰ », ainsi que nous l'avons vu : dans le cas d'Ophélie, Christelle Dabos présente le personnage d'une jeune femme à l'apparence physique banale, en apparence passive et discrète, mais

³⁸ *Ibid.*, par. 21.

³⁹ Isabelle Smadja, « Héros et héroïnes des romans de fantasy contemporains », *art. cit.*, p. 57.

⁴⁰ Philippe Hamon, *Le personnel du roman*, *op. cit.*, p. 20.

qui refuse la situation imposée à son genre (*gender*). De plus, ses pouvoirs extraordinaires font d'elle une cible de convoitise à des fins politiques. Les représentants des élites politiques, dans la diégèse, notamment les esprits de famille, qui règnent sur chaque arche, sont montrés comme étant gangrenés par la recherche de pouvoir et manipulés par des forces inconnues et mystiques, qui échappent à Ophélie jusqu'alors. Celle-ci est à la fois peu imposante et ferme dans ses convictions, tout en s'ouvrant progressivement aux changements qui s'opèrent en elle et autour d'elle, tout au long du récit. Ces marques, pour reprendre le terme d'Hamon, sont en partie propres à Ophélie, mais se conforment aussi aux conventions de la fantasy, selon les mécanismes de la littérature de genre et de la littérature sérielle, où les personnages sont déterminés par des types attendus. Même dans la littérature réaliste, ce phénomène s'observe : Hamon développe le concept du personnage représentant une « classe⁴¹ » (autrement dit, un sociotype) pour décrire le système de personnages du roman réaliste dans son analyse des *Rougon-Macquart* d'Émile Zola. Cependant, les travaux de Ruth Amossy⁴² et de Matthieu Letourneux⁴³ soulignent que le formatage stéréotypé du personnage joue un rôle plus important encore dans la littérature de genre. En mobilisant les concepts de l'archétype et de l'architexte, Amossy et Letourneux expliquent les mécanismes, pour le lectorat, de la lecture dans un genre : les lecteur·ices amateur·ices de policier, de science-fiction ou de fantasy, par exemple, cumulent au fil de leurs lectures une connaissance des codes de ce genre (dont ses personnages types), qu'ielles prennent plaisir à retrouver et reconnaître d'un texte à l'autre.

⁴¹ *Ibid.*, p. 34.

⁴² Ruth Amossy, Pierrot A. Herschberg, « Chapitre 3. Clichés, stéréotypes et littérature », dans Ruth Amossy et Pierrot A. Herschberg (dir), *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société, op. cit.* et Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype, op. cit.*

⁴³ Matthieu Letourneux, *Fiction à la chaîne. Littératures sérielles et culture médiatique, op. cit.*

Ce double jeu de contraintes liées au genre (*gender*) et au genre littéraire de la fantasy se reflète au-delà d'Ophélie et peut être analysé dans le système de personnages construits par Dabos.

1.2.1 Le personnage féminin et ses alliances typées

Ruth Amossy étudie l'usage du stéréotype en littérature tout en déconstruisant les connotations péjoratives qui y ont été associées historiquement : comme le type, ou l'archétype⁴⁴, le stéréotype est aussi constitué « des caractéristiques attribuées à tous les membres d'un groupe⁴⁵ », mais il est perçu comme étant réducteur dès la seconde moitié du XIX^e siècle. Il est systématiquement chassé ; tout type est suspecté de stéréotypie, même quand ce n'est pas le cas⁴⁶. Pourtant, explique Amossy, le stéréotype permet de favoriser la compréhension de la personne lectrice en intégrant des idées ou des représentations communément admises, qu'elle est plus à même de reconnaître dans ce qu'elle lit, qu'elle y adhère ou non⁴⁷. Amossy exemplifie son propos avec le stéréotype de la femme au foyer, pour n'en citer qu'un : il s'agit d'un « phénomène culturel historiquement situé⁴⁸ ». Si cette figure est encore un modèle culturel en circulation et facilement reconnaissable aujourd'hui, elle est aussi dénoncée par des autrices féministes, et surtout déconstruite, devenant ainsi plurivoque ou annonciatrice d'autres possibles⁴⁹ :

On comprend, dans cette perspective, que les textes désireux de déjouer le piège des stéréotypes traditionnels se contentent souvent de présenter le trajet qui mène jusqu'à leur déconstruction, sans préciser ce qui se dessine de l'autre côté de la barrière. L'essentiel est de suggérer que quelque chose de neuf peut s'esquisser là, pour peu que la voie soit ouverte à tous les possibles. Il s'agit de passer

⁴⁴ Selon Amossy, le type est un « modèle réduit » (*Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype, op. cit.*, p. 49), et en prenant en compte les définitions données dans les dictionnaires, un archétype est l'origine d'un type. Elle ne semble cependant pas réellement faire de différence entre un type et un archétype.

⁴⁵ Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype, op.cit.*, p. 50.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 65.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 14.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 172.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 176-177.

du lieu commun aliénant à un espace encore non investi où la femme pourra renaître en se façonnant à sa guise⁵⁰.

Letourneux rejoint Amossy dans cette approche non péjorative du stéréotype : les stéréotypes et les codes sont pour lui des outils efficaces d'encodage et de saisie du genre, surtout dans la littérature sérielle⁵¹. Ils sont partie prenante de l'architextualité, c'est-à-dire de la « relation d'un texte à une catégorie générique ou transcendante⁵² ». Autrement dit, c'est en activant les stéréotypes d'un architexte (comme la fantasy) qu'un texte s'y inscrit, non sans exclure la possibilité d'un jeu ou d'une prise de distance avec ces stéréotypes. Les lecteur·ices qui reconnaissent un modèle stéréotypé de personnage sont donc en mesure de l'apprécier, de le critiquer, ou encore de le situer dans un ensemble plus vaste, en relation avec d'autres textes qui le mobilisent. Par exemple, une personne lectrice dont la bibliothèque est constituée de romans de fantasy des années 1950-1980, où dominent les auteurs et les personnages masculins, pourrait être déstabilisée et hésiter à reconnaître *La passe-miroir* comme un texte actualisant l'architexte de la fantasy ; elle pourrait aussi être séduite par cette nouveauté, mais dans tous les cas, elle risque de remarquer une forme d'écart et de transformations des codes architextuels⁵³. En considérant le modèle de la jeune fille comme un archétype, ou un type, il est possible d'aborder ce modèle de diverses manières. La personne lectrice qui a une expérience de lecture centrée sur les textes plus anciens, comme les contes étudiés par Isabelle Smadja, ou encore qui aurait en tête la jeune

⁵⁰ *Ibid.*, p. 177.

⁵¹ Matthieu Letourneux, *Fiction à la chaîne. Littératures sérielles et culture médiatique*, op.cit., p. 39.

⁵² *Ibid.*, p. 35.

⁵³ Le concept de pacte de lecture est important, autant en littérature sérielle qu'en fantasy. Letourneux explique que la « communication sérielle suppose que le lecteur soit capable d'en jouer le jeu et surtout qu'il accepte de le faire. Ne pas accepter le jeu sériel, c'est inverser la fonction du stéréotype. Celui-ci cesse de produire de la vraisemblance [...]. Mais si le pacte sériel suppose un investissement du lecteur, encore faut-il que celui-ci possède les clés qui lui permettent de goûter au jeu littéraire qu'on lui propose. » (*Fiction à la chaîne*, op. cit., p. 52) Dans le genre de la fantasy, l'auteur·ice conclut avec son public un pacte de lecture pour que ce dernier accepte les nouvelles règles (monde inventé) imposées par l'auteur·ice. (Anne Besson, *La fantasy*, Paris, Éditions Klincksieck, 2007, p. 21.)

Hermione de J. K. Rowling, appréhendera le personnage féminin d'une certaine manière et pourrait être moins réceptive à un personnage qui correspond à un modèle de jeune fille plus actuel et en pleine transformation.

La passe-miroir ne se résume cependant pas à Ophélie, et possède un riche système de personnages. Ce système est composé de plus d'une quarantaine de personnages aux caractéristiques diverses et aux rôles différents, et il est remarquable que la majeure partie du système de personnages gravitant autour de la protagoniste est féminin, ce qui témoigne d'une actualisation du personnel romanesque traditionnel de la fantasy. Faute de pouvoir s'attarder à chacun de ces personnages, l'analyse se centrera sur quelques-uns d'entre eux, notamment les personnages féminins ayant une relation plus approfondie avec Ophélie. Cette attention au système de personnages permet de montrer de quelle manière, d'une part, Christelle Dabos active les codes de la fantasy et de la littérature sérielle en général en matière de représentations de genre (*gender*), avec l'usage marqué de stéréotypes. D'autre part, Dabos réactualise les personnages au fil de l'histoire pour les intégrer dans un mouvement de changement qui caractérise aussi les personnages mis en scène par des auteur·ices comme Philip Pullman, J. K. Rowling et Loïs Lowry. Ce faisant, elle intègre aux codes de la fantasy ceux de la littérature sentimentale, souvent dite pour jeunes femmes, ce qui contribue tout à la fois à réitérer certains stéréotypes liés au genre (*gender*), et à actualiser la fantasy en féminisant son personnel romanesque.

Les femmes du système de *La passe-miroir* possèdent des rôles définis par rapport au personnage principal de la saga et font écho à des modèles qui outrepassent la littérature de genre et qui sont familiers en littérature. Malgré un traitement du personnage féminin chez Dabos qui, comme on l'a vu, est nuancé, le rôle de ces femmes est directement lié à

l'agentivité d'Ophélie⁵⁴, à sa capacité ou à son incapacité d'agir : selon John Berger, dont les propos sont repris par Véronique Lord, dans une société sous la « Loi du père », « [u]ne femme doit se surveiller sans cesse. [...]. Elle doit surveiller tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle fait car la façon dont elle apparaît aux autres et en dernière analyse aux hommes, est d'une importance capitale pour ce qu'en règle générale on considère comme le succès de sa vie⁵⁵. » La société dépeinte dans *La passe-miroir* étant enracinée dans le patriarcat malgré le rôle qu'y jouent certains personnages féminins, il n'est pas étonnant de retrouver, parmi les femmes gravitant autour d'Ophélie, plusieurs figures qui agissent comme surveillantes. Celles-ci se caractérisent par un regard contrôlant⁵⁶ et incarnent certains types et modèles féminins que nous examinerons tour à tour, telles sa tante Roseline (le chaperon protecteur), sa sœur Agathe (la conseillère sentimentale), sa belle-sœur Freyja (la rivale) et la tante de Thorn, Berenilde (la mentore contrôlante).

La tante Roseline est une Animiste présentée dans les débuts de la saga. Elle est l'un des seuls liens persistants d'Ophélie avec sa famille dans les deux premiers tomes :

Elle était aussi étiquée, sèche et jaunâtre que sa mère était grassouillette, moite et rougeaude. Ophélie connaissait mal cette tante qui serait son chaperon pour les prochains mois et cela lui faisait bizarre de se retrouver en tête à tête avec elle. En temps ordinaire, elles se voyaient peu et ne se parlaient guère. La veuve n'avait toujours vécu que pour ses vieux papiers, de même qu'Ophélie n'avait toujours vécu que pour son musée. Cela ne leur avait pas laissé beaucoup de place pour devenir intimes. (*PM*, t. 1, p. 98)

⁵⁴ La question de l'agentivité du personnage d'Ophélie dans *La passe-miroir* sera développée dans le chapitre 2.

⁵⁵ John Berger, *Voir le voir*, traduction de l'anglais par Monique Triomphe, Paris, A. Moreau, 1976, p. 50, cité par Véronique Lord, *Une voix féminine contestataire des années 1930 : Agentivité et écriture dans Dans les ombres d'Éva Senécal*, op. cit., p. 31. La Loi du père, ou la Loi des pères, aussi évoquée par Lori Saint-Martin dans *Le nom de la mère*, est le fait que, à la base d'une société patriarcale, les femmes et les enfants appartiennent à l'homme, que ce soit au père ou au mari, en portant son nom par exemple. Voir Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, op. cit., p. 24.

⁵⁶ Véronique Lord traite essentiellement du regard « autocontrôlant » des figures féminines. Elle explique néanmoins que ce regard est aussi présent entre les femmes, ces dernières ayant comme rôle de veiller à ce que leurs consœurs ne s'écartent pas du « rang ». (Véronique Lord, *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans Dans les ombres d'Éva Senécal*, op. cit., f. 31)

Introduite en premier lieu comme un « chaperon » accompagnant Ophélie au Pôle, Roseline a pour rôle de veiller à ce que la transition entre le statut de jeune fille célibataire de sa nièce et celui de jeune fiancée se passe selon les convenances de la société dépeinte dans le roman (*PM*, t. 1, p. 111). Cependant, Dabos nuance rapidement le rôle *a priori* conventionnel de Roseline préalablement établi. En effet, lors d'une conversation avec sa nièce, Roseline tente de pousser cette dernière à voir Thorn seule pour favoriser la communication entre les deux nouveaux fiancés, peu inquiète que ne survienne quelque acte indécent que ce soit (*PM*, t. 1, p. 111-112). La tante Roseline se défait aussi de son caractère austère et se rapproche d'Ophélie au cours du premier tome. Alors que leur lien a été établi initialement comme étant faible, sans l'existence d'aucune affinité entre les deux femmes, destinées à se séparer une fois Ophélie mariée, elles se rapprochent en partageant la solitude imposée par la tante de Thorn : « Sa tante était comme elle, au fond, elle supportait mal le désœuvrement. » (*PM*, t. 1, p. 229) Roseline revêt même un rôle plus ou moins maternel une fois qu'elle s'est rapprochée d'Ophélie à cause de leur situation commune :

Ophélie laissa Roseline lui confectionner un chignon. Elle tirait sans doute trop fort sur ses cheveux, mais ce rituel simple, un tantinet maternel, l'apaisa petit à petit. [...] Ophélie sentit sa gorge se nouer pendant que sa tante pestait contre ses nœuds. Elle savait que c'était très égoïste de sa part, mais la pensée que cette femme partirait un jour lui était intolérable. Si sèche et rude fût-elle, c'était la seule personne qui l'empêchait de devenir toute froide à l'intérieur depuis leur arrivée ici. (*PM*, t. 1, p. 231-232)

Tante Roseline se révèle être la première véritable alliée d'Ophélie dans la situation hors de son contrôle, l'encourageant à faire preuve de persévérance et de caractère face à un monde dont elle ne connaît rien (*PM*, t. 1 p. 232). La figure traditionnelle du chaperon, c'est-à-dire une « [p]ersonne respectable, généralement d'un certain âge à qui l'on confiait naguère (parfois encore aujourd'hui) pour des raisons de convenance et notamment pour

les sorties, la surveillance d'une jeune fille ou d'une jeune femme⁵⁷ », dévie de sa nature première à mesure que Roseline encourage Ophélie à faire preuve d'agentivité dans sa situation particulière. Dabos dote peu à peu Roseline d'un rôle contraire à celui d'un chaperon : la tante n'est plus là pour surveiller une jeune femme et prévenir certaines transgressions, mais agit comme alliée et figure maternelle soutenant Ophélie dans sa quête de prise de contrôle.

Sa sœur Agathe, pour sa part, est la première figure féminine avec laquelle Ophélie est explicitement comparée. Lors de l'introduction du personnage, qui ne jouera pas de rôle important passé le premier tome, elle est aussitôt présentée comme l'opposée parfaite d'Ophélie :

Jupes relevées, son ombrelle pincée sous le bras, une magnifique jeune femme était en train de trotter dans sa direction en faisant claquer ses bottines blanches sur le dallage. C'était Agathe, sa sœur aînée, aussi rousse, aussi coquette, aussi éblouissante que sa cadette était brune, négligée et renfermée. Le jour et la nuit. (*PM*, t. 1, p. 44)

Agathe est considérée comme répondant aux critères de beauté de la société dans laquelle elles vivent. Elle répond beaucoup plus aux attentes de leur famille envers les jeunes femmes, et à celles des personnages constituant l'univers de *La passe-miroir* en général. Elle devient, dès son introduction, le modèle qu'Ophélie doit chercher à égaliser dans sa situation particulière. En effet, à l'annonce du mariage entre Thorn et Ophélie, Agathe s'attend à ce que cette dernière soit « excitée » (*PM*, t. 1, p. 44) par les fiançailles, tandis qu'elle se lance même dans des préparatifs pour aider sa sœur, c'est-à-dire pour rendre Ophélie présentable aux yeux de Thorn, ce qu'elle considère comme sa « mission sacrée » (*PM*, t. 1, p. 45). Le sujet de l'apparence idéale s'impose dans les interactions entre les deux sœurs, par exemple lorsqu'elles doivent acheter une nouvelle robe pour Ophélie, qui

⁵⁷ « Chaperon », *Trésor de la Langue Française informatisé*, URL : <http://stella.atilf.fr>.

n'a pas envie d'être là autrement que pour s'acheter une nouvelle paire de gants de *liseuse* : « Secoue-toi, que diantre ! Tu vas me redresser ce dos, me rentrer ce ventre, mettre un peu en valeur ce corsage, poudrer ce nez, farder ces joues et, par pitié, change-moi la couleur de tes lunettes, ce gris est d'un sinistre ! », lance Agathe. (*PM*, t. 1, p. 51) Si la grande sœur est présentée comme un modèle figé ou une figure caricaturale de la parfaite jeune mariée, sa vision des choses est néanmoins nuancée à certains égards : elle est très lucide envers la situation d'Ophélie et de Thorn, puisqu'elle a elle-même vécu un mariage arrangé quelques années avant celui de sa sœur (*PM*, t. 1, p. 52). Elle se montre consciente que les femmes doivent se résoudre à utiliser leurs charmes pour améliorer leur situation, qui, sans cette capacité attribuée à leur condition féminine, risque d'être défavorable pour elles. Son expérience lui permet donc d'assurer dès le début le rôle de conseillère sentimentale auprès d'Ophélie, puisqu'elle est la première à lui parler de ce pouvoir charmeur que possèdent les femmes et qui fait d'elles « des épouses rayonnantes, des mères comblées, des femmes accomplies » (*PM*, t. 1, p. 52). Elle s'impose aussi en critique de la féminité d'Ophélie, relevant rapidement le manque de charme de cette dernière et s'indignant du fait que « [c]e n'est pas avec une gâte-joie [comme elle] que M. Thorn grimpera aux rideaux. » (*PM*, t. 1, p. 62) Ainsi, Agathe est une figure qui se pose comme répondant à un rôle genré traditionnel, mais servant à mieux faire ressortir ce qui, en Ophélie, rompt avec ce rôle.

Le système de personnages entourant Ophélie est aussi composé de l'opposé d'Agathe : la demi-sœur de Thorn, Freyja, future belle-sœur de la jeune femme. Si Agathe est introduite dans l'histoire en faisant mention de sa coquetterie, de son élégance (*PM*, t. 1, p. 51) et de son rôle parfait, Freyja est présentée comme son contraire :

Les mains plongées dans un manchon, elle portait une robe de vison couleur miel qui l'aurait rendue ravissante si son visage n'était pas déformé par la hargne. Ses lèvres convulsives, ses cheveux pâles

tirés sous sa toque, son nez dressé comme une épine, le pli gravé entre ses sourcils, chaque détail de sa physionomie dénotait un perpétuel mécontentement, une insatisfaction profondément enracinée en elle. Il émanait de son corps une telle nervosité qu'Ophélie était prise de migraine rien qu'en la regardant. (*PM*, t. 1, p. 210)

Freyja a le potentiel de correspondre aux critères de la beauté féminine, mais les émotions qui paraissent sur son visage atténuent sa beauté et agissent comme un repoussoir, jusqu'à provoquer une migraine chez Ophélie. De plus, non sans rappeler les figures de méchantes belles-sœurs de Cendrillon, Freyja endosse dès la première rencontre le rôle de la rivale qui s'oppose au mariage avec Thorn, utilisant la violence physique⁵⁸ et des menaces à l'encontre d'Ophélie : « Épousez ce bâtard, chère petite, et je me chargerai personnellement de faire de votre vie un enfer. » (*PM*, t. 1, p. 216)

Bien que Freya ne soit présente que dans quelques scènes de la saga complète, la famille du fiancé d'Ophélie occupe une place importante dans le système de personnages : Berenilde en est un membre important. Tante de Thorn, elle est présentée comme la « protectrice » d'Ophélie et de Roseline. En effet, ces dernières doivent rester chez elle une fois arrivées au Pôle pour qu'elle les protège des manigances de la cour et des tentatives potentielles d'attenter à leurs vies de la part des ennemis de la famille des Dragons, dont elle et Thorn font partie (*PM*, t. 1, p. 150). Outre ce rôle de protectrice, Berenilde s'impose aussi comme un modèle parfait de ce qu'on attend d'Ophélie à la cour et une donneuse de conseils. À la fois ennemie et alliée tout au long du roman, elle apprend à Ophélie comment se tenir, s'asseoir, se déplacer et parler (*PM*, t. 1, p. 247) pour répondre aux exigences attendues d'une jeune femme de son rang. Ophélie est cependant peu confiante en sa

⁵⁸ Le pouvoir familial des Dragons, la famille de Thorn, se manifeste sous la forme de griffes invisibles pouvant causer des blessures psychiques et physiques. Ophélie subira plusieurs fois de la violence de cet ordre dans la saga, avant de développer elle-même ce pouvoir familiale en épousant Thorn. Avec cette manifestation de violence, Freyja devient un personnage encore plus repoussant, à l'opposé d'Agathe.

capacité de répondre à ces attentes, même avec l'aide de Berenilde : « Ophélie songea que Berenilde se fatiguait inutilement, qu'elle ne serait jamais une fiancée caressante, gracieuse et spirituelle, et qu'il y avait des choses autrement plus importantes dont elle aurait dû l'instruire. » (*PM*, t. 1, p. 249) Ce rejet face aux attentes liées à son rôle féminin de fiancée compose une grande partie du caractère d'Ophélie, comme il le sera montré plus tard en abordant le rejet du mariage comme composant important du personnage principal. Comme Agathe, Berenilde est introduite comme une femme respectant les normes et les attentes, notamment en matière d'apparence physique : elle est décrite comme une « créature lumineuse » aux « doigts délicats » et « d'une beauté à couper le souffle. » (*PM*, t. 1, p. 146) De plus, elle « maîtrisait à la perfection la science de la sensualité, celle qui sait attiser les braises du désir par le seul langage du corps. » (*PM*, t. 1, p. 466) Elle possède, elle aussi, un charme qui semble naturel, en comparaison d'Ophélie qui semble toujours dénuée de celui-ci face à des modèles comme Berenilde et Agathe.

Comme on vient de le voir, les modèles féminins affluent dans le système de personnages entourant Ophélie, et chacun contribue à définir, par comparaison, son personnage. Si Philippe Hamon définit le personnage comme un ensemble de marques possédant chacune une signification⁵⁹, il le définit aussi par son mode de relation « avec un lexique de personnages-types beaucoup plus généraux, les actants. Ceux-ci forment un petit paradigme clos, d'un niveau supérieur d'abstraction (Sujet - Objet - Destinateur - Destinataire - Adjuvant - Opposant)⁶⁰ ». Il a été question jusqu'à présent d'analyser les personnages féminins entourant Ophélie ainsi que le rôle (chaperon, conseillère

⁵⁹ Philippe Hamon, *Le personnel du roman*, op. cit., p. 20.

⁶⁰ Philippe Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnage », *Littérature*, mai 1972, n° 6, p. 104.

sentimentale, rivale, protectrice) qu'ils remplissent. Ces rôles illustrent la prégnance, dans *La passe-miroir*, de certains modèles et stéréotypes associés au genre féminin, ce pourquoi nous les avons mis en lumière. Cependant, d'autres personnages méritent que nous nous arrêtions à eux de par leur relation avec Ophélie (destinateur, destinataire, adjuvant, opposant). Par leur fonction actantielle, ils la définissent de manière significative, et font ressortir un ou plusieurs thèmes prédominants dans la saga et dans la littérature féminine, tel le mariage, comme l'ont montré les travaux de Lori Saint-Martin et d'Isabelle Smadja. Ce faisant, ils permettent d'approfondir la construction du personnage par la manière dont ils interagissent avec lui. En effet, Isabelle Smadja explique l'évolution du statut de la jeune fille en littérature et la transformation du rapport de celle-ci au mariage :

[L]a relation que les filles [...] entretiennent avec leur avenir et notamment avec l'éventualité d'un mariage et/ou d'une maternité s'est modifiée : les filles n'ont plus comme seul et unique souci de se marier avec un prince charmant, mais deviennent de plus en plus capables d'une pluralité de fonctions. [...] D'autres romans montrent des filles qui vont jusqu'à refuser de se marier afin d'avoir des fonctions publiques de responsabilité ; et, dans le cadre de romans assez pessimistes quant à l'avenir de la planète, comme *À la croisée des mondes* ou *L'Élue*, elles choisissent d'essayer de sauver le monde plutôt que de se marier et d'avoir des enfants⁶¹.

Smadja explique cependant que même si les personnages féminins s'écartent peu à peu du sort qui leur était traditionnellement destiné, comme le mariage, les conventions liées au genre (*gender*) sont encore présentes dans la littérature actuelle, un constat qui s'appuie sur les mêmes auteur·ices et œuvres (Lowry, Pullman, Rowling)⁶². Elle va jusqu'à expliquer qu'une saga aussi connue, massivement diffusée et ancrée dans l'imaginaire qu'*Harry Potter* de J. K. Rowling reste le « miroir d'une société contemporaine où la femme n'a pas encore acquis l'égalité qu'elle souhaiterait⁶³. »

⁶¹ *L'Élue* est le deuxième roman de Lois Lowry étudié par Smadja. Isabelle Smadja, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », *art. cit.*, par. 18-19.

⁶² Isabelle Smadja, « Héros et héroïnes des romans de fantasy contemporains », *art. cit.*, p. 57

⁶³ Isabelle Smadja, *Le temps des filles*, Paris, Humensis, 2004, p. 90.

1.2.2. Le mariage : le rejet de sa fatalité

Le mariage (forcé) est l'objet qui unit Ophélie à d'autres personnages, du moins en premier lieu et selon sa faible connaissance des rouages cachés de l'univers où elle évolue. En effet, l'intrigue du roman se focalise dès les premières pages sur un mariage arrangé entre elle et Thorn, un homme qu'elle n'a jamais vu et qui vient d'une arche qui lui est inconnue. Les instigatrices de ce mariage sont les Doyennes ; figures d'autorité sur l'arche où vit Ophélie, elles représentent l'esprit de famille Artémis. Elles ont la capacité d'arranger les mariages diplomatiques, c'est-à-dire entre plusieurs familles et non pas au sein des descendants d'Artémis (*PM*, t. 1, p. 23). Leur parole étant considérée comme vraie et sacrée (*PM*, t. 2, p. 258), il est impossible pour Ophélie de contester ce mariage sans se voir exclue de sa famille. Cette autorité est renforcée par Agathe lors de leurs brèves interactions, où celle-ci assure à Ophélie qu'elle mènera « une existence de princesse » (*PM*, t. 1, p. 46), ainsi que par sa propre mère, qui est très impliquée dans ce mariage, jusqu'à être vexée de ne pas être mise dans la confidence quant à l'identité du fiancé de sa fille (*PM*, t. 1, p. 45) et à réprimander cette dernière en raison de son manque d'effort pour être présentable : « Tu veux m'achever ! Après tout le mal que je me donne pour toi ! De quoi me punis-tu, ma fille ? » (*PM*, t. 1, p. 58) Les figures féminines que sont les Doyennes, malgré leur rôle décisionnaire en ce qui a trait aux mariages, répondent à un pouvoir supérieur masculin dissimulé et mal cerné aux prémices de la saga, puis peu à peu révélé. En ce sens, les Doyennes, Agathe et la mère d'Ophélie renforcent un système patriarcal, ne dérogeant pas des rôles genrés traditionnels qui ont longtemps construit l'identité féminine⁶⁴.

⁶⁴ Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, Montréal, Nota bene, 1999, p. 11-13.

Le fait que les jeunes filles, dans la littérature, rejettent le mariage comme seule possibilité d'avenir n'est pas nouveau⁶⁵, au même titre que la pression sociale imposée par le système de personnages pour que la jeune fille se conforme aux attentes⁶⁶. Christelle Dabos traite cependant le sujet du mariage d'une manière particulière : elle intègre dès le début du roman une nuance en remettant en question la normalité du mariage entre Ophélie et Thorn. En effet, lorsque le grand-oncle apprend que le prétendant d'Ophélie ne vient pas de leur arche, il a une réaction négative d'incompréhension, « à croire qu'il venait de se prendre vingt ans sur les épaules. » (*PM*, t. 1, p. 19) La jeune fille elle-même ne connaît pas la réponse à la question que se pose son grand-oncle :

Plongée dans l'obscurité de ses paupières, elle regarda au fond d'elle-même. Résignée ? Pour être résignée, il faut accepter une situation, et pour accepter une situation, il faut comprendre le pourquoi du comment. Ophélie, elle, ne comprenait rien à rien. Quelques heures auparavant, elle ne se savait pas encore fiancée. Elle avait l'impression d'aller au-devant d'un précipice, de ne plus s'appartenir du tout. (*PM*, t. 1, p. 21)

Finalement, même sa mère, grande alliée patriarcale, exprime, très tôt dans l'histoire, des doutes quant au mariage entre sa fille et Thorn. Dès sa rencontre avec ce dernier, elle est vexée du manque de manières du fiancé et de son irrespect envers leurs coutumes familiales (*PM*, t. 1, p. 69). Elle proteste aussi de vive voix qu'elle « refuse de céder [sa] fille à ce rustre » (*PM*, t. 1, p. 81). La nuance dans le traitement du mariage est aussi présente dans la manière dont sont décrites les autres unions autour d'Ophélie, notamment celle d'Agathe et celle des parents d'Ophélie et d'Agathe. Le mariage n'est pas une situation présentée comme étant tout à fait heureuse : Agathe partage son désarroi de s'être vue fiancée à un homme qu'elle n'aimait pas, à un âge plus jeune qu'Ophélie (*PM*, t. 1, p. 52) et le mariage

⁶⁵ Isabelle Smadja, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », *art. cit.*, par. 18.

⁶⁶ Voir la notion de la « mère patriarcale » chez Barbara Havercroft, « Quand écrire, c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire de France Théoret* », *Écriture de soi au féminin*, vol. 47, 1999, p. 95.

de leurs parents a laissé un père « concassé par l'autorité de sa femme. Ophélie ne se [rappelle] pas l'avoir déjà entendu répondre non » (*PM*, t. 1, p. 62)

Malgré la prise de position claire d'Ophélie quant au mariage, et cette représentation en demi-teinte de l'état marital, il demeure important de souligner que *La passe-miroir* emprunte certaines de ses caractéristiques à la littérature sentimentale : le regard posé par l'homme, Thorn, sur Ophélie, n'est pas totalement évacué, ni la question du désir et des sentiments amoureux, au contraire. La romance entre Ophélie et Thorn n'est pas une intrigue secondaire, elle traverse toute la saga : certes, la relation entre Ophélie et Thorn commence sur un mauvais pied, prend racine dans un arrangement matrimonial non consenti, et se développe lentement à travers les quatre tomes, la jeune femme se questionnant au début quant à son potentiel de charme (*PM*, t. 1, p. 188). Néanmoins, Ophélie finit par ressentir un véritable attachement sentimental pour Thorn, à travers diverses scènes où une certaine tension amoureuse est décrite. Après que Thorn lui laisse le choix de faire elle-même sa demande en mariage une fois que leur quête sera résolue, dans un renversement des rôles genrés, puisqu'aucune femme n'a jamais été l'initiatrice d'une telle demande (*PM*, t. 4, p. 488), Ophélie plonge littéralement vers l'inconnu dans les dernières pages de la saga pour retrouver son amour perdu (*PM*, t. 4, p. 669). Le thème du mariage, bien qu'il ne repose pas à ses origines sur des sentiments amoureux et soit farouchement rejeté par Ophélie aux premiers abords, signale l'hybridation des genres de la fantasy et du roman sentimental dans la littérature jeunesse de l'extrême-contemporain⁶⁷, hybridation qui contribue à expliquer la complexité du traitement des stéréotypes de genre

⁶⁷ Voir Jessy Neau, « Le thriller sentimental néo-victorien : les flammes de la romance et l'ombre du meurtrier dans *La Fabrique de poupées* d'Elizabeth Macneal », dans Harold Bérubé, Marie-Pier Luneau et Karol'Ann Boivin (dir.), *Le rose et le noir. Imaginaires sentimentaux et policiers sous la loupe (XIXe-XXIe siècles)*, actes du colloque des 7-8-9 juin 2023, Presses universitaires de Montréal, à paraître.

(*gender*). De plus, le traitement en demi-teintes du mariage fait écho à la caractérisation complexe du personnage d'Ophélie : Dabos apporte beaucoup de nuances au sujet et, par le fait même, à Ophélie. Elle les situe toujours à mi-chemin entre réitération et déconstruction des stéréotypes de genres, que ce soit le genre sexué ou le genre littéraire, car les stéréotypes qui sont réitérés et déjoués sont tout autant des stéréotypes de genre (*gender*) que de genre littéraire (fantasy et roman sentimental).

1.2.3 Les figures maternelles et la place de la maternité

Comme on vient de le voir, Dabos a traité le mariage de manière à ce qu'il ne sorte pas totalement des conventions de genre (*gender*) en littérature, bien qu'elle y amène ses nuances propres, qui déjouent partiellement certains stéréotypes. Il ne s'agit cependant pas du seul thème important de la saga permettant d'analyser la construction du système de personnages autour d'Ophélie en relation avec les stéréotypes de genre. Dans *Le nom de la mère*, Lori Saint-Martin travaille sur un élément omniprésent dans l'identité et la littérature féminines : le rôle de mère, dont l'importance est héritée du discours religieux⁶⁸. Pourtant, le rôle de mère a longtemps été l'objet d'une contradiction. S'il est ancré dans l'identité féminine et biologiquement important dans l'évolution d'une civilisation, il a longtemps échappé à toute représentation culturelle que ce soit, « valorisante, idéalisée ou vilipendée. [...] Matrices, reproductrices, reines du foyer, les femmes ont été longtemps tenues à distance de tout projet collectif, de toute action sociale, tandis que l'équation symbolique entre femmes et reproduction, hommes et création, les a découragées de devenir artiste⁶⁹. »

⁶⁸ Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, op. cit., p. 13.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 13.

Au XVIII^e siècle émerge l'image de la mère idéale, invention de Rousseau, celle d'un « ange altruiste et souriant qui se consacre exclusivement à ses enfants⁷⁰ », ce qui ne correspond pas à la réalité des mères. En effet, selon Lori Saint-Martin, les sociétés et les époques redéfinissent ce qu'est une « bonne mère » à diverses fins. Ce modèle idéal ne correspond pas à la situation de toutes les mères, qui, elles, existent depuis toujours, alors que la maternité est une construction sociale, historique et sociologique⁷¹. L'« instinct maternel » est, par ailleurs, un terme inventé au XVIII^e siècle. Saint-Martin n'est pas la seule chercheuse à dire que l'image de la « bonne mère » est une construction située historiquement. Danièle Henky, auteure d'une étude sur les romans pour adolescents dans *Esthétiques de la distinction : « gender » et mauvais genres en littérature de jeunesse*⁷², explique que les expressions telles que « devenir une mère de famille » ou « gardienne de savoir » pour désigner les mères sont un héritage de Monseigneur Dupanloup, toujours au XVIII^e siècle⁷³. Elle rapporte même que cette figure de la « bonne mère », éloignée des réalités vécues par les femmes, est encore présente dans la littérature contemporaine :

Des chercheurs comme Anne Dafflon ou Hélène Montrardre rapportent que bon nombre d'auteurs de littérature pour la jeunesse contemporains s'inscrivent dans la lignée d'une longue tradition, font abstraction de la liberté de comportement des jeunes d'aujourd'hui tout comme de la libération des mœurs et des sexes lorsqu'ils s'adressent aux filles. Ainsi l'image de la mère, de la petite fille ou de la jeune fille proposée dans leurs livres est éloignée de la réalité contemporaine. Les définitions de la femme restent fonction d'un référent masculin et la parole l'apanage des personnages masculins qui gouvernent, en outre, le jeu narratif. Le roman de jeunesse peinerait donc à construire une nouvelle définition de la femme contemporaine et resterait prisonnier de stéréotypes usés mais encore vendeurs⁷⁴.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 21-22.

⁷¹ *Ibid.*, p. 22.

⁷² Danièle Henky, « Romans pour adolescent-e-s », dans Philippe Clermont, Laurent Bazin, Danièle Henky, *Esthétiques de la distinction : « gender » et mauvais genres en littérature de jeunesse*, Lausanne, Peter Lang, 2013.

⁷³ *Ibid.*, p. 127

⁷⁴ *Ibid.*, p. 141.

Dans son analyse du stéréotype, Ruth Amossy affirme aussi que la maternité, en tant qu'état, et le rôle de femme au foyer constituent un « phénomène culturel historiquement situé⁷⁵ », et qu'un moyen de déconstruire ces stéréotypes est de remonter à leur origine⁷⁶.

Entre sujet stéréotypé et renouvellement de la maternité en littérature, où se situe *La passe-miroir*, et plus précisément le traitement d'Ophélie et du système de personnages qui l'entoure ? Si le sujet de la maternité est peu abordé frontalement dans le premier tome, *Les fiancés de l'hiver*, dans le deuxième, *Les disparus du Clairdelune*, Ophélie prend position sur sa volonté d'avoir des enfants ou non : elle est peinée, lors de sa rencontre avec Farouk aux côtés de Berenilde, de voir que ce qu'on attend d'elle, après la mort d'une majeure partie des Dragons lors d'un accident de chasse, est d'assurer la descendance de la famille en ayant des enfants avec Thorn. En pensée, elle se dit qu'elle ne pourra pas accomplir ce devoir qu'on attend d'elle, car elle ne veut pas avoir d'enfants (*PM*, t. 2, p. 30). Dabos, cependant, ne laisse pas là le sujet, mais le nuance et l'incorpore de manière signifiante dans l'histoire. En effet, dans le dernier tome, *La tempête des échos*, l'incapacité d'Ophélie à avoir des enfants lui est annoncée. Son infertilité serait due à un accident survenu lorsqu'elle était une enfant pendant une traversée de miroir ; la rencontre avec l'Autre⁷⁷, dans le miroir, aurait eu un impact sur son corps. À cette annonce, Ophélie rejette le potentiel problème que sa stérilité pourrait lui causer :

Elle posa une main sur son ventre avec précaution, comme si elle risquait de se casser davantage en appuyant trop fort. L'Autre ne s'était pas contenté de déchirer le monde. Il lui avait aussi déchiré le corps. Alors pourquoi n'éprouvait-elle plus rien, tout à coup ? Il n'y avait aucun cri de révolte en elle, juste du silence.

⁷⁵ Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, op.cit., p. 172.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 170.

⁷⁷ L'Autre est l'écho d'Eulalie Dilleux, une ombre étrange libérée du miroir qu'Ophélie a traversé étant jeune. (*PM*, t. 4, p. 469-470)

— Je ne me suis jamais imaginée en mère de famille et Thorn déteste les enfants, murmura-t-elle en regardant son reflet bien en face. Il n'y a donc aucun problème. (*PM*, t. 4, p. 73)

La révolte ne vient que plus tard :

Elle était, plus que jamais, obsédée par l'Autre.

Il avait provoqué la mort de milliers d'individus sans jamais sortir de l'ombre, mais elle était hantée par ce qu'il avait d'abord tué en elle. Avoir ou ne pas avoir d'enfants était une décision qui aurait dû leur revenir, à elle et à Thorn. L'Autre l'avait encombrée d'une mémoire dont elle n'avait pas voulu et l'avait dépossédée de son tout premier choix d'adulte. Ophélie n'était même plus certaine de ses propres sentiments : ce dépit provenait-il d'elle ou de ce qu'Eulalie Dilleux aurait éprouvé dans sa situation ? (*PM*, t. 4, p. 225)

Le sujet de la maternité est donc fortement ancré dans le personnage d'Ophélie, même s'il s'agit de l'apparente absence de celle-ci : la maternité est présentée comme le « premier choix d'adulte » d'Ophélie et se manifeste dans les transformations du personnage. Si Ophélie affirme très tôt dans l'histoire qu'elle ne veut pas d'enfants, son avis devient plus nuancé au fur et à mesure que sa situation change, et qu'elle change en même temps que celle-ci. De plus, le sujet contribue à renforcer la représentation de Thorn et d'Ophélie comme couple véritable, puisqu'il s'agit d'une « décision qui aurait dû leur revenir, à elle et à Thorn. » Cette transformation du rapport d'Ophélie à la maternité met à l'avant la capacité de s'autodéterminer plus que le fait d'être mère ou non.

Malgré l'infertilité de la jeune fille, Dabos attribue un rôle maternel à Ophélie, de manière peu subtile, et ce, à quelques reprises dans le dernier tome de la saga. Il se manifeste notamment lors de ses interactions avec une autre patiente de l'observatoire, une jeune fille nommée Seconde avec qui elle cherche à communiquer :

Seconde soupira. Elle remit son dessin à Ophélie et bondit hors du manège.

C'était une illustration étrange mais remarquable, maîtrisée jusque dans les moindres détails, à croire que les secousses du manège n'avaient en rien gêné son coup de crayon. Elle représentait un garçon qui ressemblait beaucoup à Octavio : il pleurait au milieu de papiers déchiquetés à ses pieds.

[...]

[Ophélie] venait de comprendre la nature de cette sensation qui lui comprimait le ventre depuis son réveil. C'était ce qu'Eulalie Dilleux avait ressenti envers le sergent, envers les orphelins et ce qu'elle ressentirait bien plus tard envers les esprits de famille. Une émotion viscérale qui avait imprégné chaque fibre d'Ophélie.

L'instinct maternel. (*PM*, t. 4, p. 211-212)

Le dernier tome et la conclusion elle-même de la saga sont une ode à une maternité nuancée, transformée : en effet, Ophélie, à l'instar d'Eulalie Dilleux, a créé elle aussi un Autre. L'autrice utilise d'ailleurs le verbe « engendrer », qui rend explicite cette relation maternelle : « Eulalie Dilleux n'avait pas rencontré l'Autre : elle l'avait *engendré*, exactement comme Ophélie venait de le faire. » (*PM*, t. 4, p. 394) Après le dénouement de l'histoire et une fois l'Autre vaincu, Ophélie en vient à réaliser qu'elle s'est créé une famille recomposée, plus moderne que le modèle traditionnel : elle est formée des membres de sa propre famille certes, mais aussi de Berenilde et de sa fille, des esprits de famille, de Seconde et de son frère Octavio, et de ses amis disparus, Renard et Gaëlle : « Ils lui manqueraient tous. Elle ne pouvait peut-être pas fonder une famille, mais celle qu'elle s'était composée au fil du temps lui donnait le sentiment qu'elle avait plusieurs chez-elle désormais. » (*PM*, t. 4, p. 662) Le roman se conclut aussi sur Ophélie qui plonge vers l'inconnu pour retrouver le dernier membre de sa nouvelle famille, Thorn (*PM*, t. 4, p. 669).

Le système de personnages entourant Ophélie est aussi composé de figures maternelles positives comme négatives. La représentation de la mère biologique d'Ophélie est plutôt nuancée : il ne s'agit pas d'un personnage très présent dans l'histoire de *La passe-miroir*, contrairement à plusieurs autres figures maternelles qui le sont et qui n'ont aucun lien de sang avec Ophélie. Lori Saint-Martin explique que le rapport mère-fille, longtemps

ancré dans l'écriture féminine, est presque systématiquement orienté vers un « refoulement du maternel⁷⁸ » :

Pourquoi voit-on tant de mères absentes ou effacées, si ce n'est que les filles sont persuadées que, pour sortir du moule maternel, elles doivent rompre radicalement avec cette première femme dont elles refusent de partager le sort ? La condition féminine telle que l'incarne la mère est si peu enviable que les filles rétives se cabrent. En effet, le roman féminin reprend à l'infini le refus de la vie que mène la mère⁷⁹.

Si, de prime abord, dans *La passe-miroir*, la séparation entre Ophélie et sa mère est forcée par un mariage obéissant aux mœurs de la société dépeinte dans la saga – Ophélie désirant plus que tout rester sur Anima, là où se trouve sa famille et où il lui est possible d'exercer sa passion –, Dabos aborde le rejet de la mère, au sens où l'entend Saint-Martin. En effet, dans le quatrième tome, alors qu'Ophélie comprend sa part réelle de responsabilité dans la libération de l'Autre quand elle était une enfant, elle comprend aussi que ce qui l'a poussée à le libérer, c'était sa volonté de se retrouver dans une situation différente et d'échapper au modèle maternel :

J'ai délivré l'Autre du miroir. Délibérément. Je me suis rappelé cette fameuse nuit. Sa voix, surtout, si on peut appeler cela une voix. Elle était si triste... L'Autre m'a prévenue que ça allait me changer et que ça allait changer le monde. J'ignorais à quel point, mais j'ai quand même agi en connaissance de cause. Au fond, c'est ce que je désirais : que les choses soient différentes. Si les arches s'effondrent, s'il y a eu des morts et s'il y en aura encore, *c'est parce que je ne voulais pas devenir comme ma mère*. (*PM*, t. 4, p. 479 ; nous soulignons.)

Ophélie se reconnecte néanmoins fortement avec sa mère, à partir du moment où cette dernière comprend que l'union entre Thorn et sa fille comporte des dangers mortels. Ophélie, de son côté, réalise qu'elle est fière d'être sa fille lorsque sa mère tient tête à Farouk en son nom (*PM*, t. 2, p. 392-393).

Outre le personnage de chaperon qu'est la tante Roseline, qui a parfois une attitude maternelle envers Ophélie puisqu'elles n'ont personne d'autre sur qui s'appuyer pendant

⁷⁸ Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, op. cit., p. 55.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 55.

une partie de leur captivité au Pôle (*PM*, t. 1, p. 231-232), Berenilde est une figure importante pour la jeune femme. Elle se présente à Ophélie comme une nouvelle mère, lorsque celle-ci, en compagnie de Roseline, s'installe chez elle au Pôle (*PM*, t. 1, p. 146-147). Bien que Berenilde, décrite comme une rose « [s]ous le velours [de laquelle] se cachaient des épines impitoyables » (*PM*, t. 1, p. 230), ne soit pas une alliée pour Ophélie à son arrivée, la relation entre elles se développe très rapidement : en effet, Ophélie réalise que Berenilde, étant enceinte de Farouk, est dans une situation vulnérable à la cour, milieu impitoyable en termes de rivalité (*PM*, t. 2, p. 258). Berenilde joue aussi le rôle de protectrice pour Ophélie, la protégeant des dangers de la cour et de ses individus. Elle la garde notamment des attaques du Chevalier, un petit garçon jaloux de l'attention dont Ophélie bénéficie de la part de Berenilde, en le menaçant physiquement : « Ophélie, quant à elle, ne vit plus jamais Berenilde de la même façon. Cette femme difficile, qui lui avait bien souvent mené la vie dure, l'avait défendue comme sa propre fille. » (*PM*, t. 2, p. 69) Berenilde n'est pas la seule à revêtir un rôle de mentore en lien avec une posture maternelle. C'est aussi le cas de la Mère Hildegarde, présentée à Ophélie par sa nouvelle amie Gaëlle : « Sais-tu pourquoi ma patronne s'appelle "la mère", et non pas "la duchesse" ou "la comtesse" ? Parce qu'elle n'est pas des leurs. Elle, elle est la maman des gens comme toi et moi. » (*PM*, t. 1, p. 384) Et c'est encore le cas d'Hélène, l'un des deux esprits de famille de l'arche de Babel, qui prend sous son aile ceux et celles qu'elle nomme les « Filleuls d'Hélène » (*PM*, t. 3, p. 79-80), puisqu'elle est le seul esprit de famille infertile (*PM*, t. 3, p. 120). Berenilde, la Mère Hildegarde et Hélène dessinent des formes alternatives de figures maternelles et protectrices, sans lien de sang avec celle qu'elles prennent sous leur aile. La figure de la femme mentore n'est pas inconnue en littérature. Smadja, dans *Le*

temps des filles, fait le lien entre la vieillesse – ou le fait d’être plus âgée – et le fait de tenir un rôle d’initiatrice auprès des plus jeunes, ce qui remonte aux contes de fées avec le personnage de la sorcière. La jeune fille est mise à l’épreuve par une femme plus âgée et le savoir de la plus vieille est transmis à la plus jeune⁸⁰. Smadja constate que ce modèle est toujours d’actualité, bien que pouvant être nuancé : dans un roman de son corpus à l’étude, *L’Éluë* de Lois Lowry, le personnage de Kira rencontre la vieille et gentille Annabella dans les bois, qui s’éloigne de l’imagerie de la sorcière des contes⁸¹. Il est possible de constater que ce modèle est largement utilisé dans *La passe-miroir*, les personnages présentés ci-dessus étant trois femmes beaucoup plus âgées qu’Ophélie, figures positives contribuant chacune à tracer pour Ophélie la famille recomposée mentionnée plus tôt et renouvelant ainsi le personnage de la sorcière-initiatrice.

Par ailleurs, le système de personnages de la saga n’est pas composé seulement de figures maternelles positives, ce qui contribue à construire une représentation nuancée de la maternité. Si les Doyennes et la Rapporteuse⁸², qui leur est associée, ne sont pas présentées comme des figures maternelles comme telles, cependant elles revêtent le rôle que Barbara Havercroft, dans son analyse de la notion d’agentivité, nomme comme étant celui de la « mère patriarcale », soit « celle qui utilise son statut de sujet d’énonciation pour répéter les vieux clichés de l’idéologie patriarcale, afin d’inculquer le statu quo paternel aux filles, histoire de les rendre plus “sages”, d’assurer qu’elles rentrent dans le moule établi⁸³. » Cette figure (la mère patriarcale) est aussi décrite par Lori Saint-Martin dans *Le*

⁸⁰ Isabelle Smadja, *Le temps des filles*, op. cit., p. 27.

⁸¹ *Ibid.*, p. 26.

⁸² La Rapporteuse est une femme qui est liée au Familistère d’Anima et qui fait des rapports aux Doyennes sur le bon fonctionnement des mariages arrangés par celles-ci (*PM*, t. 2, p. 283).

⁸³ Barbara Havercroft, « Quand écrire, c’est agir : stratégies narratives d’agentivité féministe dans *Journal pour mémoire* de France Théoret », art. cit., p. 95.

nom de la mère, qui explique que le sujet de la maternité, dans la littérature des femmes, s'accompagne de la dénonciation violente de la « mère patriarcale », une invention du patriarcat pour assurer la pérennité du père⁸⁴. Les Doyennes et la Rapporteuse remplissent effectivement ce rôle contrôlant. La parole des premières est sans appel quant aux mariages imposés, et la deuxième n'hésite pas à s'immiscer dans la relation entre Ophélie et Thorn, rejetant la faute de l'absence d'intérêt de Thorn pour ce mariage sur Ophélie, puisque celle-ci ne fait rien comme il se doit « pour lui plaire » :

— [...] Peut-être que si M. Thorn ne se trouve pas parmi nous aujourd'hui, ce n'est pas sa faute à lui. Es-tu bien certaine de faire tout le nécessaire pour lui plaire ? demanda-t-elle en scrutant Ophélie par-dessus le cerclage de ses lunettes. Parce que je vais te dire quelque chose, ma chère petite, et c'est là un avertissement que les Doyennes t'adressent à travers ma bouche : si tu fais échouer ce mariage comme tu as fait échouer les précédents, quel qu'en soit le prétexte, tu régleras seule tes comptes avec M. Farouk. Ne t'attends à aucune aide de notre part et ne t'avise même pas de rentrer sur Anima après nous avoir toutes déshonorées. Tu comprends ? (*PM*, t. 2, p. 284)

La Rapporteuse est aussi présentée comme une femme employant un ton maternaliste pour s'adresser aux autres femmes, peu importe l'âge de celles-ci (*PM*, t. 2, p. 279-280).

À travers un jeu avec les stéréotypes et l'intégration de codes du genre et de la littérature sentimentale, Roseline, Agathe, Freyja, Berenilde, mais aussi la mère d'Ophélie et les autres figures maternelles, forment un système majoritairement féminin qui gravite autour d'Ophélie, montrant une actualisation marquée des personnages féminins en fantasy. Ophélie n'est pas exempte de rôles typiquement féminins, que ce soit le rôle de mère ou celui de mariée, mais la manière dont ceux-ci sont traités permet de représenter un éventail varié de figures maternelles et maritales, de manière à éviter de réitérer des normes de genre ou de présenter ces rôles sous un jour unique, qui serait traditionnel et normatif. Leur traitement dénote de plus une évolution à travers toute la saga.

⁸⁴ Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, op. cit., p. 78.

Dans ce chapitre, nous avons montré que le portrait d'Ophélie est nuancé, se situant entre des modèles de jeunes filles remontant à une littérature plus ancienne, comme les contes de fées, et un personnage féminin actualisé. Le portrait est constitué de caractéristiques physiques de ces précédents modèles – petite de voix et de taille, maladroite, avec un air innocent – ainsi que de caractéristiques mentales ; avec son intérêt marqué pour la lecture et sa passivité apparente, Ophélie n'est pas portée vers l'aventure comme les modèles masculins. Cependant, le personnage se complexifie au fil de l'histoire, que ce soit à travers les objets magiques qui expriment ses émotions et rompent le caractère introspectif du modèle de la jeune fille ou avec sa maladresse, qui attire l'attention. Elle défend de plus ses passions avec ardeur et exprime sa volonté de faire ce qu'elle aime, et non ce qu'on attend d'elle. Ophélie s'écarte aussi de l'impératif de beauté perpétré par des personnages iconiques comme Cendrillon, Belle ou Blanche-Neige, et contraste avec sa sœur Agathe, qui représente cet idéal de beauté. Ophélie, pour sa part, a conscience de sa banalité physique et de son manque de charme, mais ne change que sous la contrainte. Son refus dénote une force de caractère qui contredit la passivité du modèle de la jeune fille. Ophélie, surtout dans son portrait initial, répond donc à certains stéréotypes pouvant être reconnus par la personne lectrice habituée aux modèles véhiculés par les contes de fées, encore présents dans la culture contemporaine. Cependant, Dabos intègre ces caractéristiques et les nuance de manière à présenter un personnage qui participe de la transformation des modèles de jeunes filles dans la littérature actuelle.

La seconde partie de ce chapitre montre que ces nuances ne sont pas uniquement présentes chez Ophélie : le système de personnages créé par Dabos est en grande partie féminin. Parmi les personnages qui gravitent autour d'Ophélie, certains correspondent à

des rôles stéréotypés de prime abord, mais traduisent par la suite une volonté de réactualiser les types. C'est le cas du rôle du chaperon, que la tante Roseline détourne de son objectif originel, de celui de la conseillère sentimentale, qui reflète la conscience, chez Agathe, que le mariage est un état parfois difficile, du rôle de la rivale et de la rébellion qu'il implique, ou encore de celui de mentor, avec l'hésitation de Berenilde entre surveillance d'Ophélie et alliance avec cette dernière. Les conclusions tirées de l'analyse de ce système majoritairement féminin confirment que l'œuvre de Dabos illustre la transformation des tendances au sein du genre de la fantasy : aux origines du genre, les personnages féminins étaient relégués au second plan, tandis qu'ils forment ici le cœur du personnel romanesque. Encore aujourd'hui, ils sont rattrapés par leurs rôles genrés traditionnels, auxquels ils tentent parfois d'échapper. Le système de personnages chez Dabos est donc nuancé, et permet de traiter de sujets souvent liés aux personnages féminins : le mariage et la maternité. Il est raconté dans les premières pages de la saga qu'Ophélie rejette le mariage, avant de se résigner face à celui-ci. Ainsi, le rôle genré est intégré à Ophélie, renforçant *a priori* les stéréotypes de genre (*gender*) imposés à la jeune fille, mais cette imposition suscite des réactions négatives tout au long de l'histoire, qui révèle la pression de modèles montrés comme « défectueux » : Pour ce qui est du thème de la maternité, des figures maternelles sont présentes à travers toute la saga. Tout comme elle rejette le mariage, Ophélie rejette le rôle de mère, mais ce rejet est nuancé parce que, ultimement face à sa stérilité, elle aurait aimé avoir le choix. On comprend dès lors que ce qu'elle rejette, c'est surtout le caractère imposé de ce qui n'est pas un choix. De plus, ce rôle lui est attribué à plusieurs reprises, comme lorsqu'elle prend soin de la jeune Seconde ou lorsqu'elle crée (engendre) l'Autre, contribuant à représenter un éventail de manières d'être mère. Cet

ancrage nuancé dans ce rôle genré est aussi accentué par les personnages du roman, comme Berenilde, Mère Hildegarde, l'esprit de famille Hélène, qui sont des formes alternatives de figures maternelles et protectrices. Il en est de même pour les figures négatives comme les Doyennes et la Rapporteuse, qui par leur rôle présenté comme maternel – dans le sens où elles protègent les jeunes filles en s'assurant qu'elles se marient et qu'elles restent dans le droit chemin – renforcent le contrôle patriarcal sur la société dépeinte dans *La passe-miroir*. Être mère n'est donc pas représenté par Dabos comme une condition qui serait négative ou positive en elle-même, mais comme une manière d'être qui se décline diversement et qui, de ce fait, s'éloigne d'une conception patriarcale ou normative de la maternité. Cet éloignement s'applique aussi aux transformations vécues par Ophélie face à une société en place qui l'empêche d'agir ; tout en traversant une série d'intrigues destructrices (l'effondrement des arches, par exemple), Ophélie voit son agentivité évoluer.

Chapitre 2 – La capacité d’agir du personnage féminin en transformation

Plusieurs chercheurs, dont les travaux ont été mobilisés dans le premier chapitre, ont montré que les personnages, dans la littérature populaire, sont modelés à partir de types ou de modèles, eux-mêmes fortement appuyés sur des stéréotypes : la jeune fille dotée d’un instinct maternel est un exemple de modèle d’après lequel ont été construits bien des personnages féminins. Amossy a fortement insisté sur le lien entre le patriarcat et les stéréotypes associés au genre féminin, ces derniers ne résultant pas de données naturelles ou biologiques, mais plutôt de constructions culturelles visant à favoriser la domination masculine dans de nombreux domaines¹. Les personnages féminins ont longtemps été coincés dans la norme imposée aux femmes, celle d’être passives et soumises. Cette constatation est aussi flagrante si on s’attarde plus précisément au genre littéraire de la fantasy. En effet, comme vu précédemment², les travaux d’Anne Besson, qui s’attarde notamment aux personnages féminins dans le *Dictionnaire de la fantasy*, établissent la surreprésentation masculine aux origines de la fantasy, autant chez les auteurs que chez les personnages :

Les personnages féminins, non seulement [ne] sont pas les héroïnes [des œuvres de fantasy], mais, qui plus est, n’occupent que rarement un rôle important, réduits au rang de potiche sans caractère que l’on veut posséder (*La Nef d’Ishtar* d’Abraham Merrit, 1924) ou d’un idéal inaccessible ne jouant finalement qu’un rôle assez mineur (*La fille du roi des elfes* de Lord Dunsany, 1924). Point commun : elles ont besoin d’un homme pour les compléter, pour valider leur existence en quelque sorte³.

¹ Ruth Amossy, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991, p. 169.

² Voir *Supra.*, p. 5-7.

³ Anne Besson, *Dictionnaire de la fantasy*, Paris, Vendémiaire, 2018, p. 137.

Cantonnées à un rôle mineur ou stéréotypé, les femmes n'ont que peu de pouvoir d'action dans les premières œuvres de fantasy, entre les années 1920 et l'émergence d'autrices de fantasy vers la fin des années 1960⁴.

Cette surreprésentation masculine initiale au sein de la fantasy s'est atténuée à la fin du XX^e siècle. En effet, nous avons vu, grâce aux travaux d'Isabelle Smadja notamment, que cette fatalité à laquelle sont soumis les personnages féminins, dans la littérature de genre et surtout pour la jeunesse, a subi des changements chez certain·es auteur·ices des années 1990-2000 (J. K. Rowling, Philip Pullman, Lois Lowry), qui proposent des personnages féminins un peu plus actuels, s'éloignant à différents degrés des stéréotypes de genre (*gender*). La sortie des modèles passifs ou superficiels de la jeune fille en littérature est un fait caractéristique de la fantasy actuelle : Anne Besson donne comme exemple le stéréotype de la princesse en détresse et impuissante, qui est de moins en moins d'actualité chez les auteur·ices du genre en 2018⁵. Elle utilise aussi l'un des exemples les plus parlants illustrant ce changement, *Le trône de fer* (1996) de George R. R. Martin, une œuvre campant des personnages qui se rapprochent de certains stéréotypes de genre (*gender*), mais en les nuancant, comme Sansa Stark et Daenerys Targaryen⁶ : soumises à leur condition de femmes (mariées de force, par exemple), elles se distinguent par leur capacité d'action dans l'histoire.

C'est cette capacité à agir qui sera analysée dans ce chapitre, en faisant appel au concept d'agentivité et à l'identification de ses marques textuelles, tels que les ont définis

⁴ *Ibid.*, p. 138.

⁵ *Ibid.*, p. 139.

⁶ *Ibid.*

Barbara Havercroft⁷ et Véronique Lord⁸, pour l'étude du personnage d'Ophélie dans *La passe-miroir*. La démarche de ce chapitre consistera à croiser un pan de la théorie du personnage de Philippe Hamon – qui permet de saisir un personnage en tant qu'actant, par le biais de traits de type modal (vouloir, savoir, pouvoir)⁹ – avec la théorie sur l'agentivité d'Havercroft et Lord pour montrer de quelle manière se transforme Ophélie tout au long de la saga.

2.1 Les marques d'agentivité d'Ophélie

L'objectif de ce chapitre n'est pas de définir le concept d'agentivité. Son usage est assez récent dans les domaines des sciences humaines et des études littéraires et plusieurs chercheuses féministes anglosaxonnes de la fin du XX^e siècle se sont penchées sur sa définition, telles qu'Ellen Messer-Davidow (1995), Judith K. Gardiner (1995), Helga Druxes (1996), pour ne nommer qu'elles¹⁰. Dans le cadre de ce chapitre, nous mobiliserons deux travaux incorporant les apports de ces chercheuses, menés respectivement par Véronique Lord et Barbara Havercroft. Celles-ci justifient l'importance de l'étude de l'agentivité en littérature de deux manières : elles expliquent que cette étude permet de montrer que « la conscience des injustices du patriarcat, encore très présentes, doit mener

⁷ Barbara Havercroft, « Quand écrire, c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire* de France Théoret », *Écriture de soi au féminin*, vol. 47, 1999.

⁸ Véronique Lord, « Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans *Dans les ombres* d'Éva Senécal ». Mémoire. Montréal, Université du Québec à Montréal, Maîtrise en études littéraires, 2009.

⁹ Philippe Hamon, *Le personnel du roman. Le système de personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, Genève, Droz, 1983, p. 186.

¹⁰ Lord et Havercroft mobilisent notamment les travaux d'Ellen Messer-Davidow et Judith K. Gardiner dans *Provoking Agents: Gender and Agency in Theory and Practice* (1995), que Judith K. Gardiner a dirigé, et la publication d'Helga Druxes, *Resisting Bodies: The Negotiation of Female Agency in Twentieth-century Women's Fiction* (1996). (Véronique Lord, *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans Dans les ombres d'Éva Senécal*, op. cit., f. 20)

aux actions¹¹ » et de « distinguer de quelle façon le personnage de fiction féminin s'écarte ou non de la norme en vigueur¹² », le concept d'agentivité étant fortement ancré dans la quête d'identité des femmes puisqu'il « [rend] compte de cette conquête progressiste et de son pouvoir libérateur¹³. » Véronique Lord en propose deux définitions :

L'agentivité est la capacité d'agir en fonction de ses propres intérêts (Gardiner, 1995, p. 4), ce qui implique de s'autodéterminer, de prendre des décisions et d'agir de manière autonome (Messer-Davidow, 1995, p. 26). Elle suppose la possibilité d'effectuer des changements dans trois registres : la conscience individuelle, la vie personnelle et la société (Messer-Davidow, 1995, p. 28), et éventuellement de faire un lien entre expérience personnelle et réalité collective, entre malaise ou souffrance vécus sur le plan personnel et oppression par les institutions sociales et politiques (Messer-Davidow, 1995, p. 40)¹⁴.

Elle résume les propos de Barbara Havercroft sur ce même sujet :

[...] l'agentivité est à la fois la capacité d'agir de manière autonome et les actions individuelles ou collectives significatives elles-mêmes, c'est-à-dire celles qui visent à améliorer la situation du sujet qui agit ([« Espace autofictif, sexualité et deuil chez Denise Desautels et Paul Chanel Malenfant »,] 2002, p. 47). C'est aussi la possibilité de modifier sa propre subjectivité, la place qu'on occupe et sa représentation dans l'ordre social¹⁵.

Les travaux de Véronique Lord et de Barbara Havercroft sur l'agentivité et ses définitions ne s'appuient pas sur le genre littéraire de la fantasy ; la définition très large de l'agentivité ne concerne pas seulement l'agentivité dans la littérature, mais aussi dans les travaux en études féministes, en sciences sociales, etc. Cependant, l'utilisation de ce concept pour analyser *La passe-miroir* est pertinente à bien des égards : comme l'explique Lord, « l'agentivité prend toujours place à l'intérieur de rapports de pouvoir¹⁶ ». Or, les rapports de pouvoir – et surtout le débalancement dans ces rapports – sont très présents dans l'histoire et l'univers créés par Christelle Dabos. Dans la société fictionnelle de *La passe-*

¹¹ Barbara Havercroft, « Quand écrire, c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire* de France Théoret », art. cit., p. 94.

¹² Véronique Lord, *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture* dans *Dans les ombres d'Éva Senécal*, op. cit., f. 20.

¹³ *Ibid.*, f. 19.

¹⁴ *Ibid.*, f. 20.

¹⁵ *Ibid.*, f. 21.

¹⁶ *Ibid.*, f. 20.

miroir, le patriarcat emprisonne les femmes dans des rôles genrés, qui soit les dépouillent de leur pouvoir de décision en ce qui a trait au mariage et à la maternité, comme en témoignent les situations d'Agathe, de la mère d'Ophélie et de Berenilde, soit renforcent les attentes imposées aux femmes, notamment par les femmes elles-mêmes, comme le montrent les rôles contrôlants de Roseline et des Doyennes. Ces rapports de pouvoir contribuent aussi à maintenir Ophélie dans l'ignorance tout au long de l'histoire. Elle cherche à savoir ce qui se trame en arrière-plan, mais il y a un débalancement clair entre les possibilités d'action du personnage principal et celles d'autres personnages tirant les ficelles (l'Autre, Thorn, l'observatoire).

Le concept d'agentivité, tel qu'il a été introduit par Lord et les chercheuses sur lesquelles cette dernière s'appuie, est adéquat aussi pour l'analyse de la saga de Dabos en raison de la manière dont Lord décrit l'agentivité féminine, qui serait « feutrée et intérieure¹⁷ ». Or, il est connu, selon le portrait de la fantasy fait par Anne Besson, que le personnage guerrier est un rôle-type dans ce genre littéraire. Ce rôle est principalement incarné par des personnages masculins, mais l'existence des guerrières remonte aux origines du genre, avec des inspirations surtout mythiques et historiques¹⁸. Ce qui est intéressant est le fait que ces figures de guerrières sont toujours soumises à ce que Besson nomme « le processus de féminisation de la fantasy et de son public¹⁹ » : peu importe les actions héroïques de ces femmes, elles ont un fort risque de reprendre leurs rôles genrés d'épouse ou de mère, en laissant derrière elles ce qui faisait d'elles des guerrières. Besson illustre ses propos avec deux exemples qui constituent des références marquantes dans la

¹⁷ *Ibid.*, f. 23.

¹⁸ Anne Besson, *Dictionnaire de la fantasy*, op. cit., p. 142.

¹⁹ *Ibid.*, p. 142-143.

fantasy : Eowyn, dans *Le Seigneur des Anneaux*, et Guenièvre, des légendes arthuriennes ; prenant les armes face à la violence engendrée par les hommes, elles perdent leur statut de guerrières, leurs exploits sont oubliés, et elles redeviennent des épouses²⁰. Besson résume son propos en qualifiant la présence de ces femmes actives d'éphémère, malgré leurs exploits affirmés²¹, contrairement aux personnages masculins qui ne doivent pas « abandonner armes et tenues martiales²² » pour répondre aux contraintes de leur rôle genré. À l'image de ces guerrières féminisées qui perdent leur statut, Ophélie fait preuve d'une agentivité en demi-teintes ; elle doit se frayer un chemin face à ce qui la limite. C'est pourquoi la définition de l'agentivité féminine de Lord comme étant intérieure plutôt qu'exprimée au premier plan ou donnée *a priori*, comme le serait l'agentivité des personnages masculins, semble adaptée pour qualifier la capacité d'action de ce personnage. Ophélie est, en effet, introduite comme étant plutôt passive et n'ayant aucun poids dans les décisions qui lui sont imposées tout au long de l'histoire, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre.

En outre, la définition de Lord semble pertinente pour deux autres raisons : la première tient à l'importance de la représentation de la maternité et au système de personnages dans *La passe-miroir*. En effet, la maternité est liée à l'agentivité féminine, car il s'agit du « canal privilégié, voire le seul, admissible, à travers lequel l'agentivité des femmes peut se manifester²³ ». Or, le rapport à la maternité est un des thèmes principaux abordés dans *La passe-miroir*, comme l'a montré le premier chapitre, thème fortement

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p. 143.

²² *Ibid.*

²³ Véronique Lord, *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans Dans les ombres d'Éva Senécal*, op. cit., f. 22.

intégré dans la construction de l'identité féminine. Ophélie a un rapport avec la maternité nuancé tout au long du roman. On peut aussi penser à Berenilde : la manière dont Ophélie la perçoit, par le prisme de la maternité, est liée à l'agentivité. Ophélie finit en effet par comprendre dans quelle position se trouve Berenilde en étant enceinte, c'est-à-dire vulnérable face à la cour, soumise à des attentes en tant que femme, et pourtant dotée du pouvoir que lui apporte la maternité, puisqu'elle porte l'enfant d'un esprit de famille. La dernière raison, enfin, de convoquer le concept d'agentivité est aussi en lien avec les personnages gravitant autour d'Ophélie :

[P]our les femmes comme pour d'autres groupes se trouvant au bas de la hiérarchie, l'agentivité correspond souvent à une capacité à s'adapter au contexte social. Le fait que les femmes ne soient pas en position d'autonomie et de choix dans une société fortement patriarcale implique souvent qu'elles doivent préserver les liens avec l'entourage pour survivre ([« Women's Agency in Psychological Contexts »] Nelson-Kuna et Riger, 1995, p. 172)²⁴.

La passe-miroir représente cette interdépendance : les liens sociaux et les alliances créés par Ophélie sont importants à préserver, pour avoir du soutien dans sa situation, découvrir les intrigues qui se trament à ses dépens et reprendre le contrôle de sa vie. Comme le précise Lord, l'agentivité est « la capacité de développer une conscience critique, de s'autodéterminer, d'agir de façon autonome plutôt qu'en conformité avec la norme et éventuellement de reformuler les relations de pouvoir²⁵. » Après l'élaboration de cette définition, Lord va plus loin dans la caractérisation de l'agentivité féminine, et notamment dans la caractérisation de l'agentivité du personnage en littérature. Elle explique ses manifestations chez le personnage en détaillant quatre catégories de marques d'agentivité : 1. le regard de soi ou d'autrui, 2. les prises de paroles et les silences, 3. les actions ou le

²⁴ *Ibid.*, f. 23.

²⁵ *Ibid.*, f. 30.

refus d'agir²⁶. L'analyse portera tour à tour sur ces marques et la manière dont elles se manifestent à travers Ophélie et le système de personnages qui gravite autour d'elle.

2.1.1. Le regard de soi et d'autrui

La première marque d'agentivité chez les personnages féminins introduite par Véronique Lord est le regard, que ce soit celui que l'on porte sur soi, ou celui de l'autre. Traditionnellement, dans une société occidentale patriarcale, le paraître est associé au féminin, tandis que le masculin est plus souvent associé à l'action. Les femmes sont soumises au regard des hommes au pouvoir, mais aussi aux regards qu'elles se jettent entre elles, comme l'explique Lord : « Regard scrutateur, inhibant, voire accusateur et condamatoire si la femme sort du rang. Regard surveillant qui peut aussi être celui qu'intériorise toute femme dans la société patriarcale et qui neutralise ce qui pourrait être sa propre façon de voir²⁷ ». Ces regards ont notamment pour effet d'enfermer les femmes dans le rôle genré qui leur a été attribué et de faire en sorte qu'elles répondent aux attentes liées à leur condition de femme. Ce regard contrôlant a déjà été évoqué dans le précédent chapitre, lors de l'analyse du système de personnages gravitant autour d'Ophélie. Nous avons analysé un rôle en particulier, celui de la tante d'Ophélie, Roseline : présentée comme un chaperon accompagnant Ophélie lors de sa venue au Pôle pour s'assurer que son fiancé ait une attitude convenable envers la jeune femme, selon les traditions de la société patriarcale de la saga, Roseline a cependant été écrite par Dabos de manière nuancée et s'éloignant peu à peu du type. Cette nuance dans la construction du personnage de

²⁶ La théorie des marques d'agentivité expliquée par Lord comporte une quatrième marque : le lien entre l'agentivité et le désir. Cette marque est centrée sur la capacité du personnage à cesser d'être un objet de désir et à redevenir un sujet profitant de sa propre vie (*Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans les ombres d'Éva Senécal*, f. 35). Elle s'applique toutefois moins que les trois autres au corpus de *La passe-miroir*, le désir féminin n'y étant pas un sujet central.

²⁷ *Ibid.*, f. 31.

Roseline permet un plus grand champ d'action à Ophélie, lui donnant une certaine possibilité d'agir selon sa volonté et plus en accord avec son tempérament porté sur un désir d'autonomie.

Plus globalement, le système de personnages, conçu par Dabos de manière à s'approprier et à actualiser les stéréotypes de genre (*gender*), est une manifestation de la première marque d'agentivité qu'est le regard des autres et le rapport à ce regard. En effet, les transformations que subit Ophélie tout au long des quatre tomes de *La passe-miroir* sont verbalisées et reconnues de façon récurrente par les autres personnages. Ceux-ci assistent d'une manière ou d'une autre aux changements du personnage d'Ophélie au gré des épreuves et autres péripéties qu'elle vit après avoir été arrachée à sa terre natale pour être propulsée dans un milieu de vie et un mode de vie qui lui sont inconnus. Ils sont témoins de ces transformations et ils sont employés à les verbaliser à l'intérieur de la diégèse, les rendant ainsi plus explicites à la fois pour Ophélie et pour les lecteur·ices. Par exemple, dans le premier tome, Roseline dit à Ophélie qu'elle pensait qu'elle n'avait aucune personnalité propre ni volonté, à l'image du père de cette dernière. Dans le même dialogue, sa tante affirme qu'elle s'est finalement trompée sur son compte (*PM*, t. 1, p. 178). Elle réitérera dans le deuxième tome qu'elle s'est trompée sur la manière dont elle voyait Ophélie, lui disant qu'elle n'est plus une enfant, impliquant par ces paroles que sa nièce possède sa propre autonomie et un pouvoir d'action qui lui est propre (*PM*, t. 2, p. 589). Deux autres exemples tirés du second tome résident dans les paroles du grand-oncle d'Ophélie et de Berenilde. Le premier lui dit qu'il la trouve changée (*PM*, t. 2, p. 251), par rapport à l'image qu'il avait d'elle avant qu'elle ne parte pour le Pôle, départ qui se trouve être, suppose-t-il, une des causes de ce changement remarqué (*PM*, t. 2,

p. 252). Cette interaction a lieu lorsqu'ils se retrouvent après qu'ils ne se sont pas vus pendant tout le premier tome, leur dernière rencontre remontant à la première scène de la saga, où Ophélie lui annonce qu'elle a été fiancée à Thorn. Quant à Berenilde, elle verbalise le fait qu'Ophélie n'est pas ce qu'elle pensait qu'elle était depuis leur première rencontre :

Les yeux de Berenilde se baissèrent enfin vers Ophélie et celle-ci comprit aussitôt, le cœur battant comme un tambour, que cette ombre qui altérerait leur éclat ne lui avait jamais été destinée.

— Je vous demande pardon, Ophélie. Pour toutes les fois où je vous ai contrainte, malmenée et réprimandée. Ce soir-là, sur cette scène de théâtre, quand vous avez tenu tête à Farouk, j'ai réalisé que vous n'avez jamais cessé d'être la plus forte de nous deux. Ce fut une leçon d'humilité un peu pénible que vous m'avez donnée là, mais je l'ai finalement digérée. J'avais la prétention de vous protéger et c'est moi qui vais avoir besoin de votre aide. (*PM*, t. 2, p. 305)

Bérénilde pensait avoir à la protéger face à la cour et ses machinations, en l'enfermant littéralement ou de manière figurée dans une série d'attentes qui sont imposées aux femmes – elle n'était au Pôle que pour servir d'épouse à son neveu et était considérée comme inutile pour tout le reste – pour ensuite se rendre compte et témoigner du fait qu'Ophélie avait plus de pouvoir qu'elle ne le pensait.

Il est aussi à noter que, bien qu'Ophélie ne cherche pas la validation dans le regard des autres durant la majeure partie de l'histoire, elle donne de l'importance à la manière dont la perçoit Thorn, notamment dans le troisième tome : elle se dit à elle-même qu'elle ne veut pas que Thorn la considère comme étant faible (*PM*, t. 3, p. 332), reconnaissant dans les chapitres suivants que « Thorn ne la traitait plus comme une petite môme fragile qu'il faut cacher dans l'ombre. » (*PM*, t. 3, p. 360) Les interactions de cette nature avec Thorn sont différentes des autres ; elles sont peu verbalisées entre les deux personnages, se passant de paroles en discours direct pour se focaliser plutôt sur les pensées d'Ophélie et sa perception du regard de Thorn sur elle. L'importance de celui-ci, liée à la trame sentimentale de l'histoire, peut être justifiée par l'hybridation des genres de la littérature

sentimentale et de la fantasy, comme vu précédemment²⁸. Dans ce cas-ci, Dabos construit petit à petit la romance entre Thorn et Ophélie en présentant une relation qui invite cette dernière à être forte et indépendante, puisqu'elle ne veut pas être traitée comme une enfant faible par Thorn.

Cette prise de conscience, par Ophélie, de sa propre force, verbalisée également par les personnages qui l'entourent, est une caractéristique directe de la marque d'agentivité qu'est le regard des autres ou de soi, selon Lord :

[L]e regard peut aussi être le vecteur d'une résistance à l'intériorisation des prescriptions et favoriser l'émergence d'une conscience critique. Le regard est en ce sens la manifestation d'une subjectivité et une forme d'agentivité. La femme-sujet peut alors remettre en question ce qu'on cherche à lui imposer, accomplir un processus d'individuation en choisissant de voir ce qui la différencie des autres et de l'image construite, ou encore, plus largement, prendre conscience des déficiences et des injustices qui sous-tendent ses rapports avec les autres et la société²⁹.

Les rapports qu'entretient Ophélie avec les autres, comme ceux montrés précédemment, amènent un changement dans sa manière de penser. Tout au long de l'histoire, elle intégrera ce qu'on lui dit sur la transformation qu'elle vit, en viendra aux mêmes conclusions, et agira en conséquence. Pour revenir sur un des exemples précédents, lorsque Roseline lui dit qu'elle s'est fourvoyée sur son compte, Ophélie semble acquiescer à la constatation de sa tante et promettre, à elle-même ainsi qu'à sa tante, d'en témoigner par ses actions :

La tante Roseline pinça l'épaule d'Ophélie pour la retenir un instant.

— Je me suis trompée, tu n'es plus une gamine... Allez, dit-elle d'un ton bourru en la relâchant. Montre à M. Farouk ce dont une Animiste est capable.

Ophélie n'avait vraiment pas le cœur à sourire, mais elle ne put retenir celui qui lui vint aux lèvres.

— Comptez sur moi. (*PM*, t. 2, p. 589)

²⁸ Voir *Supra.*, p. 39.

²⁹ Véronique Lord, *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans Dans les ombres d'Éva Senécal*, op. cit., f. 31.

Ophélie se distingue aussi de l'image qui est initialement donnée d'elle, telle que nous l'avons développée dans le premier chapitre, notamment dans ses relations avec Thorn et sa mère. Dès le premier tome, elle parvient à surprendre le premier en s'écartant de l'image qu'elle projetait jusqu'à présent :

Elle jeta tous les buvards sur le bureau, s'approcha du secrétaire et posa son gant taché sur la page que Thorn était occupé à lire. Alors qu'il abaissait sur elle ses yeux en lames de rasoir, elle le défia des lunettes.

— Quand aviez-vous l'intention de m'en parler ?

— En temps et en heure, grommela-t-il.

Thorn était mal à l'aise, ce qui ne fit que mettre Ophélie de plus mauvaise humeur encore. Il ne se comportait pas comme d'habitude et ça la rendait nerveuse.

— Avez-vous si peu confiance en moi pour me faire toutes ces dissimulations ? poursuivit-elle sur sa lancée. Je crois pourtant avoir fait preuve de bonne volonté jusqu'à présent.

Ophélie se sentait pitoyable avec sa voix toute rouillée, mais ses reproches prenaient Thorn au dépourvu. Tous ses traits sévères s'étaient relâchés sous le coup de la surprise. (*PM*, t. 1, p. 377)

Ophélie se met en colère et abandonne sa réserve parce qu'elle ne tolère pas le fait que Thorn ne partage pas certaines informations avec elle par manque de confiance en elle. Elle se montre sarcastique en sous-entendant qu'elle ne devrait être préoccupée que de choses sans importance en tant que fiancée. Jusqu'à présent, elle s'était efforcée de correspondre à l'image qu'on attendait d'elle. Cet écart avec son comportement habituel, c'est-à-dire sa colère et la formulation explicite de celle-ci auprès de Thorn, permet à Ophélie de reprendre un certain contrôle dans sa relation avec ce dernier et d'améliorer sa situation, puisque la réaction de Thorn par la suite indique un désir de l'aider à devenir plus forte, malgré l'embarras dans lequel la situation le plonge (*PM*, t. 1, p. 377-378).

Thorn n'est pas le seul personnage qu'Ophélie surprend. Le second exemple le plus évocateur est celui des interactions entre elle et sa mère, non pas au début de la saga, mais dans le deuxième tome, lorsqu'elles se revoient pour la première fois depuis le départ forcé

d'Ophélie au Pôle. C'est dans ce passage que la mère d'Ophélie prend la défense de sa fille, inquiète des maltraitances que cette dernière a pu subir et moins favorable au mariage avec Thorn qu'avant :

— Il n'y a donc que moi pour voir que quelque chose cloche ici ? s'emporta la mère d'Ophélie, dont le teint devenait plus rouge que son énorme robe. Je suis certaine que ma fille subit de mauvais traitements. Elle est si fragile et si secrète !

Dissimulée derrière son journal, Ophélie se sentit soudain honteuse. Depuis leurs retrouvailles sur le quai de la gare, elle endurait la possessivité de sa mère comme un calvaire. Quelques mois hors du domicile parental l'avaient déshabituée de cette autorité qui lui coupait sans cesse la parole, choisissait ses robes à sa place et voulait toujours savoir où elle était et en quelle compagnie. À plusieurs reprises, Ophélie s'était surprise à lui tenir tête quand, naguère encore, elle se serait contentée de hausser les épaules. (*PM*, t. 2, p. 280-281)

Ophélie se rend compte du changement qui s'est immiscé dans sa relation avec sa mère et du décalage avec la manière dont cette dernière la perçoit encore, « fragile » et « secrète ». Bien qu'Ophélie prenne ensuite conscience que sa mère ne cherche qu'à la protéger, malgré leurs difficultés à communiquer, cet extrait met en évidence la distinction claire entre l'image d'elle-même qu'on lui a imposée et renvoyée avant et celle vers laquelle elle tend maintenant, plus orientée vers une certaine liberté et un pouvoir de décider par elle-même et pour elle-même hors de l'autorité parentale. Ce décalage tend d'ailleurs vers un début de résolution par la suite, lorsque sa mère ne semble plus reconnaître Ophélie, après avoir été témoin de sa force de caractère :

— C'est moi qui décide pour elle, intervint la mère d'Ophélie en gonflant son énorme poitrine. [...]

— Non.

Ophélie sortit son mouchoir à pois d'une poche de robe, souffla dedans plusieurs fois, décidée à ne pas laisser son rhume s'interposer entre elle et ses interlocuteurs, puis elle leva le menton avec détermination. Si une fois dans sa vie son expérience au théâtre optique devait lui servir à se faire entendre, c'était maintenant. (*PM*, t. 2, p. 414)

À la suite de son discours, Ophélie n'est plus la même aux yeux de sa mère : « La mère d'Ophélie dévisagea sa fille d'un air choqué, une main sur le cœur, comme si elle ne la reconnaissait pas. » (*PM*, t. 2, p. 415)

2.1.2. Les paroles et les silences

Si le regard de soi et des autres est une marque importante par laquelle se manifeste l'agentivité d'Ophélie, l'usage de la parole et des silences en est une autre, notamment la manière dont ceux-ci et celle-là sont mis en relation chez le personnage. Véronique Lord fait même de cette marque le complément de celle du regard. En effet, prendre la parole « permettrait de résister aux définitions extérieures et d'affirmer la légitimité de son propre regard sur soi et sur le monde³⁰ ». Lord explique aussi que cette marque, qui concerne plus généralement les discours, est « un lieu de pouvoir important, un instrument dont les premiers détenteurs sont les hommes, et dont usent particulièrement les puissants³¹. » Comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent, la société décrite dans *La passe-miroir*, ainsi que son système de personnages, est patriarcale et les rôles des personnages féminins, bien que nuancés, font écho à des modèles de femmes qui évoluent dans un milieu où la « Loi du Père », expression définie par Lord et Lori Saint-Martin³², prime : le succès d'une femme est lié à la manière dont elle est perçue par les hommes. Son silence et sa modestie sont surveillés pour atteindre ce but et l'ancrer dans le rôle qui lui a été attribué. Lord définit aussi plus précisément la modestie féminine comme étant de la retenue et l'absence d'un point de vue personnel³³.

La prise de parole est donc une marque permettant au personnage féminin de se déprendre de la « Loi du Père » et d'agir sur sa situation. Cependant, il est intéressant de noter, comme l'explique Lord, que son contraire, soit le refus de prendre la parole, peut

³⁰ *Ibid.*, f. 33.

³¹ *Ibid.*, f. 32.

³² Voir *Supra.*, p. 29.

³³ Véronique Lord, *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans Dans les ombres d'Éva Senécal*, op. cit., f. 33.

aussi être perçu comme une marque d'agentivité : « par exemple, lorsque garder le silence constitue une manifestation d'insoumission ou encore lorsque les mots pour “se dire” font défaut ou qu'ils ne peuvent être entendus³⁴. »

La manière dont sont convoqués les paroles et les silences dans *La passe-miroir* montre que, malgré l'introduction du personnage qui laisse présager une jeune fille soumise, sans volonté et sans maîtrise sur son avenir, Ophélie a un certain pouvoir sur sa capacité d'agir, que ce soit par l'effacement de sa voix ou par ses prises de position. Comme mentionné, elle est présentée comme une jeune fille avec une voix qui ne se fait pas entendre, ce qui lui est reproché (*PM*, t. 1, p. 115). Une partie du premier tome est aussi consacrée à ses aventures sous l'identité d'un autre : en effet, amenée à la cour du Pôle par Berenilde et sachant les nombreuses menaces qui planent sur sa tête en tant que fiancée de Thorn, elle est forcée de revêtir un déguisement magique qui la fait passer pour un homme au service de Berenilde. Or, puisque l'illusion qui transforme son apparence (*PM*, t. 1, p. 273) ne couvre pas sa voix de femme et son accent étranger, elle est contrainte de jouer le rôle d'un jeune valet muet nommé Mime (*PM*, t. 1, p. 274). Bien que ce silence lui soit imposé, elle en tire rapidement parti. En effet, elle n'est pas menacée par les ennemis de la famille des Dragons et est considérée comme inintéressante par son statut de valet. Ainsi, cette relative invisibilité lui confère une liberté de mouvement accrue, qui lui permet de mener sa propre enquête sur la cour et de tenter de résoudre les questions sans réponse concernant ses fiançailles et sa situation au Pôle, tout au long du la seconde partie des *Fiancés de l'hiver*.

³⁴ *Ibid.*, f. 33.

Ce n'est pas la première occurrence d'un effacement qui peut être considéré comme volontaire – ou du moins qui est réapproprié de manière à soutenir son agentivité – de la part d'Ophélie. Cette dernière exprime à plusieurs reprises sa volonté d'être autonome et maîtresse de sa vie. Pour ce faire, elle n'hésite pas à se cacher volontairement derrière des airs innocents, plus appropriés pour une jeune fille de son âge et de sa condition :

Pourquoi était-on allé marier une fille aussi simplette qu'elle à une telle personnalité ? À croire qu'au fond ce n'était pas Ophélie qu'on punissait, mais Thorn.

— Je me représente mal ma place au sein de votre clan, avoua-t-elle. Si on met de côté les enfants, qu'attendez-vous de moi ?

— Comment cela ! s'exclama Berenilde.

Ophélie se réfugia derrière son masque impassible, un peu niais, mais elle s'étonna intérieurement de cette réaction. Sa question n'était pas si incongrue, n'est-ce pas ?

— Je tenais un musée sur Anima, s'expliqua-t-elle à mi-voix. Espère-t-on que je reprenne mes fonctions ici, ou quelque chose d'approchant ? Je ne souhaite pas vivre à vos crochets sans donner de ma personne.

Ce qu'Ophélie essayait surtout de négocier, c'était son autonomie. (*PM*, t. 1, p. 167)

Dans cette scène, le « masque impassible » ou les réponses réservées d'Ophélie apparaissent comme une stratégie. Ainsi, elle cherche à obtenir des réponses qu'on refuse de lui donner par rapport à sa présence au Pôle et à améliorer autant que possible sa situation. Dans une scène suivante, semblablement, elle utilise sa voix, ou plutôt son silence, pour s'échapper d'une situation où elle risque d'être reconnue, étant sortie en douce pour explorer la ville. Manquant de se faire remarquer, elle « fit ce qu'elle faisait le mieux au monde : elle ne parla pas, ne s'affola pas, n'esquissa aucun geste qui pût attirer l'attention. » (*PM*, t. 1, p. 186)

Si le premier tome montre surtout une Ophélie sans voix, que ce soit intentionnel ou non, les tomes suivants illustrent plutôt l'utilisation de la parole chez Ophélie pour

prendre position : dès la première scène du deuxième tome, où Ophélie rencontre l'esprit de famille Farouk, elle s'exprime pour contredire celui-ci, qui la traite comme un enfant :

— Je ne suis peut-être pas ce qu'on peut appeler une grande personne, mais je ne suis plus une môme.

Ophélie possédait une toute petite voix qui ne portait pas loin et qui l'obligeait souvent à répéter ses phrases ; aussi avait-elle puisé dans ses poumons le souffle nécessaire pour se faire entendre de tous les gens présents sur l'estrade. Elle ne s'adressait pas seulement à Farouk, mais à Thorn, à Berenilde, à Archibald, à toutes ces personnes qui avaient pris la fâcheuse habitude de la traiter comme une fillette. (*PM*, t. 2, p. 34)

Cet éclat inhabituel chez Ophélie pose les premières pierres d'une nouvelle tentative pour reprendre le contrôle de sa vie, après avoir été obligée d'abandonner jusqu'à son identité sous les traits de Mime. À plusieurs reprises dans ce tome, Ophélie se voit offrir une position qui l'oblige à utiliser sa voix. En effet, lors de la rencontre que relate l'extrait précédent, Farouk lui annonce qu'elle sera la vice-conteuse³⁵ de la cour, en échange de sa protection (*PM*, t. 2, p. 39). Elle s'exprime aussi plus tard pour prendre la situation en main et annoncer ses prochaines actions : « Demandez la levée du scellé, mademoiselle Patience, et demandez-la maintenant. Je n'ai plus que vingt-quatre heures pour retrouver votre frère. Ne le faites pas pour moi, faites-le pour lui. » (*PM*, t. 2, p. 415)

Cette prise de parole comme marque d'agentivité se manifeste aussi de manière plus détournée, notamment vers la fin du dernier tome, *La tempête des échos*. Par exemple, Thorn donne alors ultimement à Ophélie tout le pouvoir de décision quant à leur mariage, lui disant qu'elle peut exprimer sa demande si elle en a envie, une fois l'intrigue principale de la saga terminée (*PM*, t. 4, p. 488). C'est à elle de prendre la parole afin de décider du sort de leur couple. Enfin, la dernière scène est un exemple évocateur de la manifestation

³⁵ Le métier de vice-conteur, dans l'univers de *La passe-miroir*, consiste à performer sur une scène en contant des histoires à la cour, et plus spécifiquement à l'esprit de famille. Dans ce cas-ci, Ophélie est en compétition avec un conteur de renom qui n'a jamais perdu et doit défendre son titre avec talent devant un public intransigeant et dévoué aux caprices de Farouk (*PM*, t. 2, p. 40-41).

de l'agentivité à travers la parole. En effet, sachant qu'une quête identitaire s'entremêle à l'intrigue au fil des quatre tomes, les dernières paroles d'Ophélie, lorsqu'elle part à la recherche de Thorn en plongeant vers l'inconnu, font sens : « Parce que nous sommes des passe-miroir. » (*PM*, t. 4, p. 669) Ophélie a cherché, pendant toute la saga, sa véritable place, son rôle dans l'intrigue et son identité. Une fois trouvée, la réponse est exprimée de cette manière, c'est-à-dire de vive voix ; Christelle Dabos offre aux lecteur·ices une conclusion quant à cette quête identitaire et montre le réel pouvoir d'Ophélie.

2.1.3. Les actions, le refus d'agir et la mobilité physique

La dernière marque pertinente dans l'analyse de l'agentivité du personnage féminin, suggère Lord, regroupe les actions, ou le refus d'agir, et la mobilité physique du personnage. Les actions se révèlent être des « manifestations concrètes du passage à l'agentivité. Les actes rebelles ou subversifs d'affirmation et la transgression des prescriptions sociales permettront à la femme de se poser comme sujet agissant et de s'autodéterminer en sortant des conventions et des identités figées³⁶ ».

Considérer les actions en elles-mêmes comme une marque d'agentivité permet de revenir à la division traditionnelle des traits entre filles et garçons, évoquée dans le premier chapitre : Isabelle Smadja explique que les jeunes filles, dans la littérature, étaient associées au foyer, tandis que les actions étaient réservées aux aventures guerrières et à l'exploration³⁷. Les activités des filles se résumaient généralement à la lecture, à l'écriture

³⁶ Véronique Lord, *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans les ombres d'Éva Senécal*, op. cit., f. 33. Véronique Lord emprunte cette définition à Jacinthe Cardinal, *Suzanne Jacob et la résistance aux « fictions dominantes » : figures féminines et procédés rhétoriques rebelles*, mémoire d'études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2000.

³⁷ Isabelle Smadja, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », dans Paul Pasteur, Marie-Françoise Lemmonier-Delpy, Martine Gest et Bernard Bodinier (dir.), *Genre & Éducation. Former,*

et à une introspection narcissique, et celles des garçons, aux activités physiques et à une ouverture sur le monde³⁸. Lord établit une division semblable lorsqu'elle explique que « traditionnellement, la passivité [chez le modèle littéraire traditionnel de la jeune fille] est dépeinte comme un trait féminin, et l'activité, comme une qualité virile³⁹ ». Elle nuance cependant son propos, faisant une différence entre la soumission et le refus d'agir chez le personnage féminin. En effet, la passivité chez la femme dans une société dépeinte comme patriarcale peut aussi être volontaire et constituer une stratégie qui vise à lui permettre de garder le contrôle sur sa situation et d'en tirer le meilleur parti possible. Il est cependant difficile, surtout chez les modèles féminins de la littérature du XX^e siècle, de distinguer la soumission de la subversion, comme l'explique Lord en reprenant les travaux d'Helga Druxes⁴⁰.

Dans le cas d'Ophélie, il est intéressant de noter la manière dont elle prend le contrôle de sa situation selon ses actions et sa mobilité physique. Elle est dépeinte comme une jeune fille tranquille qui désire travailler avec son grand-oncle et rester sur Anima toute sa vie. Cependant, dès qu'on lui enlève cette liberté de choisir, elle manifeste un fort désir d'indépendance, dépeint comme viscéral, ce qui montre que sa tranquillité n'équivaut pas à une forme de passivité : « L'idée d'être privée de sa liberté de mouvement lui faisait horreur. On la mettait d'abord en cage pour la protéger, puis un jour la cage deviendrait prison. Une femme confinée chez elle avec pour seule vocation de donner des enfants à

se former, être formée au féminin [en ligne]. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, par. 4. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.purh.1751>, par. 12.

³⁸ *Ibid.*, par. 16.

³⁹ Véronique Lord, *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans* Dans les ombres d'Éva Senécal, *op. cit.*, f. 33.

⁴⁰ *Ibid.*, f. 34.

son époux, c'est ce qu'on ferait d'elle si elle ne prenait pas son avenir en main dès aujourd'hui. » (*PM*, t. 1, p. 179)

Ce refus de la passivité est mis au défi, dans le tome 3, par un semblant de passivité chez Ophélie. Cependant, il s'agit, dans ce cas, d'un refus volontaire d'agir. En effet, pendant deux ans, Ophélie reste cloîtrée chez elle, de retour sur Anima, retrouvant une vie confortable. Elle prend cette décision sur le principe initial suivant lequel sa situation serait meilleure ainsi plutôt qu'en se trouvant en proie aux mésaventures au Pôle. Elle décide cependant de se rendre seule sur une autre arche, après avoir compris que les réponses aux questions restées en suspens pendant deux ans ne se trouvent pas dans ses livres (*PM*, t. 3, p. 16). Malgré ce changement abrupt dans sa vie, qui était redevenue pour un temps confortable et sécuritaire, et malgré la peur qu'elle ressent, elle ne regrette pas cette décision (*PM*, t. 3, p. 53). Elle doit partir en secret, puisqu'elle est surveillée par les Doyennes, ces dernières devant s'assurer qu'elle ne s'écarte pas à nouveau du rôle qui lui a été attribué et qu'elle reste passive face aux intrigues en cours (*PM*, t. 3, p. 16). Cette prise de décision fait écho aux propos de Lord sur la mobilité physique comme marque d'agentivité : « Dans une société patriarcale, s'aventurer hors des limites de la sphère privée et familiale représente donc une manifestation d'agentivité. Plus transgressif encore est le fait d'entreprendre un voyage seule, comme le ferait une femme moderne et indépendante, ou de gagner la grande ville⁴¹. » Cette remarque de Lord prend un sens particulier dans un roman de fantasy : la quête, qui implique le voyage, « s'impose comme l'un des grands ressorts dramatiques dès les origines de la fantasy [...] [II] s'agit d'un motif que l'on retrouve dans la plupart des mythologies du monde, de Gilgamesh à Ulysse

⁴¹ *Ibid.*, f. 34.

en passant par Énée, Jason, Hercule⁴² ». Bien que le voyage soit un constituant fondamental de la fantasy, la décision d'Ophélie reste un acte transgressif, puisqu'elle décide de partir seule, pour échapper à la surveillance des Doyennes et de la Rapporteuse, qui veulent contraindre sa mobilité.

En outre, cet aspect de la mobilité physique comme marque d'agentivité du personnage est encore renforcé chez Ophélie à cause de son second pouvoir, celui de passe-miroir, qui lui permet de se déplacer à travers les miroirs. La liberté de mouvement est inhérente à son pouvoir. Pourtant, la capacité à utiliser ce pouvoir spécifique reste intimement liée à sa volonté ou au manque de celle-ci, ainsi qu'à l'accomplissement de sa quête identitaire. Ainsi, bien qu'Ophélie ait cette liberté de mouvement qui devrait être considérée comme absolue, son pouvoir ne lui garantit pas une capacité d'agir sur sa propre situation, d'autres facteurs entrant en compte : son pouvoir peut avoir des ratés lorsqu'elle n'est pas honnête envers elle-même (*PM*, t. 1, p. 345), comme lorsqu'elle est masquée sous l'identité de Mime, et qu'une « illusion⁴³ » modifie son apparence. Lors de sa tentative, le miroir la rejette et lui refuse le passage (*PM*, t. 1, p. 345).

Ces marques d'agentivité féminine forment un tableau d'Ophélie et de sa relation avec le système de personnages qui montre sa confrontation constante à la société patriarcale dans laquelle elle évolue, en incluant comment son agentivité transparait malgré les obstacles liés à son genre (*gender*) : Ophélie appréhende le regard (contrôlant ou validateur) des autres et choisit d'utiliser la parole ou les silences aux moments qui lui sont

⁴² Anne Besson, *Dictionnaire de la fantasy*, op. cit., p. 337.

⁴³ Le déguisement que porte Ophélie a été confectionné par un Mirage, une famille ayant la capacité de créer des illusions pour tromper les sens d'autrui. Dans ce cas-ci, l'habit permet de dissimuler les traits et une partie du corps d'Ophélie sous une apparence masculine. Sa voix et ses mains restent celles d'une femme (*PM*, t. 1, p. 278 et 282).

le plus utile. Les actions qui en découlent, que ce soit son refus de la passivité ou sa mobilité physique (sa décision de voyager et son pouvoir de passe-miroir), s'ajoutent aux transformations d'Ophélie qui nous permettent de constater qu'elle est un personnage féminin actualisé dans un genre littéraire qui peine encore à montrer des représentations de femmes et de jeunes filles s'écarter du second rôle dans lequel elles ont été cantonnées depuis les origines du genre.

2.2 La conquête du vouloir, du savoir et du pouvoir

Les marques d'agentivité féminine de Lord et la manière dont elles se manifestent chez le personnage d'Ophélie ont permis d'analyser la capacité d'agir de l'héroïne ou, en d'autres termes, le *pouvoir* (magique ou d'action) qu'Ophélie détient et qui évolue à travers les quatre tomes de *La passe-miroir*. Ce concept de pouvoir renvoie à une théorie différente des études sur l'agentivité et – nous allons le montrer dans cette partie – complémentaire à celles-ci.

Dans la volonté d'affiner le modèle actantiel classique qui est, selon lui, trop sommaire, Philippe Hamon définit des sous-classes d'actants, c'est-à-dire des figures qui accomplissent des actions, selon la manière dont s'articulent chez eux les traits modaux que sont le vouloir, le savoir et le pouvoir, la façon dont ils se combinent ou l'ordre dans lequel ils se manifestent. Ces traits modaux (vouloir, savoir, pouvoir) sont liés à la capacité d'agir des actants qu'ils définissent. Hamon définit ces trois traits comme suit : le pouvoir se réfère à la puissance ou l'impuissance à accomplir une action, le savoir, au savoir sur le

monde, sur soi et sur les autres, et le vouloir, à la volonté, aux désirs, aux pulsions, aux répulsions, aux phobies et aux craintes du personnage (ou de l'actant)⁴⁴.

En plus du lien patent entre, d'une part, pouvoir, savoir et vouloir et, d'autre part, l'agentivité du personnage, définie précédemment comme *capacité* d'action et d'autodétermination, le choix de mobiliser la théorie d'Hamon pour approfondir l'analyse de l'agentivité d'Ophélie se justifie par trois éléments centraux dans le roman. Nombre de péripéties se sont produites, dès le début de l'histoire, en opposition à la volonté initiale de l'héroïne. Ce qu'elle veut pour elle-même est, par moment, totalement éclipsé au profit du bon vouloir d'autres personnages, rapport de force qui tend à se nuancer et à se modifier tout au long de l'histoire. Ensuite, la manière dont le savoir circule est un élément important de l'histoire. Ne possédant aucune réponse sur les causes des événements qui bouleversent sa vie au début de l'histoire, Ophélie entame une quête de savoir qui oriente ses décisions et ses actions. Enfin, la question du pouvoir est centrale spécifiquement dans *La passe-miroir*, mais aussi dans le genre de la fantasy en général⁴⁵. Sa manifestation chez le personnage d'Ophélie est intimement liée à son identité (ses pouvoirs magiques héréditaires), mais aussi au cœur de l'intrigue et des révélations finales (celles des jeux de pouvoir politique et de contrôle).

⁴⁴ Philippe Hamon, *Le personnel du roman*, op. cit., p. 236.

⁴⁵ Selon le dictionnaire de la fantasy d'Anne Besson, la magie est un élément indissociable du genre : « La magie est constitutive de la fantasy de la même manière que la science constitue le socle de base de la science-fiction. Qu'est-ce que la magie ? D'une part, un système épistémologique parallèle, qui remplace ou complète les lois scientifiques par d'autres, dont la caractéristique essentielle est de contredire, ou de surpasser les lois de la nature [et d'une autre,] un savoir, et une pratique, ésotérique, [avec] une catégorie spéciale de la population qui soit capable, soit de manière innée, soit par l'apprentissage (en général, par un mélange des deux) de faire advenir la magie dans l'univers où on se situe. » (Anne Besson, *Le dictionnaire de la fantasy*, p. 238.)

2.2.1 Le vouloir

Hamon définit le vouloir comme un trait modal qui « instaure le personnage comme actant-sujet et [qui] déclenche le processus narratif⁴⁶ ». Le vouloir d'un personnage est souvent présenté au début du roman, dans le but de créer chez les lecteur·ices un horizon d'attente à propos du chemin qu'empruntera le personnage et des décisions qu'il prendra⁴⁷. Outre l'horizon d'attente présenté au début du roman, Hamon explique que le « vouloir-faire » est aussi impliqué ailleurs : il sert à être réactivé lors d'événements-clés de l'histoire et à être rappelé à la fin, « au moment où [le vouloir-faire] triomphe et s'actualise en actes, ou échoue⁴⁸ ».

Chez Ophélie, le vouloir-faire se manifeste assez tôt dans le récit, mais n'implique de véritables actes que bien plus tard dans celui-ci. Comme nous l'avons expliqué dans la section 2.1.2. à propos de la prise de parole et de l'utilisation des silences, Ophélie cherche, dès son arrivée au Pôle, à exprimer sa volonté d'être autonome (*PM*, t. 1, p. 167), jugeant que « si elle ne prenait pas son avenir en main dès aujourd'hui » (*PM*, t. 1, p. 179), elle serait privée de cette liberté qu'elle convoite. Elle souhaite aussi ne plus être vue comme une enfant (*PM*, t. 2, p. 34), ce qui ne lui est accordé que plusieurs centaines de pages plus tard dans le même tome, lorsque sa tante lui confirme qu'elle n'est plus une enfant et qu'elle ne doit plus être vue ainsi (*PM*, t. 2, p. 589).

Sa volonté se transforme en action surtout à partir du tome 3, *La mémoire de Babel*, lorsqu'Ophélie décide d'elle-même de se rendre seule sur Babel, une arche, pour trouver des réponses aux questions qui se sont développées tout au long de l'histoire. Dans sa quête

⁴⁶ Philippe Hamon, *Le personnel du roman*, op. cit., p. 237.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 238.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 237.

de savoir, sur laquelle nous reviendrons, et qui entre ici en conflit avec son vouloir initial, entendu en tant que quête d'autonomie et de liberté, elle renonce volontairement à sa liberté en intégrant l'observatoire, malgré les mises en garde de son ami Octavio :

Tels deux phares, les yeux d'Octavio se braquèrent subitement sur Ophélie.

— N'y va pas.

— Je n'ai aucune intention de rester plus que...

— Tu ne comprends pas, la coupa Octavio. Y entrer est facile ; en sortir, beaucoup moins. Une fois que tu intègres leur programme, tu es d'office mise sous curatelle. Tu renonces à ta liberté de mouvement, ainsi qu'à ton droit de communiquer avec l'extérieur en dehors des visites, et elles sont *very* réglementées. Bref, tu leur appartiens. (*PM*, t. 4, p. 128)

Cette perte de liberté volontaire semble *a priori* contredire directement son vouloir-faire, tel qu'il est présenté au début du roman ; cependant, c'est pour mieux faire place à une nouvelle volonté qui s'est transformée en une forme plus active, en même temps que s'affirmait l'agentivité d'Ophélie tout au long de la saga : en effet, alors qu'on lui présente une porte de sortie, elle refuse et exprime sa nouvelle volonté qui mène ses actions jusqu'à la fin de l'histoire, celle de finir ce qu'elle a commencé en se lançant dans cette quête de réponses (*PM*, t. 4, p. 276). Ce changement est important chez Ophélie : il met en évidence les transformations du personnage survenues depuis les premières manifestations de son vouloir-faire, très peu actives au début de la saga, alors qu'elle montrait initialement un manque notable d'agentivité. Ce déficit initial se manifeste, par exemple, avec le renoncement d'Ophélie à toute révolte face à l'annonce de ses fiançailles avec un étranger, alors qu'elle a refusé les précédentes demandes en mariage de ses cousins.

Hamon explique que le trait modal du vouloir peut se manifester de plusieurs manières. Plutôt que d'être détenu par le personnage principal, le vouloir peut aussi se manifester « dans un destinataire différent du sujet, [faisant écho aux] procédés du roman

feuilleton⁴⁹ », avec des personnages secondaires qui « tirer[aient] les ficelles⁵⁰ ». Ce détournement du vouloir-faire par la rétention du savoir, qui échappe au personnage principal, s'applique à *La passe-miroir*, puisqu'Ophélie est soumise dès le début de l'histoire à la volonté d'autrui : elle est fiancée de force à un homme par, de prime abord, sa famille et celle de Thorn. Au fur et à mesure des événements, les lecteur·ices se rendent compte, avec l'héroïne, que les raisons qui la forcent à se retrouver dans une situation hors de son contrôle sont de plus en plus obscures. Pour finir, elle est confrontée aux personnages de « Dieu » et à l'Autre, qui tirent les ficelles depuis le début.

2.2.2 Le savoir

Avant l'action même, Hamon explique que le savoir est le trait modal qui forme une quête – ou un thème narratif⁵¹ – pour les personnages et qui modèle la manière dont ils vont réagir lorsqu'ils accomplissent ou échouent cette quête⁵². Bien que le chercheur mette l'accent sur les personnages détenteurs de savoir – ou les « personnages-supports » – qui forment un système dans le corpus qu'il étudie (les romans d'Émile Zola), le savoir n'est pas cantonné à cette forme. Il peut aussi « s'incarner en objets concrets ou en acteurs particuliers circulant dans l'intrigue : secrets, lettres, informations, nouvelles, mots de passe, etc.⁵³ » Hamon distingue, dans le trait modal du savoir, deux niveaux d'analyse, selon que le savoir énonciatif entraîne ou non des conséquences sur la situation des personnages et sur leurs actions⁵⁴.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 252.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 258.

⁵¹ *Ibid.*, p. 276.

⁵² *Ibid.*, p. 274.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*, p. 275.

Le savoir est central chez Ophélie, autant par sa perception de celui-ci que par son rôle dans la quête identitaire qu'elle mène et dans les actions qu'elle entreprend. Il est montré assez tôt dans le premier tome que détenir le savoir signifie avoir du pouvoir : dans les premiers chapitres, Ophélie entreprend de chercher des témoignages de ses ancêtres qui ont voyagé au Pôle, pour se renseigner sur ce lieu qu'elle ne connaît pas du tout (*PM*, t. 1, p. 28-35). Il s'agit de sa manière de se préparer face à une situation inconnue et hors de son contrôle. Dans le second tome, la jeune femme reconnaît que ceux qui ont la capacité de manipuler la réalité perçue par autrui ont un réel pouvoir là où elle se trouve :

Des illusions.

À quoi s'attendre d'autre quand on se trouvait au cinquième étage d'une tour, quand cette tour surplombait une ville et quand cette ville gravitait au-dessus d'une arche polaire dont la température actuelle ne dépassait pas les moins quinze degrés ? Les gens d'ici avaient beau déformer l'espace et coller des illusions dans chaque coin, il y avait quand même des limites à leur créativité.

Ophélie se méfiait des faux-semblants, mais elle se méfiait encore plus des individus qui s'en servaient pour manipuler les autres. Pour cette raison, elle se sentait particulièrement mal à l'aise au milieu des courtisans qui étaient en train de la bousculer.

C'étaient tous des Mirages, les maîtres de l'illusionnisme. (*PM*, t. 2, p. 14)

Elle comprend aussi le réel pouvoir du savoir lorsqu'elle manifeste une peur viscérale face à l'ampleur des secrets d'Eulalie dans le tome 4. La voix narrative, en focalisation interne, décrit cette peur ressentie par le personnage :

La peur. Ce n'était pas seulement d'avoir failli tomber entre les mains des observateurs ou de finir congelée par un Nécromancien. Non, cette panique-là surgissait des profondeurs de son propre corps. Ophélie ne détenait qu'une toute petite fraction des secrets d'Eulalie Dilleux, mais il lui semblait entrevoir une vérité bien plus vaste, tapie dans un recoin de mémoire, aux implications si écrasantes que tout cela lui donnait l'impression d'être pour elle-même une terre inconnue. (*PM*, t. 4, p. 310-311)

Avant même d'arriver à cette réalisation de l'ampleur de l'impact que le savoir peut engendrer sur sa vie et sur celles de tous les autres, Ophélie fait surtout face à un manque important, plusieurs fois verbalisé, et déclencheur d'une longue quête de réponses : ce sont les autres, avant elle-même, qui sont détenteurs du savoir, comme le personnage de

Seconde⁵⁵, les esprits de famille avec leur mémoire fracturée, l'observatoire qui possède des bribes d'informations (*PM*, t. 4, p. 240-241), pour ne nommer qu'eux.

Entre ses premières tentatives de combler son manque de savoir dans le premier tome et sa recherche active de réponses avec Thorn en s'infiltrant dans l'observatoire dans le quatrième tome, Ophélie se retrouve confrontée à plusieurs manifestations du savoir. Outre les nombreux secrets qui la freinent dans sa quête, Ophélie prend connaissance de l'existence de la corne d'abondance, qui devient le point central de sa quête dans le dernier tome, *La tempête des échos*, et objet de savoir selon la théorie d'Hamon : « La corne d'abondance ne créait rien. Elle convertissait des échos en matière. Et elle le faisait grâce à un code. » (*PM*, t. 4, p. 295) À partir de cette révélation, ce qu'Ophélie considère comme des pièces de casse-tête commence à prendre sens pour elle. Elle a réalisé au début du dernier tome qu'elle avait joué un rôle dans l'effondrement des arches, événement lié à son propre pouvoir (*PM*, t. 4, p. 44), et c'est à la fin de celui-ci qu'elle prend connaissance de l'élément manquant de savoir qui déverrouille tout le reste des secrets et intrigues, en décidant de suivre l'écho d'Octavio dans l'Envers⁵⁶ pour avoir des réponses :

[L'écho] lui signale le miroir d'un sourire insistant.

Ophélie s'en approche. S'y regarde. Se pétrifie.

Elle a accepté l'idée que l'Envers soit régi par des lois singulières, plus symboliques que scientifiques, mais de voir son reflet – son *authentique* reflet – lui cause un choc terrible. Cette personne, dans le miroir, n'a rien en commun avec elle. Elle n'a ni ses traits, ni ses mensurations, ni ses yeux, ni ses cheveux. Et pourtant, elle est la dernière pièce qu'il manquait au puzzle.

⁵⁵ Seconde est la sœur d'un ami d'Ophélie, et se trouve à l'observatoire en même temps qu'elle. La petite fille possède la capacité de montrer le futur par le biais de ses dessins, du moins Ophélie le suppose lors de ses premières interactions avec elle : « Ophélie fut frappée de retrouver, sur la figure dissymétrique de Seconde, le dépit qu'elle affichait chaque fois qu'elle ne s'était pas fait comprendre. Avait-elle réellement anticipé l'accident ? » (*PM*, t. 4, p. 232)

⁵⁶ L'Envers est une dimension parallèle inversée du monde d'Ophélie, auquel cette dernière finit par avoir accès dans le dernier tome de la saga. Il s'agit de l'endroit où se trouvent les échos qui, au fil du temps, ont commencé à avoir un impact négatif sur le monde réel. Le passage vers ce monde se fait par le biais de la corne d'abondance, étudiée par l'observatoire.

Ça explique tout. Ça explique absolument tout. Ophélie *sait* désormais qui est l'Autre, elle *sait* quelle a été la contrepartie à l'inversion de l'ancien monde, elle *sait* le rôle que ce miroir a joué dans l'histoire et qu'il jouera encore. Elle *sait* aussi pourquoi il fallait qu'elle soit impérativement à bord du long-courrier, avec les expulsés de Babel, sans quoi le cours entier de l'histoire en aurait été changé à jamais. (*PM*, t. 4, p. 597 ; nous soulignons.)

La récurrence du verbe « savoir » dans le passage ci-dessus rend cette scène importante et centrale : la révélation a du poids dans l'histoire ainsi que pour Ophélie. Contrairement à ce qui se produit en général dans le reste de la saga, cette révélation n'est pas tout de suite partagée aux lecteur·ices ; il y a un déséquilibre du savoir entre Ophélie et la personne lectrice. Ophélie, seule, en sait plus, à ce moment-là. Les réponses finales de l'histoire seront données au fur et à mesure des prochains événements, jusqu'aux dernières pages de la saga. Ce nouveau savoir est cependant intimement lié au pouvoir qu'exerce maintenant Ophélie sur la situation à venir, comme le montre ce passage de la citation précédente : « Elle sait aussi pourquoi il fallait qu'elle soit impérativement à bord du long-courrier, avec les expulsés de Babel, sans quoi le cours entier de l'histoire en aurait été changé à jamais. » Sans elle, son monde sera changé.

2.2.3 Le pouvoir

Ce dernier exemple place l'accent sur le troisième trait modal de la théorie d'Hamon, le pouvoir :

Le pouvoir est, dans tout système de personnage, une catégorie sémantique importante qui vient définir la compétence du personnage, et notamment constituer des sous-classes d'actants bien différenciés, selon que ces actants sont puissants ou impuissants, qu'ils ont les moyens ou non d'agir conformément à leur vouloir, qu'ils disposent ou non d'adjuvants, que leur pouvoir est inné ou acquis, etc.⁵⁷

Si la manifestation du pouvoir dans l'analyse d'Hamon s'arrête surtout à la « pluralisation de ses supports⁵⁸ », c'est-à-dire à la force du groupe, elle est plus littérale et thématifiée en

⁵⁷ Philippe Hamon, *Le personnel du roman*, op. cit., p. 260.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 262.

fantasy et dans *La passe-miroir*, avec les transmissions familiales et maritales de pouvoirs magiques. Le pouvoir reste néanmoins étroitement lié, chez Ophélie, au savoir et au vouloir du personnage, ainsi qu'à son identité.

Dès le début de l'histoire, Ophélie voit sa capacité d'action entravée par autrui. Elle se retrouve, par exemple, consignée à résidence avec sa tante Roseline pour éviter d'être exposée aux dangers de la cour, mais aussi parce qu'on souhaite l'empêcher d'être autonome et de chercher les réponses à ses questions par elle-même (*PM*, t. 1, p. 229). Comme pour mettre en relief cette perte de pouvoir actantiel, Ophélie expérimente aussi une perte de pouvoir littéral, et ce, dès le premier tome. En effet, déguisée en Mime, elle tente à un moment de traverser un miroir pour se rendre à un autre endroit et fait face à un dysfonctionnement de ses capacités :

Sonnée, [Ophélie] contempla le visage inexpressif de Mime, en face d'elle. Le passage n'avait pas marché ?

« Passer les miroirs, ça demande de s'affronter soi-même, avait dit le grand-oncle. Ceux qui se voilent la face, ceux qui se mentent à eux-mêmes, ceux qui se voient mieux qu'ils sont, ils pourront jamais. »

Ophélie comprit pourquoi le miroir l'avait rejetée. Elle portait le visage de Mime et jouait un autre rôle que le sien. (*PM*, t. 1, p. 345-346)

Les pertes de contrôle de son pouvoir sont souvent liées à son identité et deviennent un élément central dans le dernier tome de la saga. En effet, à son arrivée volontaire à l'observatoire, comme tout patient, Ophélie se retrouve coupée de tout : de ses lunettes, de toute interaction, de ses gants de *liseuse* et de ses pouvoirs. Elle ne comprend pas les tâches que lui font faire les observateurs, et son état mental et physique se dégrade : « N'être plus capable de lire lui donnait l'impression d'être devenue sourde à tout. » (*PM*, t. 4, p. 235) Elle n'arrive plus à accomplir des tâches simples, faisant tout à l'envers par accident : « plus rien ne lui semblait tourner rond. » (*PM*, t. 4, p. 229)

À nouveau, Ophélie se retrouve confrontée à un dysfonctionnement de ses pouvoirs lorsqu'elle tente de traverser un miroir, ne se trouvant pas ensuite à l'endroit désiré (*PM*, t. 4, p. 306). Ses autres pouvoirs se détraquent aussi sans qu'elle n'en comprenne la cause : sa capacité à animer des objets devient destructrice et ses griffes de Dragon, héritées de Thorn, se retournent contre elle et la blessent (*PM*, t. 4, p. 386). Ophélie réalise aussi l'emprise mentale que possède l'observatoire sur elle et sur les autres patients : « Aujourd'hui, [Ophélie] avait perdu le contrôle et, ce qui était pire, elle l'avait fait perdre à Cosmos. C'était au fond ce que l'observatoire espérait. On les infantilisait, on les isolait et on les déstructurait pour les remodeler à volonté. Elle avait laissé cet endroit prendre le dessus. Et elle détestait cette idée. » (*PM*, t. 4, p. 250)

Malgré la violence particulière des épreuves qu'Ophélie subit dans le quatrième tome de la saga, c'est aussi à travers ces événements qu'elle manifeste une volonté de reprendre le contrôle, ce qui l'amène à accomplir des actions plus tranchées. Sa passivité apparente est éclipsée par une attitude plus solide et parfois violente :

Ophélie appréhenda un pouvoir, tapi au fond d'elle comme une bête sauvage, qui s'éveilla à son appel. Les griffes des Dragons. Jamais elle n'avait eu une conscience aussi aiguë de leur existence, de leurs pourtours, de leurs impulsions, de la façon dont elles prolongeaient ses nerfs pour adopter la forme et l'intensité qu'elle souhaiterait. Ophélie fut tellement étonnée d'être à ce point maîtresse de ses griffes, après trois années à les avoir subies, qu'elle en oublia presque la foule l'espace d'un instant. (*PM*, t. 4, p. 153)

À nouveau, dans cette scène, le pouvoir magique, à présent mieux ressenti et maîtrisé par Ophélie, semble exprimer, sur le plan thématique, une modification dans le pouvoir actantiel du personnage. Ophélie réalise aussi, plus tard, qu'elle se doit « d'être solide pour deux » (*PM*, t. 4, p. 314) lorsqu'elle se trouve face à un Thorn brisé, qui ne se maîtrise plus. Les rôles définis d'une certaine manière au début de la saga se retrouvent inversés dans le quatrième tome, comme avec Berenilde. L'identité d'Ophélie se définit de manière plus

prononcée, alors qu’au début de l’histoire, confrontée à la perspective de faire face à la cour du Pôle, elle ne savait pas où était sa place. Elle a endossé beaucoup d’identités au cours du récit. Enfermée par l’observatoire et confrontée à son écho, qui lui demande qui elle est, elle réalise qu’elle a la possibilité de décider de son identité (ce qui constitue une forme de pouvoir) et les lecteur·ices ont alors accès à ses pensées :

Je ne suis pas eux et ils ne sont pas moi.

[...]

Je ne suis plus une Animiste.

[...]

Je ne suis pas la fille que maman désirait.

[...]

Je ne serai jamais une mère moi-même.

[...]

Avec Thorn, j’étais « nous ».

Sans lui, je ne suis que « je ».

[...]

Non, au fond, Ophélie n’était véritablement ni petite d’Artémis, ni Mme Thorn, ni Eulalie, ni l’Autre, ni même Ophélie. Parce qu’elle était tout cela à la fois, et bien plus encore. (*PM*, t. 4, p. 387-389)

La décision d’Ophélie quant à son identité s’accompagne alors d’un choix à faire une fois qu’elle est face à la possibilité de trouver la corne d’abondance, la finalité de la quête qu’elle a entreprise. Elle se retrouve face à une situation où elle détient tout le pouvoir, un pouvoir pleinement actantiel autant qu’agentif, celui de faire dévier le cours de l’histoire, sans être sous le coup de la menace ni du chantage (*PM*, t. 4, p. 411).

En somme, la manière dont sont développés les traits modaux d’Hamon chez Ophélie laisse voir une évolution significative de son agentivité tout au long du récit, avec

un tournant marqué dans le dernier tome de la saga. Au départ d'apparence passive et privée de tout savoir, Ophélie montre par la suite une volonté plutôt forte, qui l'amène à partir par elle-même dans le troisième tome pour continuer sa quête de réponses. Cette recherche de savoir motive ses actions et finit par lui donner les réponses nécessaires pour reprendre pleinement le contrôle de ses pouvoirs et de sa situation.

Dans ce chapitre, nous avons justifié l'utilisation de la définition de l'agentivité et les marques définies par Lord pour montrer qu'Ophélie, bien qu'ayant des caractéristiques tirées de modèles plus traditionnels de la jeune fille en littérature, possède une capacité d'agir nuancée et qui se renforce au cours de la saga. L'importance du regard de soi et d'autrui, première marque d'agentivité, fait écho à l'importance du paraître dans la société occidentale patriarcale et à la nécessité de s'en affranchir, puisque le poids du regard peut enfermer les femmes dans un rôle genré. Dans *La passe-miroir*, le regard contrôlant, par exemple celui de la tante Roseline, est présent dès le début, mais il est appelé à se transformer et à permettre un plus grand champ d'action à Ophélie. Le regard des autres joue aussi un rôle d'encouragement à l'agentivité, puisque les transformations d'Ophélie en ce sens sont souvent verbalisées par ses proches. Et bien que le regard de Thorn soit important pour Ophélie, elle ne cherche pas elle-même la validation des autres, ce qui signale un caractère qui s'éloigne du modèle de soumission de la jeune fille. La seconde marque, la prise de parole, est quant à elle complémentaire au regard et est « un lieu de pouvoir important » selon Lord, surtout dans une société patriarcale comme celle dépeinte dans la saga, où le succès d'une femme est lié à la manière dont elle est perçue par les hommes, c'est-à-dire en étant modeste et silencieuse. Dans *La passe-miroir*, Ophélie est présentée comme une jeune fille dont la voix ne se fait pas entendre, et ce, dès le premier

chapitre : sa voix est silencée contre son gré lorsqu'elle doit se déguiser en Mime. Elle se cache aussi sous un air innocent à plusieurs reprises, en s'enfermant dans un silence réservé. Mais Ophélie transforme ces caractéristiques et contraintes pour en tirer un pouvoir d'action : déguisée et en apparence soumise, elle arrive à se déplacer à sa guise pour trouver des réponses ou encore user d'un silence stratégique. Elle utilise plus directement la parole dès le deuxième tome, pour imposer sa présence et annoncer ses prochaines actions. Ces dernières forment d'ailleurs la troisième marque d'agentivité. Que ce soient les actions, ou encore le refus d'agir ou la capacité à se mouvoir physiquement, cette marque entre en contradiction directe avec la division traditionnelle des traits entre les filles et les garçons présentée par Smadja et Lord, avec les filles au foyer et les garçons partis à l'aventure. Dans la saga, les actions d'Ophélie se transforment au fil des tomes et de l'avancement de l'histoire : présentée comme une jeune fille tranquille voulant rester sur Anima, elle manifeste rapidement un fort désir d'indépendance lorsque sa tranquillité est menacée. Ainsi, sa nature tranquille ne correspond pas au modèle de passivité traditionnel. Ce refus de la passivité est mis au défi dans le troisième tome, puisqu'elle reste volontairement chez elle pendant deux ans, avant de prendre la décision par elle-même de partir sur une autre arche pour trouver des réponses. Cette forme d'agentivité transgresse les attentes genrées qui pèsent sur le modèle de la jeune fille, ou Ophélie dans le cas de *La passe-miroir*, la rapprochant d'un modèle plus moderne et indépendant de femme. Le pouvoir magique du voyage à travers les miroirs est aussi une manifestation, claire et littérale, de ce pouvoir d'agir.

Dans la seconde partie de ce chapitre, nous avons vu que l'agentivité d'Ophélie peut être analysée par le biais des traits modaux définis par Hamon, en nous attardant sur

la manière dont ceux-ci traversent le roman et évoluent. Le vouloir se manifeste assez tôt chez Ophélie, sans pour autant impliquer de véritables actes de sa part. Elle possède la volonté d'être autonome, surtout lorsqu'elle se retrouve face à cette perte d'autonomie en étant fiancée de force à un homme qu'elle ne connaît pas. Sa volonté se transforme de manière claire à partir du troisième tome. Sa force de volonté se manifeste aussi lorsqu'elle renonce d'elle-même à cette autonomie en devenant une patiente de l'observatoire, toujours dans le but d'accomplir sa quête de savoir. Savoir qui, en étant au cœur de l'intrigue des romans, est le trait modal qui se transforme le plus. Chez Ophélie, le savoir se manifeste par une quête identitaire qui traverse le roman. Le savoir est lié à son agentivité, car c'est par volonté de trouver des réponses à ses questions – notamment celles à propos des véritables raisons de ses fiançailles avec Thorn – qu'elle prend la décision, pour la première fois dans le premier tome, de transgresser l'interdit de sortir de chez la tante Berenilde pour se fondre dans la foule du Pôle. Sa recherche de savoir devient plus active plus tard dans la saga, notamment lorsqu'elle décide d'intégrer l'observatoire avec Thorn. Le dernier trait modal d'Hamon, le pouvoir, est particulièrement intéressant puisqu'il est souvent littéral et thématique dans le genre de la fantasy. Le pouvoir (d'agir) d'Ophélie est entravé dès le début du récit. Mais sa perte de pouvoir est aussi littérale : elle perd le contrôle notamment de sa capacité de passe-miroir à plusieurs reprises, cette perte étant liée à sa recherche d'identité. Son agentivité se manifeste par sa volonté de reprendre le contrôle à travers les épreuves qu'elle vit, et ce, malgré leur violence. Lorsque son pouvoir magique est mieux ressenti et maîtrisé à la fin de la saga, le pouvoir actantiel d'Ophélie se voit modifié.

Cependant, un élément crucial de l'histoire est révélé dans le quatrième tome, au moment où Ophélie doit décider entre la corne d'abondance et sa vie d'avant :

Ophélie aurait engendré un écho conscient pour remplacer le vide laissé par Octavio ? Et Seconde aurait eu conscience de cela ? Elle aurait compris que l'éclosion d'un nouvel Autre était conditionnée par la mort de son propre frère ?

Ophélie déchira le dessin. Aujourd'hui plus que jamais, l'idée de prédestination lui était répugnante. À quoi bon dessiner des ombres, des fissures, des frères, des clous, des vieillardes et des monstres si rien n'appartenait au hasard ? (*PM*, t. 4, p. 409-410)

Dans cette scène, Ophélie se questionne sur l'origine de l'enchaînement de toutes les situations qui ont mené à cet instant précis : sans la mort de son ami Octavio, le frère de Seconde, elle ne se retrouverait pas devant le choix qu'elle doit faire. La mort d'Octavio a été causée par la désintégration graduelle du Pôle, phénomène déclenché des années avant l'histoire actuelle, lorsque la jeune Ophélie, choisie par Eulalie, a traversé un miroir, libérant par le fait même l'Autre.

Cette révélation laisse entendre que la prédestination a une part importante dans le récit ; peut-être est-elle même la réponse à la question soulevée dans ce chapitre, c'est-à-dire à l'agentivité d'Ophélie. Si l'histoire a été écrite par rapport à un événement qui s'est passé lorsqu'elle était une enfant, et alors qu'elle ne connaissait pas la conséquence de son action, Ophélie a-t-elle réellement reconquis un pouvoir d'action ? De plus, à plusieurs reprises dans l'histoire, Ophélie se retrouve confrontée à une sorte d'instinct, ou à d'autres sensations, qui ne sont pas uniquement de sa volonté propre et qui la poussent à agir : « Ophélie sentit ses mains la démanger et se tendre instinctivement vers lui. En perçant son secret, elle pourrait peut-être se libérer ? » (*PM*, t. 2, p. 36) Dans cette scène, par exemple, elle se retrouve face au livre de l'esprit de famille Farouk et ressent instinctivement le besoin de le lire avec son pouvoir de liseuse.

Malgré ces nuances qu'il conviendrait peut-être d'approfondir en examinant la place de la prédestination dans le genre de la fantasy, il n'est cependant pas possible de retirer toute capacité de choix à Ophélie à cause de cette prédestination sous-entendue par l'épilogue de la saga : en effet, à la toute fin de l'histoire, à la dernière page, une fois que l'intrigue principale s'est résolue et qu'Ophélie a retrouvé une vie plus calme, cette dernière décide d'elle-même d'aller chercher Thorn. Le sort de son ex-fiancé, coincé dans l'Envers, est incertain, et la dernière action d'Ophélie consiste à traverser un miroir pour tenter de le retrouver. C'est aussi à ce moment qu'elle réaffirme sa propre identité, loin de toute influence : « Parce que nous sommes des passe-miroir. » (*PM*, t. 4, p. 669)

Le secret d'Angeldenn

I.

Il n'y avait pas de secret au village d'Angeldenn. Tout savoir sur son voisin était la chose la plus naturelle qui soit, rien n'était laissé dans l'ombre : les hommes connaissaient par cœur les transactions du voisin de droite avec celui de gauche, les préférences en alcool fort de leur patron du premier rang, et les exploits du fils aîné de la famille en face. Les femmes savaient ce que ceux du rang derrière avaient mangé la veille, le désir d'un nouveau nourrisson dans la maisonnée de la famille à côté, et les conflits maritaux de celles avec qui elles prenaient le thé toutes les semaines.

Il n'y avait pas de place pour des secrets à Angeldenn. Employé de l'un ou patron de l'autre, partenaire commercial ou de soirée à la taverne du troisième rang, amie intime ou de circonstance, chacun et chacune scrutait l'autre, matin, midi et soir. Ainsi fonctionnaient Angeldenn et sa communauté. Ainsi cette dernière se tenait-elle debout, forte et loin des surprises, depuis aussi longtemps que les plus vieilles générations pouvaient en témoigner. Tous se souvenaient, pour protéger la continuité sans faille de leur mode de vie qui assurait à tous et à toutes un avenir paisible.

Mais si les secrets n'avaient pas leur place à Angeldenn, qu'en était-il de ceux et celles qui s'écartaient de leur chemin tracé ?

Valériane écoutait sa mère avec une attention pénible. Elle essayait de le faire, malgré son esprit qui se portait vers l'extérieur. L'habitude des sermons maternels, qui fournissaient conseils et directives fermes, aidait. Elle voulait atteindre ce futur que ses parents avaient planifié avant même sa naissance. Sa mère, un petit bout de femme qui lui

arrivait au menton - puisqu'elle avait hérité de la grandeur de son père - avait une voix difficile à ignorer. Valériane savait qu'elle aurait tout à gagner à l'écouter ; sa mère était l'exemple parfait de la résilience et de la réussite, même si les fois où elle voyait le doute derrière les yeux bleus maternels se multipliaient ces derniers temps. C'était comme des fantômes de souvenirs qui traversaient momentanément le voile de force et de fermeté dont sa mère se drapait. La plus jeune n'osait pas la questionner.

— Madame Camélia trouve que tu es dispersée ces derniers temps. Tu manques d'attention et, plus d'une fois, tu as gâché ton travail de la journée.

Valériane savait quand se taire ; elle sentait que le fond du problème n'avait pas encore été évoqué.

— Je n'en reviens pas non plus que tu lui aies répondu de cette manière, ce n'est pas ainsi que je t'ai élevée.

Toujours dans le silence de sa contrition, elle ne put s'empêcher de ressentir une pointe d'injustice. Elle n'aimait pas la manière dont sa mentore à l'atelier parlait à certaines de ses camarades. L'une d'elles manifestait depuis quelques semaines des signes de stress. Bien qu'elles ne s'appréussent pas vraiment, Valériane avait cherché, en premier lieu, à savoir ce qui se passait, mais s'était heurtée au silence. Elle avait ressenti une vive indignation lorsque Camélia avait tapé sur les doigts de la malheureuse ; un châtiment qui n'était pas à la hauteur du crime. Le coup avait laissé une marque rouge sur sa peau. Valériane avait alors élevé la voix pour détourner l'attention de la superviseuse vers elle, lui disant qu'elle n'arriverait pas à améliorer les performances de sa camarade si elle lui blessait les doigts. Elle pensait que l'incident était clos, puisque le reste de la journée s'était

passé sans autre anicroche, et sa camarade avait semblé moins morose en quittant les lieux. Mais sa mère en avait entendu parler.

— Je veux que tu rentres tout de suite à la maison le soir, enchaîna-t-elle.

— Oui maman.

C'était par automatisme que Valériane avait répondu, pour éviter de laisser transparaître le moindre soupçon d'opposition à l'ordre de sa mère. Elle allait aussi être en retard si elle ne partait pas maintenant ; l'atelier de la tisserande Camélia était de l'autre côté du village.

Embrassant sa mère en évitant son regard, pour ne pas y voir ce doute étrange, elle sortit de la maisonnée. Aujourd'hui était une belle journée, le soleil entamait paresseusement sa montée, mais le village vrombissait déjà d'activité. Comme tous les matins, Valériane salua ses voisines, l'une d'elles allant dans la direction opposée, et l'autre s'occupant tranquillement du jardin, son ventre rond pointant fièrement à travers ses vêtements. La routine ne dérangeait pas la jeune femme ; elle en tirait même un certain réconfort. Elle savait vers quoi elle se dirigeait et ne perdait donc pas de temps à soulever des questions inutiles, qui étaient aussi néfastes pour elle que pour les autres, comme le lui avaient enseigné ses parents depuis qu'elle était toute jeune.

Aujourd'hui, cependant, le sentiment proche de l'irritation qu'elle ressentait ne perdit pas en force. La marche jusqu'à l'atelier avait toujours eu le bienfait de calmer son esprit emballé ; l'interdiction parentale lui paraissait toujours aussi injuste. Après chaque journée de travail, la jeune artisane avait un peu de temps pour aller à la rencontre de sa

meilleure amie Alysse. Elles se retrouvaient ainsi toutes les deux à la lisière nord du village, derrière l'ancienne tannerie qui n'était plus occupée et tombait en décrépitude, pour discuter de tout et de rien. Alysse avait un an de moins qu'elle et ses traits résistaient encore au passage à l'âge adulte. Sa chevelure, qu'elle avait coupée aux épaules, au grand dam de son père, était aux antipodes de celle de son aînée, arborant une teinte rousse si éclatante qu'on aurait pu croire à une quelconque parenté avec une des créatures féériques de la forêt des histoires pour enfants. Valériane appréciait énormément la jeune femme, son exubérance et son franc-parler. Cette dernière avait, pendant un instant, une part d'inconnu qu'elle avait appris à chérir en grandissant : elle s'était souvent scandalisée des libertés que prenait la rouquine quand elles n'étaient que toutes les deux, son désarroi se transformant inévitablement en rire.

Elles étaient devenues amies alors que leurs familles n'évoluaient pas dans les mêmes cercles, fait plutôt rare à Angeldenn, où les amitiés prenaient la forme d'alliances et d'échanges pour le bien de tous. La famille de Valériane provenait surtout d'un milieu artisan, tandis que celle d'Alysse évoluait dans les sphères politiques et culturelles. Le père d'Alysse était ami avec le maire et avait pu trouver un apprentissage à sa fille en tant qu'historienne, un poste prestigieux au sein de leur communauté.

*
**

Deux ans auparavant

Comme d'habitude, Valériane retrouva Alysse à l'ancienne tannerie.

Plus tôt, elle avait été étonnée de ne pas voir sa meilleure amie dans la salle de classe. Certes, la rouquine était plus douée qu'elle et elles étaient à quelques mois de terminer l'enseignement général donné aux jeunes filles, pour entrer en apprentissage dans leurs domaines respectifs – Valériane ressentait une certaine excitation à l'idée d'être sous la tutelle de madame Camélia, en tant qu'apprentie tisserande. Alysse, quant à elle, pouvait se permettre de manquer les cours, même si cette perspective était étrange.

C'était donc avec un mélange d'inquiétude et d'une douce joie que Valériane avait rejoint son amie, qui était assise à même le sol, d'une manière tout à fait disgracieuse ; elle s'y était habituée. Alysse tenait un ouvrage dont la couverture différait des livres d'histoire qu'elle trainait avec elle ces derniers mois. Elle semblait complètement absorbée par sa lecture. Un sourire amusé sur les lèvres, Valériane se faufila derrière elle pour poser ses mains sur ses épaules, provoquant un sursaut chez la jeune fille. Cette dernière referma d'un geste brusque son livre avant de se tourner vers elle. Une étincelle inhabituelle d'inquiétude dans son regard l'alerta aussitôt.

— Ce n'est que moi, souffla-t-elle, inquiète.

Voyant son amie se détendre, elle prit place en face d'elle, s'assurant dans un geste automatique d'enlever tous les plis de sa robe, ce faisant. Après lui avoir demandé si elle allait bien et voyant qu'elle avait quelques réticences à s'ouvrir à elle – Alysse était un puits sans fond de paroles en temps normal – Valériane porta son attention sur le livre qu'elle tenait. Malheureusement, elle ne pouvait en déchiffrer le long titre, puisqu'elle n'avait jamais appris à lire.

— C'est la dernière biographie d'un chef. Il est originaire d'ici et il a réussi à ouvrir pas moins de trois restaurants à succès !

Puisqu'Alysse ne semblait pas vouloir parler du fond du problème, Valériane la laissa monologuer sur la réputation des restaurants dans les autres villages. Elle trouvait étrange que le chef n'ait pas ouvert d'établissement à Angeldenn, son village natal, mais sans plus.

Cependant, elles se connaissaient assez pour deviner, la plupart du temps, le fond de la pensée de l'une et de l'autre. Alysse finit par soupirer, interrompant son babillage insouciant, sachant que son amie n'allait pas ignorer la détresse qu'elle transpirait :

— J'aimerais bien faire comme lui. Je suis assez bonne là-dedans ! La cuisine, je veux dire.

Valériane n'eut pas besoin d'en savoir plus pour imaginer la suite de la scène.

— Tu en as parlé à tes parents, comprit-elle, une moue désolée sur son visage.

— Mes parents l'ont mal pris, oui ! Ils ne veulent pas du tout m'écouter ! s'échauffa la rouquine. Ils m'ont envoyée plus tôt auprès d'un maître historien, je ne vais même pas pouvoir finir les cours avec toi. Ce n'est pas juste !

C'était bien la première fois qu'elle exprimait autant de frustration. Certes, Alysse avait un esprit contestataire – bien qu'elle n'ait jamais vraiment fait quoi que ce soit qui mériterait de graves conséquences – mais elle s'exprimait surtout par l'humour. L'éclat de douleur dans son regard touchait Valériane à un tel point qu'elle ne sut quoi dire sur le

moment. Alors elle se contenta de se glisser près de sa meilleure amie en l'enjoignant de lui en raconter un peu plus sur ce chef et sur ses exploits culinaires, et de lui montrer les illustrations du livre.

*
**

Valériane n'avait pas compris quand Alysse lui avait avoué qu'elle détestait la voie que sa famille lui avait fait emprunter. Il lui avait été impossible, pendant longtemps, de concevoir que sa meilleure amie veuille passer ses journées dans la chaleur d'une cuisine, à se démener physiquement jusqu'à ce que ses pieds et son dos la fassent souffrir, alors que la voie historienne lui était ouverte. Elle allait avoir le pouvoir de raconter ce qui se passait ailleurs ! Mais cette disparité entre elles était un des aspects de leur amitié que Valériane avait fini par accepter et même apprécier, se raccrochant de plus en plus au fil des années à l'étrangeté de leur situation unique.

Ne plus avoir le droit de la voir une fois leur journée de travail terminée attristait donc la jeune femme. C'était même avec surprise qu'elle réalisa vouloir désobéir à sa mère, et décida d'y aller quand même. La peur des conséquences et de la déception dans les yeux de ses parents la démangeait. En arrivant à son travail, retrouvant l'ambiance familière de l'atelier, elle se rendit à l'évidence : sa mère avait raison. Il fallait qu'elle s'applique plus dans sa tâche. Sa valeur en serait grandement augmentée si elle arrivait au même niveau d'expertise que Camélia, dont les vêtements étaient portés par toutes les dames d'Angeldenn. Sa superviseuse était même connue en dehors du village – c'était ce que lui avait raconté Alysse, qui avait subtilisé certains journaux de Rapporteurs qui n'étaient pas destinés à leurs yeux de jeunes filles. Valériane avait été brièvement choquée par la bravade

de la rouquine, avant de se risquer à consulter ces ouvrages écrits de la main d'hommes respectés et préparés dès leur enfance à faire voyager l'information à travers tous les villages. Sa curiosité avait pris le pas sur son malaise ; elle s'était décidée à prendre madame Camélia, à l'époque, comme modèle de réussite. C'était aussi ce que ses parents voulaient pour son avenir, et aller à l'encontre de leur volonté était aller contre le bon fonctionnement du village et contre elle-même.

La journée passa avec une lenteur frustrante. Peu concentrée, Valériane se fit à nouveau réprimander par Camélia et elle ne put ignorer les chuchotements désapprouvateurs des autres apprenties. Elle allait immanquablement être un sujet de discussion, autant chez ses pairs que leurs aînées. Cette attention ne lui plaisait pas outre mesure, et une nouvelle crainte lui enserra le cœur. Si elle ne parvenait pas à réussir, serait-elle toujours considérée comme possédant assez de valeur ? Surtout aux yeux de la famille de Solas, avec qui elle était fiancée depuis maintenant deux ans ?

**

Valériane, cinq ans

C'était la première fois qu'elle rencontrait Solas. Lui avait onze ans, et, mis à part le fait qu'il était le fils du maire, il se démarqua tout de suite des autres garçons de son âge aux yeux de Valériane. En effet, ces derniers, encore peu affectés par la vie qui les attendait, chahutaient entre eux. Ils étaient presque en âge d'être séparés des filles pour suivre un parcours différent, selon les moyens de leurs familles, mais avaient déjà commencé à rester en groupe, abandonnant les tirages de couettes et les grimaces aux filles, qui ne les faisaient plus rire, pour jouer aux aventuriers. Solas était parmi eux, tout en imposant par sa présence

une certaine distance. La toute petite fille qu'elle était put l'observer de loin une première fois. Elle tenait la main de sa mère, alors que cette dernière l'amenait à l'école.

Tout en lui respirait un calme qui contrastait avec la turbulence qui l'entourait. Il avait les bras croisés et regardait autour de lui, encadré de deux autres garçons qui avaient bien du mal à tenir en place. Ils se calmèrent aussitôt lorsque Solas se tourna vers eux pour leur parler. Valériane n'en vit pas plus ce jour-là, mais elle se souviendrait pendant des années de sa nature posée, et ressentirait toujours une forme de respect pour lui, au-delà du prestige de sa famille.

Quatre ans plus tard

Deux ans étaient passés depuis la mort de Violette lorsque Valériane adressa la parole à Solas pour la première fois. La jeune fille était toujours ébranlée par la tragédie qu'elle n'était pas certaine d'avoir bien saisie, mis à part le fait que sa sœur lui manquait. Sa famille avait été invitée par celle de Solas. Lors des présentations officielles, elle trouva le grand homme, le père de Solas et maire d'Angeldenn, très impressionnant, trop pour se sentir à l'aise. Puis elle vit le garçon de quinze ans, un air stoïque sur le visage, qui lui rendit son regard à quelques reprises. Par la suite, elle n'avait jamais été sûre si elle avait rêvé, ce jour-là, de l'éclair de colère qui était venu briser la surface de ses yeux jusqu'alors calmes.

Ils s'adressèrent deux fois la parole lors de ce souper. Valériane ne se rappelait plus très bien ce qu'il lui avait dit. Probablement une banalité qui se voulait réconfortante face à la disparition de sa petite sœur. Car dans son esprit d'enfant, elle avait cru longtemps que cette rencontre n'était qu'une tentative compatissante de ramener un peu de joie dans sa

famille brisée. La réalisation que celle-ci avait été le début d'un long processus vers des fiançailles entre Solas et elle ne vint qu'après coup.

*
**

La fragilité que Valériane ressentait et qu'elle tentait de refouler depuis trop longtemps, si longtemps qu'elle en avait oublié l'origine, vint l'étouffer alors qu'elle rangeait son matériel de travail. Ses pensées se dirigèrent automatiquement vers Alysse, avec qui elle pourrait sûrement discuter de ce qu'elle ressentait. Son amie, si libre dans ses pensées, aurait peut-être des mots réconfortants, voire encourageants. Elle avait toujours le mot pour tout. C'est donc en reléguant ses craintes au fond de son esprit, et s'assurant qu'elle n'attirait pas l'attention, ce faisant, d'une des autres filles, que Valériane s'éloigna de l'atelier, empruntant non pas la route pour retourner chez elle, mais plutôt celle de l'ancienne tannerie. Il n'y avait aucun mal à aller voir sa meilleure amie, surtout si c'était pour l'aider à se sentir mieux et retrouver ce calme et cette maîtrise dont ses parents étaient fiers ; sa mère comprendrait. Ce n'était pas comme si elle comptait s'enfuir avec le premier venu. C'était Alysse. De plus, son mariage était une situation qui devenait de plus en plus concrète maintenant qu'elle avait dix-huit ans. Après celui-ci, elle ne pourrait plus passer autant de temps avec Alysse, du moins plus dans des situations aussi informelles. Elle espérait convaincre son amie de fréquenter les salons des dames une fois que celle-ci serait mariée.

Elle en était à organiser ses pensées pour tenter d'expliquer ce qu'elle ressentait ces derniers temps à Alysse lorsqu'elle sentit une main agripper son bras. Voyant le visage colérique de son père avant de l'entendre, elle se figea, une chape de plomb dans l'estomac.

— Tu as une bonne explication pour que je te retrouve ici, à désobéir à ta mère ?

Valériane ne répondit rien sur le coup, mais son père n’attendait pas réellement de réponse, la tirant dans son sillage. En temps normal, elle aurait pu essayer de parler calmement avec son père. Elle comprendrait sa déception, il la rabrouerait, renforcerait l’interdiction de sortir, puis ne lui parlerait plus pendant quelques jours, le temps de s’assurer que son écart n’avait pas de conséquence dramatique sur les plans de leur famille et sur la manière dont les autres les voyaient. Mais quelque chose dans les gestes brusques de l’homme faisait s’envoler toute parole de ses lèvres. Elle n’était pas sûre d’avoir déjà vu son père aussi furieux, surtout pour si peu.

Mettant de côté l’humiliation de se voir escorter comme une jeune enfant jusqu’à la maison, ignorant autant que possible les yeux scrutateurs qui les accrochaient à leur passage, Valériane gardait la tête baissée. Peut-être qu’une fois son père calmé, à l’abri des regards, elle pourrait lui expliquer pourquoi elle avait désobéi aussi directement à un ordre de sa mère. La maisonnée était froide à leur arrivée, sa mère les attendant en silence. Valériane ne releva pas la tête, mais elle pouvait deviner la déception. Sans émettre le moindre son, elle écouta les reproches de sa mère, qui louait la sagacité de son mari d’être directement allé à l’atelier, puisqu’il se doutait de la désobéissance de leur fille. Celui-ci ne disait mot, s’étant assis à la table familiale dès leur arrivée. Sa présence emplissait la pièce et accentuait la sévérité de la situation. La conversation prit alors une tournure que Valériane redoutait.

— Nous ne disions rien de ton amitié avec la petite d’Atlas jusqu’à présent, commença sa mère d’une voix ferme. C’est une bonne famille, mais Alysse est une

dévergondée comme l'était sa mère plus jeune. Elle traîne aussi beaucoup trop souvent avec Rose. Nous ne voulons plus que tu la voies tant que son comportement n'aura pas été corrigé.

Valériane sentit son cœur s'effondrer dans sa poitrine, et une protestation franchit ses lèvres sans qu'elle puisse se contrôler. Ne plus voir Alysse ? Et que faisait Rose, la vieille dame qui vivait seule au fond du rang, dans cette histoire ? Certes, des rumeurs circulaient sur elle, disant qu'elle était une sorcière, mais ces racontars ne venaient que du fait qu'elle vivait seule et ne participait plus à la vie du village depuis des décennies. Rose dégageait une grande gentillesse, même si elle était étrange. Valériane n'avait jamais eu de grandes conversations avec elle. Alysse s'entendait bien avec cette veuve à la peau parcheminée et aux passe-temps obscurs, et c'était suffisant pour l'apprécier.

Elle savait que ses parents ne la laisseraient pas se morfondre seule, tous les soirs, et lui trouveraient de nouvelles amies pour lui tenir compagnie. Elle ne détestait pas ces amitiés qui lui semblaient vides en comparaison de celle qu'elle avait avec la rouquine. Elle pouvait s'appuyer sur Alysse pour avoir le genre de conversations qui n'était pas d'usage dans les salons des dames ou au sein de l'atelier ; elle avait tenté plus d'une fois de parler de ses inquiétudes maritales avec ses collègues de travail. Elle n'avait obtenu en retour qu'une ribambelle de louanges envers Solas et sa famille. Et chaque discussion qui avait eu le potentiel de devenir plus vraie et profonde avait été coupée court par leur patronne, Camélia.

Se sentant prête à plaider sa cause, elle ne put continuer sur sa lancée, le silence de la pièce brisé par un fracas qui les fit sursauter, sa mère et elle. Son père venait d'abattre

sa main contre la table. Valériane sentit son corps se crispier, elle refusa de le regarder, par crainte de ce qu'il allait dire. Mais il ne dit mot, alors elle leva les yeux vers sa mère. La déception et la colère avaient disparu de son regard, remplacées par un voile de peur qui vint titiller sa mémoire. Elle repoussa la sensation désagréable du souvenir naissant, ramenant son attention sur les lattes vieillies du plancher.

— Nous réévaluerons la situation après le mariage, dans un cadre beaucoup plus convenable, trancha alors sa mère d'une voix plus calme, où transparaissait un souffle d'angoisse. Vous pourrez sûrement vous voir une ou deux fois par mois, lorsque vos obligations vous le permettront.

Valériane se décala légèrement lorsqu'elle vit son père se lever. Il n'y avait plus cette aura de colère autour de lui, plutôt une froide résolution. Son épouse avait exprimé le verdict qui lui convenait, il n'avait plus rien à dire. La porte claqua lorsqu'il disparut de la maisonnée toujours envahie d'une ambiance glaciale. La mère et la fille n'exprimèrent aucune intention de se parler ; Valériane observa le dos vouté maternel. Ses gestes ne manifestaient plus l'élan d'angoisse qu'elle avait pu voir dans son regard, alors qu'elle entreprenait de rallumer le feu de la cheminée.

Après avoir mangé sans grand appétit – elle n'avait pas été privée de souper, puisqu'une mauvaise nuit de sommeil résulterait dans une journée pénible le lendemain à l'atelier –, Valériane décida d'aller se coucher tôt. D'habitude, lors des soirées froides où elle rentrait plus tôt de ses promenades avec Alysse, elle aimait bien écouter sa mère lire de sa voix hésitante mais non moins réconfortante le roman qui faisait fureur au village. Cette dernière avait voulu transmettre ses maigres connaissances en lecture à sa fille, plus

jeune, mais son mari avait refusé. La lecture ne faisait pas partie des outils essentiels à son travail ou à sa future condition de femme mariée, et Valériane n'y avait jamais vu un réel problème. Mais ce soir, elle aurait aimé pouvoir se replonger dans l'histoire racontée par sa mère, à défaut de pouvoir l'entendre, elle.

Bercée par la démarche de sa mère un étage en dessous – son père n'était pas rentré et ne serait de retour qu'après minuit – Valériane n'arrivait pourtant pas à trouver le sommeil. Bien que frustrée par la décision prise par ses parents de rompre son amitié avec Alysse, elle était surtout tourmentée par la peur qu'elle avait ressentie et qui avait trouvé écho dans le regard de sa mère, un peu plus tôt. Son père était un homme bourru, qui élevait la voix pour affirmer sa volonté. Ses éclats, elle en avait l'habitude. Depuis aussi loin qu'elle pouvait se souvenir, ils avaient été aussi vifs que sa propension à pardonner et oublier. C'était la seule manière de faire rentrer les enfants turbulents dans le droit chemin, avant qu'ils ne deviennent un fardeau pour le village en grandissant. Rien de plus mal vu, ici, qu'un jeune adulte qui ne contribuait pas à sa juste valeur à la vie d'Angeldenn et à sa renommée. Et jusqu'à présent, Valériane était d'accord avec les principes véhiculés depuis avant même sa naissance. Toute sa vie était le résultat bienheureux de leur mode de vie.

Du moins, c'étaient les souvenirs qu'elle gardait, chérissait. Mais, ce soir, elle pouvait sentir les tentacules insidieux du doute prendre racine dans son esprit. Après des années d'oubli, elle recommençait à penser à cet événement qui avait menacé le fragile équilibre qu'ils s'étaient tous évertués à maintenir. Dans la froideur de sa chambre, le cœur en miettes, elle repensa à Violette, sa sœur cadette. Onze ans auparavant, la maladie l'avait emportée. Ce n'était la faute de personne. Sa mère et elle avaient mis du temps à s'en remettre. Du haut de ses sept ans, Valériane avait fini par enfouir tous les souvenirs de sa

petite sœur, pour se protéger. Elle ne gardait en mémoire que le retour du sourire de sa mère après des années de deuil. Et son père... Il avait traversé cette épreuve, stoïque.

Valériane se tourna dans son lit, mal à l'aise. Elle évitait de se remémorer la manière dont se comportait son père lors de cette période funeste, se confortant dans l'idée que sa froideur l'avait blessée à un moment, puis qu'elle lui avait pardonné. Mais, ce soir, le masque paternel de froideur s'était fissuré et elle n'arrivait pas à l'oublier, ainsi que le doute qui s'insinuait, de plus en plus tenace : malgré ses sautes d'humeur, son père n'avait jamais été violent... N'est-ce pas ?

Le sommeil finit par l'emporter, du moins pendant quelques heures. Elle n'avait pas entendu son père revenir, mais en tendant l'oreille, Valériane sentit que tout était en ordre dans la maisonnée. Tout, sauf elle. Pour la première fois depuis longtemps, elle avait l'impression qu'elle n'avait pas sa place dans cette famille, dans cette vie bien rangée, dans ce futur qu'on avait choisi pour elle. Une meilleure amie perdue, des amitiés vides, un mariage arrangé...

L'angoisse au cœur, elle resta immobile, laissant peu à peu le sommeil la gagner, jusqu'à ce qu'une étrange voix vînt chatouiller sa demi-conscience.

II.

Rien ne changeait vraiment à Angeldenn. Le soleil se levait chaque matin, accueillant les travailleurs et artisans dévoués, et se couchait le soir en souhaitant une bonne nuit aux couche-tard bientôt enivrés. Chaque jour apportait son lot de nouveaux souvenirs qui venaient s'ajouter à l'histoire de la communauté d'Angeldenn, des souvenirs eux-mêmes transmis aux plus jeunes au détour d'une salle de cours et aux moins jeunes aux salons et à la taverne du coin, selon leur relative importance. Un cycle sans fin et bien ordonné.

L'histoire était essentielle à Angeldenn. Elle occupait une place figée et privilégiée : les aînés la tenaient entre leurs mains, héritage de leurs propres ancêtres, et la racontaient aux historiens, des hommes, et parfois des femmes. Quel prestige il y avait d'être destiné à se souvenir ! Ils étaient les gardiens qui protégeaient la communauté du pire fléau contre celle-ci : les affres du doute, qui menaçait leurs coutumes ancestrales, leur apparente tranquillité d'esprit. L'histoire n'avait pas de secret pour les habitants d'Angeldenn.

Mais s'il y avait effectivement un secret à Angeldenn... Qui serait le plus à même de le découvrir ?

L'envie pressante de se lever envahit Valériane, alors que résonnait encore à ses oreilles la voix. Les mots lui échappaient dans un murmure aux intonations féminines. Ce n'étaient pas les paroles douces d'une mère ni le ton enjoué d'une amie, mais elle était sûre et certaine qu'il s'agissait d'une femme. Elle le devinait à l'indéfinissable sentiment de confiance qui la submergea en même temps que cette volonté de sortir de son lit. Se tenait-

elle à côté de celui-ci, à la fois hors de portée et si proche ? Ou peut-être à la fenêtre, malgré la distance qui la séparait du sol ? Roulant sur le côté pour observer la fenêtre, Valériane résistait à cette envie. D'autres mots glissèrent sur elle, invitants, prometteurs. Elle eut une pensée pour ces histoires d'enfants peuplées de fées et d'autres créatures enchanteresses qui vivaient dans la forêt. Une d'elles était-elle venue lui rendre visite ? Sans comprendre pourquoi, une bouffée d'amusement la fit sourire de toutes ses dents, sourire qu'elle effaça rapidement, ayant l'impression qu'il ne lui appartenait pas. Elle ne devait pas se réjouir qu'une présence inconnue émerge ainsi de la nuit pour lui parler, ce n'était pas normal. Mais elle avait terriblement envie de savoir, de découvrir qui se tenait dans l'ombre.

— Qui es-tu ? souffla-t-elle, après avoir bataillé contre elle-même pour que ces mots franchissent ses lèvres hésitantes.

— *Découvre-le par toi-même.*

Cette fois, la voix s'était faite plus claire, le murmure se parant de sons cristallins, où chantait un rire qui aurait tout aussi bien pu provenir d'une enfant que d'une adolescente ou d'une femme. L'invitation se fraya un chemin dans l'esprit de Valériane et balaya les derniers doutes. Elle rejeta d'un geste impatient les couvertures qui la recouvraient.

En se faisant aussi légère que possible et avec prudence, elle entreprit de descendre les escaliers. Elle se souvenait des endroits où elle ne devait pas poser les pieds, pour éviter tout grincement pouvant trahir sa présence, du temps où elle s'amusait à espionner sa mère et le bébé, le soir, alors qu'elle était censée être au lit. Bottes et châle à la main, Valériane atteignit la porte d'entrée. Son regard ne s'était pas tourné une seule fois vers la chambre de ses parents, mais elle restait attentive à tout bruit provenant de celle-ci. Peut-être

essayait-elle aussi d'entendre les murmures encourageants, sentant sa détermination vaciller à chaque fois qu'elle croyait faire un faux pas.

Une fois la porte franchie – vers ce qu'elle ressentait comme un curieux et profond sentiment de liberté –, bottines aux pieds et châle entourant ses épaules, elle s'enfonça dans la nuit tranquille. Aucun bruit ni lumière ne provenait des maisonnées avoisinantes, mais ce silence presque absolu ne la dérangea pas vraiment, bien qu'elle n'eût pas l'habitude de profiter des lieux aussi tard, et surtout seule. En temps normal, elle connaissait le moindre recoin de cet endroit qui l'avait vue naître. Ses escapades avec Alysse y avaient beaucoup contribué, même si celles-ci s'étaient espacées au fil du temps, à mesure qu'il devenait inconvenant pour de jeunes gens de leur âge de gambader avec insouciance dans les rues. Cette nuit, ses pas se faisaient hésitants.

— *Par ici !* entendit-elle à son oreille.

À chaque intersection, Valériane pouvait entendre cette voix énigmatique. Elle finit par se rendre compte du lieu où elle se rendait. Le rang où sa famille résidait était à une dizaine de minutes du centre du village, sur une des branches extérieures de la spirale labyrinthique que formaient les rues d'Angeldenn. Malgré l'obscurité, elle ne se perdit pas une seule fois ; lorsque la destination était la place centrale, toutes les rues y menaient. Valériane et Alysse avaient souvent fait des détours quand elles ne voulaient pas croiser un de leurs professeurs qui ne manquait jamais une occasion de rabrouer les messes basses dans sa salle de classe, ou encore les vieilles mégères qui avaient fait la mission de leur retraite de recadrer toutes les jeunes filles qui approchaient de plus en plus l'âge légal du mariage.

— *Plus près.*

Ses pensées avaient commencé à se disperser, mais la voix la ramena à l'instant présent. Son pas avait ralenti, au moment où elle passait devant la maison familiale du maire.

Était-ce une lumière qu'elle venait de voir filer derrière une des fenêtres ? La grande bâtisse au bois frais et éclatant – signe que la famille avait reconstruit son logis quelques années auparavant, pour en faire un des plus beaux endroits du village – était pourtant aussi inerte que toutes les autres. C'était sûrement cette anxiété qu'elle avait commencé à ressentir et qui avait remplacé l'espèce d'euphorie qui l'avait motivée en sortant de chez elle. Une crainte animée par la nuit, mais aussi par ce qui se dressait devant elle, au centre du village.

*
**

Comme beaucoup d'enfants avant elle, bercés par des histoires de fées et de magie, Valériane s'était intéressée un temps à l'étrange structure qui reposait là, intouchée mais abîmée par le passage du temps. Une tour de pierre sans plafond s'élevait sur plusieurs mètres. La façade craquelée était ornée d'ouvertures juste assez larges pour laisser passer quelqu'un. Elles faisaient le tour de la pierre. Plus jeunes, Alysse et elle, avec d'autres enfants, s'étaient mises au défi de passer la tête par une de ces ouvertures, pour y jeter un coup d'œil. Son amie avait été plus téméraire qu'elle, faisant fi des remontrances agacées des adultes – quand ils avaient leur âge, ils avaient eu la même curiosité, qui était passée avec le temps, se désintéressant comme tout le monde de cette étrangeté d'Angeldenn.

Alysse l'avait assez facilement convaincue de la rejoindre, et Valériane y avait aussi passé la tête. L'intérieur était lumineux, chose qu'elle avait constatée en levant les yeux vers l'ouverture en haut des ruines. La lumière du jour filtrait à travers les branches des trois arbres immenses qui surplombaient le cœur d'Angeldenn. Qu'elle laisse pénétrer la lumière chaude du printemps ou celle, froide, de l'hiver, Valériane, avant qu'elle ne s'en désintéresse, avait toujours trouvé que cette ouverture vers le ciel rendait les lieux moins sinistres. La vraie curiosité, toutefois, était dirigée vers le bas, lorsqu'elle avait tourné son regard enfantin vers l'escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans le sol, au centre de la tour. Il lui avait fallu plusieurs jours avant de se résoudre à faire quelques pas à l'intérieur, vers la bouche béante. Même Alysse n'avait pas pu s'y résoudre ; son malaise était palpable. Et à raison, puisque quand son aînée avait jeté un coup d'œil en bas, elle avait été prise d'un vertige étrange. Même la lumière venant d'en haut n'arrivait pas à éclairer le fond du puits.

Sa curiosité s'était arrêtée à la simple observation. Personne n'avait le droit de descendre. Si les adultes toléraient un certain intérêt éphémère, ils étaient intransigeants sur le reste : descendre dans le puits reviendrait à commettre une faute grave et à jeter le déshonneur sur toute sa famille. Les parents transmettaient aussi très tôt leur inquiétude à leurs enfants : à trop s'approcher du puits, ils risquaient de tomber et de disparaître pour toujours. L'intérêt de Valériane avait fini par s'atténuer, mais il lui arrivait encore, par moment, d'y penser. Et ayant appris très tôt à ne pas poser de question à n'importe qui, elle s'était naturellement tournée vers Alysse pour avoir des réponses, lorsque cette dernière eut accès aux documents des Rapporteurs et aux archives des historiens. Cette dernière avait accepté avec plaisir de subtiliser des documents d'archives, toujours partante pour frôler les limites. Mais les réponses avaient été décevantes. Le curieux puits n'était que très

peu mentionné, en dehors des histoires de contes de fées qui circulaient parmi toutes les familles d'Angeldenn. Ce manque d'informations avait poussé Alysse à demander à son enseignant historien les raisons de ce vide, alors que tant de bribes d'histoire circulaient entre leurs mains. Le vieil homme l'avait tellement réprimandée que la rouquine avait abandonné, ennuyée de se voir rabrouer par un homme qu'elle n'appréciait pas et pour une discipline qui ne l'intéressait nullement, mis à part l'euphorie de l'interdit, d'ailleurs. Valériane ne l'avait pas poussée davantage, sachant à quel point son amie n'aimait pas les études choisies par sa famille.

**

La façade de pierre n'avait pas vraiment changé depuis la dernière fois que Valériane s'y était intéressée. Mais c'était la première fois qu'elle y faisait face en pleine nuit, entourée uniquement de silence. Le sentiment d'interdit qui régnait habituellement dans ces lieux n'en était que plus exacerbé, et elle ne pouvait empêcher sa peau de frémir d'appréhension. Était-elle arrivée là où la voix voulait qu'elle aille ? Tendant l'oreille, elle ne fut accueillie que par le léger sifflement du vent entre les larges feuilles surplombant la place. La réponse à sa question muette lui parut alors évidente. Il fallait qu'elle descende, si elle voulait le fin mot de cette histoire, même si elle bataillait toujours avec elle-même quant à sa réelle volonté de le découvrir. À chacun de ses pas, elle imaginait la possibilité de tourner les talons et de laisser tout ce mystère derrière elle.

Après quelques minutes d'hésitation, elle se retrouva les pieds au bord du gouffre. Au-dessus de sa tête, il lui était impossible de distinguer les étoiles, cachées par les branchages, mais loin d'un sentiment d'oppression, elle ressentit plutôt une certaine

satisfaction d'être arrivée aussi loin. Il ne lui restait qu'un pas à faire pour dépasser sa limite, et celle imposée par ses pairs. Maintenant, elle comprenait l'euphorie que pouvait ressentir Alysse parfois, beaucoup plus prompte qu'elle à jouer avec l'interdit.

La voix ne lui parlait plus. Valériane sentait qu'elle attendait. Qu'elle l'attendait, elle. Lorsqu'elle franchit les premières marches de l'escalier gravé dans la pierre, elle eut toutes les peines du monde à ne pas se retourner, inquiète, anticipant presque que quelqu'un surgisse de l'obscurité pour la chapitrer et la ramener jusque chez elle. Il n'y avait personne. Seulement elle et ce qui l'avait attirée ici.

— *Merci.*

Le mot s'imprima dans son esprit, s'attachant à celui-ci comme un ami qui serait venu la prendre dans ses bras. Valériane n'arrivait pas à distinguer quelle émotion dominait dans cette voix. Joie ? Soulagement ? Curiosité ? Ou, si elle croyait aux histoires de fées et de sorcières, quelque chose de plus sombre, comme de la convoitise ?

— Pourquoi ?

Sa voix claire ne se répercuta pas entre les murs de pierre, elle avait plutôt l'impression de parler à l'intérieur d'elle, même si ses paroles franchissaient ses propres lèvres.

— *Pour ta confiance.*

— Ça me semble la bonne chose à faire, se surprit-elle à dire avec une sérénité qu'elle peinait à comprendre, mais qu'elle accueillit tout de même avec joie.

Valériane n'avait pas réalisé la distance parcourue, avançant comme dans un rêve. En levant les yeux vers le haut, elle pouvait à peine apercevoir l'entrée. Pourtant, le noir n'était pas complet. Il n'y avait aucune lumière, alors qu'elle voyait. Sous ses pieds, l'abysse semblait sans fond.

Ce fut donc avec surprise qu'elle sentit le sol lisse sous elle. Les escaliers taillés dans la pierre brute avaient laissé place à un long couloir, toujours sans éclairage, mais aussi visible aux yeux de Valériane que si elle se tenait sous le soleil. N'entendant que son propre souffle à ses oreilles, elle avança. Combien de temps devrait-elle continuer pour découvrir où cette voix la menait ? À peine s'était-elle posée silencieusement cette question qu'un éclat de lumière – la vraie, cette fois – lui réchauffa la rétine. Elle dut prendre quelques secondes pour laisser ses yeux s'acclimater ; elle sentit la brise sur sa peau avant de retrouver la vue. Son visage s'éclaira d'émerveillement lorsqu'elle se rendit compte qu'elle ne se trouvait plus au fond du puits mystérieux, mais à l'air libre. Des arbres gigantesques se dressaient haut dans le ciel. Ils étaient plus grands que tout ce qu'elle avait pu voir au village. Leurs branches semblaient se perdre dans les nuages, ce qui lui paraissait impossible. Aucun soleil ne brillait dans le ciel, mais celui-ci étincelait de mille feux. Tout était disproportionné : l'herbe lui arrivait à la taille, des fleurs immenses penchaient leurs pétales vers elle et frôlaient ses épaules, alors qu'elle continuait à avancer. Même l'air donnait l'impression d'être différent, portant des effluves floraux qu'elle n'avait jamais sentis et une odeur de terre inconnue.

Valériane put facilement conclure qu'elle n'était plus à Angeldenn, car jamais elle n'avait vu un tel paysage, même quand elle poussait les limites de l'exploration autour du village avec Alysse. Et, curieusement, cette réalisation ne l'effraya pas. Celle qui l'avait

attirée jusqu'ici patientait devant elle, alors qu'elle émergeait de la nature sauvage pour se retrouver dans une clairière. Au centre de celle-ci se dressait un autre arbre, et à l'une de ses branches était accrochée une balançoire. Elle entendit le grincement de celle-ci avant de voir la silhouette assise dessus. Une petite femme à la peau constellée de paillettes violettes la fixait, la tête posée contre une des larges cordes, ses pieds nus frôlant à peine le sol. Valériane n'aurait pas pu lui donner un âge. À chaque pas qu'elle faisait vers elle, les ombres et la lumière se mouvaient sur le visage de l'inconnue, lui donnant à la fois une jeunesse insouciante et une maturité intemporelle.

Son *merci* de tout à l'heure continuait de résonner en elle, mais un autre mot s'imposa dans son esprit. Cette fois, la présence n'eut pas à le lui souffler. Amie. Valériane eut envie de rire et de se jeter dans les bras de l'inconnue, mais elle se retint. Les questions qu'elle avait repoussées dans un coin de son esprit face à la vue spectaculaire dont elle était témoin revenaient. Même si elle se comportait comme si elle était avec une amie de longue date, il lui était impossible de trouver dans sa mémoire, que ce soit par le biais des archives d'Alysse ou des histoires transmises de génération en génération, une trace de l'identité de celle qui la dévisageait toujours avec bienveillance.

— Es-tu une fée ? hasarda la jeune femme.

Elle crut entendre un rire, mais l'inconnue n'avait pas encore ouvert la bouche pour lui répondre. Lentement, celle-ci fit un signe de négation de la tête.

— Souhaites-tu en voir une ?

L'entendre de vive voix lui donna une étrange sensation. Ce n'était pas désagréable, mais sa voix la rendait beaucoup plus réelle qu'elle ne l'avait été jusqu'à présent. Pendant une seconde, Valériane éprouva le besoin de répondre par l'affirmative, ses rêves d'enfant refaisant surface, mais elle se retint. Elle n'était pas ici pour se distraire, et même si la femme – en était-elle seulement une ? – en face d'elle semblait vouloir lui faire plaisir, elle pouvait sentir que l'enjeu de cette rencontre était tout autre.

— Quel est ton nom ?

Cette fois, elle espérait une réponse. Après tout, elle avait fait ce qui lui avait été proposé, elle était venue jusqu'ici pour chercher la réponse par elle-même, au fond de ce puits, dans cet autre monde.

— Je n'ai pas de nom. Ou j'en ai trop. Est-ce important pour toi ?

Le nom d'une personne était important pour les habitants d'Angeldenn. Le poids du nom de famille se transmettait à chaque génération, il déterminait leur valeur et ce qui était attendu d'eux. La famille de Valériane était modeste. Des artisans. Et en mariant Solas, elle prendrait son nom : elle deviendrait quelqu'un d'autre et il serait attendu d'elle qu'elle joue le rôle de la femme du futur maire. Bien qu'elle garderait sa formation de tisserande – un rôle qu'elle pourrait exercer en tant que tel quand ses autres devoirs le lui permettraient –, elle finirait par laisser tout ça derrière elle et embrasser complètement la nouvelle famille qu'elle rejoignait. Ses enfants ne seraient pas tisserands.

Pourquoi y pensait-elle maintenant ? Certes, ce genre de réflexion l'avait effleurée ces derniers mois, à mesure que le temps s'égrenait et que le mariage approchait, mais

jamais avec une clarté aussi vive. Se rendant compte que le fil de ses pensées l'avait poussée à regarder le sol, songeuse, Valériane releva la tête pour fixer l'autre femme. Les ombres s'étaient faites plus présentes sur le visage de celle-ci. Sans perdre sa bienveillance, elle arborait tout de même un air ferme. Une tranquillité sévère.

Doucement, elle se laissa glisser de la balançoire, qui disparut dans la brume aux mouvements lents qui émergeait des racines. Valériane aurait pu prendre peur, mais ce changement ne faisait qu'exacerber la beauté et le côté magique des lieux. Elle ne se sentait pas en danger, cependant ; les détails merveilleux qui s'effaçaient autour d'elles la forcèrent à se concentrer uniquement sur la silhouette menue de son hôte. Celle-ci s'arrêta à quelques pas d'elle. D'aussi près, elle paraissait à la fois petite de taille et grande de présence. Sa voix douce et ferme s'éleva à nouveau, emplissant tout l'espace :

— Je suis un mythe oublié depuis longtemps, par les Hommes et la nature elle-même. Tout ce qui reste de moi est ce passage, que j'ai pu garder ouvert à ceux et celles qui en ont besoin. Je suis le secret enfoui dans l'histoire de ton village.

Valériane la fixa. Sa confusion devait être palpable, car l'inconnue lui fit un petit sourire compatissant.

— Je ne peux pas t'en révéler plus sur mon identité. Elle reste sans importance, continua-t-elle, faisant un petit geste de la main pour interrompre une autre question de la jeune femme perdue. Le passage s'est ouvert pour toi et tu dois maintenant prendre une décision.

Valériane sentit son cœur s'affoler dans sa poitrine. Elle ne savait pas quelle décision elle devait prendre – ou peut-être que si, tout au fond de son esprit. Jusqu'ici, ses pas avaient été guidés par un choix qui lui était présenté. Ignorer la voix et se rendormir ou la suivre dans la nuit. Écouter les avertissements anciens ou braver l'interdit du puits. Prendre la fuite ou faire confiance à cette femme au regard violet et magnétique. Qu'attendait maintenant celle-ci ?

Le *Secret* – Valériane prit la décision intérieure de la nommer ainsi – suivait le fil de ses pensées, car *elle* hocha doucement la tête.

— J'ai une question pour toi. Ta réponse déterminera la suite, alors réfléchis bien.

Valériane se frotta les poignets de nervosité, puis remonta ses mains contre ses bras, ayant soudainement froid malgré la douce et chaleureuse lumière qui les entourait. Avait-elle vraiment le pouvoir de décider de la réponse à donner ? Elle ne l'avait jamais eu jusqu'ici et elle se rendait compte, maintenant, à quel point cette perspective était à la fois terrifiante et intrigante.

— Es-tu heureuse ?

Elle resta interdite face à la question, qui paraissait si simple et compliquée à la fois. Si elle lui avait été posée quelques jours auparavant, peut-être que la jeune fiancée aurait eu plus de facilité à répondre. Ou peut-être aurait-elle été dans la même hésitation. Le contrôle de sa famille sur son avenir n'était pas nouveau. La violence de son père non plus, peu importe la force qu'elle employait pour ne pas y penser. Le déni de sa mère remontait à la tragédie qui avait secoué leur petit monde tout entier. Valériane était fiancée à un

homme à qui elle n'avait parlé qu'à de rares occasions encadrées, parce que leurs familles gravitaient dans des cercles différents. Un homme qui ferait d'elle une meilleure femme, une de celles qui se pliaient à ce qu'on attendait d'elles et qui ne trainaient pas avec les esprits rebelles comme Alysse.

Un doute s'insinua dans la colère libératrice qui commençait à l'envahir, les paroles du Secret lui revenant en tête. En quoi son bien-être avait-il un impact sur tous les autres ? En quoi son monde changerait-il si elle donnait une réponse honnête ? En quoi était-elle... importante ? Un sourire cynique, trop vieux pour quelqu'un de son âge, étira ses lèvres. Une autre question s'imposa en elle : pourquoi ne le serait-elle pas, importante ?

Un son approbateur coupa le fil de sa pensée et elle leva son regard troublé vers la mystérieuse femme. Elle la laissa l'approcher, avalant la distance qu'elles avaient gardée jusqu'à présent. Sa main maternelle contre sa joue lui gonfla le cœur d'une émotion qu'elle ne reconnaissait pas encore.

Avant que tout ce qui l'entoure ne disparaisse dans les ténèbres, Valériane put entendre ses dernières paroles, soufflées à son oreille :

— Trouve Rose, elle saura te guider.

III.

Personne n'était seul à Angeldenn. Chaque enfant naissait dans une grande famille, il était rare que de jeunes parents ne s'arrêtent qu'à un seul. Un compagnon de jeu pour l'aîné ou de plus grands espoirs si l'aînée était une fille. Rares étaient celles qui entraient dans la vie politique d'Angeldenn, convoitée par tout un chacun. Rares étaient donc les familles à moins de trois enfants, assurant une maisonnée pleine de vie et des liens familiaux tenaces.

Angeldenn n'était pas propice à la solitude. Du terrain de jeux à l'école, des salles de classe aux ateliers et bureaux de compagnonnage, de la supervision aiguisée d'un ou d'une aînée aux salons féminins et tables animées de la taverne du coin, la vie commune était primordiale à Angeldenn, et malheur à celles et ceux qui voulaient faire route à part. Un mariage était un événement hautement célébré, et préparé, au village. Les jeunes hommes et les jeunes femmes se préparaient avec minutie à fonder une nouvelle famille, sous le regard constant de leurs parents ou grands-parents, espérant ainsi contribuer de la meilleure des façons à la bonne avancée de leur communauté.

... Même si, parfois, un rêve étrange s'emparait de certains, plus jeunes, et les motivait à se marier : partir. Mais personne ne partait seul d'Angeldenn. En effet, être marié était la première condition pour avoir le droit de sortir du village. Ne pas avoir – encore – d'enfants était la deuxième. Le jeune marié devait aussi exercer un métier qui nécessitait ce changement important et le maire avait le pouvoir de refuser.

Et, pour finir, quitter Angeldenn était une décision sans retour.

Lorsque Valériane se réveilla, la tête posée sur son oreiller, la couverture jusqu'au menton et ayant l'impression d'avoir bien dormi, elle douta immédiatement de la réalité de ce qu'elle avait vécu cette nuit-là. Pourtant, sa rencontre nocturne ne lui donnait pas l'impression d'avoir été un rêve, un produit de son imagination trop fertile en ces temps angoissés. Sa marche jusqu'au centre du village, le froid contre sa peau et l'aspect bien réel des escaliers menant vers l'obscurité étaient des souvenirs beaucoup trop vivaces dans son esprit. Ils ne s'estompaient pas alors qu'elle se préparait selon sa routine du matin, comme tous les autres rêves qu'elle avait pu faire. En démêlant ses longs cheveux sombres avec un peigne, elle se dévisagea dans le miroir. Il ne restait aucune trace de fatigue sur son visage et rien sur sa peau ne montrait qu'elle s'était enfoncée dans les entrailles de la terre, aucune poussière sur ses mains, alors qu'elle se rappelait très bien la sensation de la pierre contre ses doigts. Même ses bottines étaient soigneusement posées à leur place habituelle.

Ce fut en descendant lentement les escaliers pour aller au rez-de-chaussée que le souvenir de la dispute avec ses parents lui revint en mémoire. Elle s'arrêta à mi-chemin, son cœur se serrant dans sa poitrine. Tout lui revenait alors que, cette nuit, elle avait eu l'impression d'avancer dans un nuage. Toute sa peur, sa colère et sa désillusion s'étaient atténuées – sans disparaître – pour que son attention soit tournée entièrement vers le Secret, cette femme aux traits toujours aussi précis dans son esprit. Et vers la question qu'elle lui avait posée.

Envahie d'un malaise de plus en plus puissant, Valériane continua sa descente pour arriver dans la pièce de vie commune de la maisonnée. Elle ne put s'empêcher de comparer cette angoisse profonde à la curiosité presque sereine qu'elle avait ressentie en descendant dans le puits. Elle aurait aimé y retourner. Cette simple pensée lui fit esquisser un sourire

triste, dont elle fut heureusement la seule témoin, puis elle le chassa. Ses parents ne s'étaient pas encore levés. En fait, le soleil n'était pas encore apparu au-dessus de la ligne d'horizon. Le ciel commençait à peine à se teinter d'une couleur chaude, timide. Sa mère allait se lever dans quelques minutes pour préparer le déjeuner et son père allait suivre une fois que la douce odeur des œufs et du pain emplirait l'air. Il se préparerait ensuite pour aller travailler à la tannerie une partie de la journée avant de rejoindre le père de Solas, avec qui il passait de plus en plus de temps pour s'intégrer au riche groupe du maire. Après tout, avec le mariage de leurs enfants, ils seraient amenés à se côtoyer et son père espérait avoir des opportunités plus avantageuses que la tannerie. Et sa mère ? Elle superviserait un ou deux ateliers dans la journée, puis irait au salon fréquenté par ses amies une heure, pour se tenir au courant des derniers événements du village et parler du mariage, aussi, avant de rentrer pour s'occuper de la maisonnée.

Une vie ordinaire, qui ne changeait pas d'hier. Était-ce ce que Valériane espérait ? Ou bien ce qu'elle craignait ? Elle n'eut pas le loisir d'y réfléchir, voyant sa mère sortir de la chambre parentale. Leurs regards ne se croisèrent qu'une seconde et un bref « bon matin » brisa le silence. Son ton n'était pas glacial, mais Valériane sentait la réserve inhabituelle de sa mère. Décidant de s'occuper les mains pendant que cette dernière préparait le déjeuner, elle entreprit de préparer un panier à destination des enfants de son ancienne classe. Il était de coutume de réserver ce petit geste pour remercier l'enseignante qu'on avait côtoyée toute son enfance. Elle ne l'avait jamais vraiment appréciée, la vieille femme était une personne particulièrement désagréable, une des pires qui faisaient partie de sa vie. Femme d'ancien Rapporteur, elle s'était fait un point d'honneur de mépriser les jeunes filles qui entraient dans sa classe. Elle avait aussi séparé beaucoup plus tôt qu'il

n'était d'usage de le faire les garçons et les filles dans ses classes, bâclant sciemment l'éducation de Valériane et de ses camarades féminines. Quelques parents, dont le père d'Alysse, avaient dû se plaindre au maire pour que les jeunes filles reçoivent la base de l'éducation de manière efficace – c'est-à-dire les compétences nécessaires pour la tenue de la maisonnée, l'histoire et les mathématiques simples, pour savoir les fondamentaux de l'économie en tant que bonne ménagère. Curieusement, la lecture n'en faisait pas partie. Elle n'était réservée qu'à certains enfants, ceux de familles plus aisées du village. La plupart n'avaient pas besoin de lire quand les journaux étaient lus sur la place centrale. Les vieillards du village adoraient aussi raconter des histoires. Et les ragots d'Angeldenn circulaient grâce aux salons des femmes. Valériane ne jugeait pas qu'elle manquait de compétence, bien qu'elle ait jaloué par moment l'aisance d'Alysse à déchiffrer les mots. Mais sa vieille enseignante avait été insupportable et injuste. Elle n'avait eu que des garçons, raison qu'elle avait donnée lorsqu'on lui avait reproché de mal faire son travail. Même si elle s'était assurée de ne plus s'attirer les foudres des parents de ses élèves, la vie ne l'avait pas fait changer d'avis, ses enfants lui ayant donné des petits-fils jusqu'à présent.

Valériane n'avait pas remarqué qu'elle souriait avec un rictus désabusé, jusqu'à ce qu'elle remarque sa mère qui la fixait.

— Je vais t'accompagner à l'atelier aujourd'hui, lui dit alors celle-ci.

Ce n'était pas une suggestion, Valériane le savait. Elle hocha la tête en réponse, continuant de préparer le panier qui lui paraissait soudainement si chargé de rancœur et de doute. Après avoir mangé dans un silence inconfortable, son père s'étant joint à elles entretemps, elle emboîta le pas à sa mère et affronta l'air matinal d'Angeldenn. Elle pensait

que la route se ferait dans la même ambiance tendue que le réveil, mais sa mère commença à lui parler de banalités – conversation qu’elles avaient eue un nombre incalculable de fois, mais qui, ce jour-là, n’avait pas la même saveur, la même légèreté. Valériane n’avait pas envie de parler à sa mère, mais plutôt de lui prendre la main, en un geste d’apaisement à l’intention de ce qui semblait se troubler sous l’air neutre de celle-ci. Malgré sa crainte d’être rejetée, elle changea son panier de côté et tendit le bras pour se saisir de la main libre. Sa mère l’avait vue faire et n’avait eu aucun geste de rejet, ce qui emplit la jeune fille d’un brin d’espoir. Ce n’était pas tant retourner dans les bonnes grâces de la femme qui l’avait élevée et chérie toute sa vie qui comptait, mais elle espérait retrouver un peu de cette complicité dont elle sentait avoir besoin en ce moment.

Au moment où sa peau entra en contact avec la paume de sa mère, Valériane sentit un choc monter du bout de ses doigts jusqu’à son coude. Ce n’était pas assez douloureux pour qu’elle lâche sa prise, mais la sensation la perturba. Quelque chose d’anormal était en train de se produire, et elle n’arrivait pas à mettre de mots dessus. Inquiète, elle regarda sa mère, qui n’avait pas bronché. D’une voix hésitante, elle lui demanda alors si tout allait bien.

— Non, j’ai eu honte hier.

Outre les paroles qui lui transpercèrent le cœur, le ton dégoûté de sa mère la fit lâcher sa main et arrêter de marcher. Ses joues lui brûlaient, alors que la déception l’envahit. Devrait-elle être étonnée ? Évidemment que sa mère était déçue d’elle et de son comportement récent. Valériane ne donnerait pas une bonne image de leur famille si elle continuait à douter de l’avenir que lui avaient assuré ses parents. Mais de là à dire qu’elle

lui avait fait honte, seulement parce qu'elle était trop dispersée ces derniers temps et qu'elle trainait trop avec son amie en dehors de la voie normale attendue par les autres jeunes filles de leur âge ? Valériane n'avait rien fait de grave, elle en était sûre et certaine. Rien qui aurait justifié le dégoût dans la voix de sa mère.

Cette dernière, remarquant que sa fille n'était plus à ses côtés, s'arrêta puis se tourna vers elle. Son air étonné provoqua un éclat de colère chez Valériane qui jeta le panier au sol, les larmes aux yeux ; plus tard, elle s'en voudrait de ce geste puéril. Elle se remit en marche d'un pas rapide puis se mit à courir en dépassant sa mère, qui semblait soudainement réaliser ses paroles.

— Attends, Valériane !

La jeune fille entendit à peine la voix angoissée de sa mère, disparaissant au coin du chemin. Elle était en colère, mais beaucoup trop triste pour penser à se rebeller. Ses pas rageurs la menèrent vers l'atelier, où elle était attendue.

Toute la journée, elle resta dans son coin, accomplissant ses tâches machinalement. Personne ne vint lui faire de reproche quant à son attitude, les autres filles l'évitant autant que possible. Elle n'était pas du genre à être agressive avec qui que ce soit, ainsi l'aura de colère qui l'entourait les dissuadait de venir mener leurs petits jeux habituels. Valériane leur en était reconnaissante, étrangement, n'étant pas d'humeur à embarquer dans cette fausse camaraderie qui liait leur groupe.

L'accalmie dura jusqu'à la fin de la journée. Valériane se préparait à partir, rassemblant ses effets personnels, lorsqu'une de ses camarades, Dahlia, une fille menue au

visage rond et aux yeux verts qui auraient pu lui paraître gentils dans d'autres circonstances, l'approcha.

— Est-ce que ça va ? lui demanda-t-elle d'une voix douce, qui, aux oreilles fumantes de Valériane, parut fausse.

Cette dernière fit à nouveau quelque chose qu'elle allait regretter. Ce n'était pas la première fois qu'elle critiquait dans la sécurité de son esprit les faux semblants dans leur groupe. Et, aujourd'hui, elle en avait assez de jouer le jeu. Alors que la jeune fille tentait de lui mettre une main réconfortante sur l'épaule, Valériane se saisit de celle-ci dans le but de la repousser méchamment. Au contact de sa peau, elle sentit à nouveau un choc, qui ne semblait pourtant pas perturber son interlocutrice.

— Est-ce qu'il t'arrive d'être vraie ? Tu ne veux pas arrêter de faire semblant ? cracha-t-elle, espérant que ses paroles brutales hors de son caractère habituel la fassent fuir, comme toutes les autres.

— J'aimerais... C'est épuisant. Je n'apprécie pas la moitié des filles ici, mais je suis obligée de faire comme si elles étaient mes meilleures amies parce que si ma mère entend du mal de moi de la bouche d'une de leurs mères, elle me gifle et m'empêche de manger le soir en rentrant. Elle dit que je ruine ses chances d'être bien vue.

Valériane resta bouche bée face aux confessions de sa collègue apprentie. Cette dernière prit quelques secondes avant de réagir. Ses yeux s'écarrillèrent d'horreur et ses mains se posèrent sur sa bouche, comme si elle pouvait arrêter les paroles qu'elle avait déjà

prononcées. Elle prit la fuite avant que Valériane n'ait eu le temps de tenter une parole réconfortante malgré sa propre stupeur.

Un froid l'envahit et elle s'empressa de quitter l'atelier. Ne voulant pas envenimer la situation, elle décida de retourner chez elle et de suivre les ordres de ses parents. Son esprit jouait en boucle sa brève discussion avec Dahlia. La scène de ce matin avec sa mère venait aussi s'insinuer dans son esprit troublé. Elle ne dormit pas très bien ce soir-là, craignant d'entendre à nouveau la voix de la femme au fond du puits qui ne viendrait que rendre bien réel tout ce qui était en train de se passer.

Le lendemain, elle quitta la maison avant sa mère, qui n'avait pas cherché à la voir. Sur la route vers l'atelier, Valériane eut soudainement une pensée pour les dernières paroles du Secret. Elle lui avait conseillé de retrouver Rose, la vieille femme qu'Alysse appréciait. Aurait-elle la réponse à l'incompréhension totale qu'elle ressentait en ce moment ? Pendant toute la journée, Valériane pesa le pour et le contre. Fallait-il céder et suivre l'indication du Secret ? Ses camarades ne vinrent pas la déranger, n'osant même pas la regarder trop longtemps. Celle qu'elle avait effrayée la veille avait dû leur raconter un quelconque mensonge pour la séparer encore plus du groupe, elle le voyait à son visage empourpré et à ses yeux ombragés de colère. La surprise et la honte d'hier ne transparaissaient plus sur ses traits. Valériane aurait pu se mettre en colère à son tour, mais à quoi bon ? Elle n'était même pas sûre de ce qui s'était passé, et du rôle qu'elle avait pu jouer. Était-elle en faute ? Comment serait-ce possible ? Elle les ignora donc et n'eut qu'une seule interaction, avec Camilla, qui surveillait par-dessus son épaule et faisait quelques commentaires, à son habitude. Elle était moins acerbe que la dernière fois, comme si elle sentait que quelque

chose se tramait dans l'atelier, et n'osait provoquer quoi que ce soit. Valériane eut donc tout le loisir de laisser son esprit vagabonder.

Lorsqu'Alysse et elle étaient enfants, comme beaucoup d'autres, elles avaient été intriguées par l'histoire de la « sorcière » vivant au fond de leur rang. Ce n'était pas une histoire pour faire peur la nuit ou pour menacer les enfants trop turbulents, au même titre que celles qui racontaient la présence de créatures féériques au-delà des frontières d'Angeldenn. Les enfants n'avaient que très peu besoin de cet incitatif pour bien se comporter. L'histoire de la vieille Rose attirait beaucoup plus la curiosité que la crainte, même si les deux jeunes filles avaient fini par réaliser, en grandissant, que beaucoup d'adultes n'appréciaient pas la vieille veuve. Si Valériane avait entendu sa mère proposer à son père une ou deux fois d'inviter la dame pour leur tenir compagnie, car « elle devait bien se sentir seule, sans mari », ses parents avaient rapidement laissé tomber cette idée quand ils s'étaient rendu compte que cette initiative ne faisait que susciter des regards noirs de leurs voisins.

Beaucoup de mystère entourait Rose. Elle était arrivée à Angeldenn trente ans plus tôt, étonnamment seule. Les femmes ne voyageaient pourtant pas par elles-mêmes. Ça n'était jamais arrivé, si on se fiait aux registres officiels du village. Et pourtant, un beau matin, elle était là, parlant une langue étrangère, armée de la sagesse de ses rides et de son regard gentil, qui cognait à la porte du maire pour quérir l'hospitalité des villageois. La bague à son doigt avait fait beaucoup jaser. Où était son mari ? Lorsqu'elle avait révélé, en discutant avec d'autres femmes les rares fois où elle avait été aperçue en leur compagnie, qu'il était depuis longtemps décédé, les rumeurs s'étaient estompées, mais son veuvage n'avait pas non plus attiré la sympathie. Alysse s'était plainte à quelques reprises de ne pas

comprendre pourquoi un tel manque d'égard, alors qu'une femme d'ici aurait tout de suite été entourée d'un soutien tenace et presque agressif si elle avait dû passer par cette terrible épreuve. Valériane n'avait pas su apporter quelque réponse non plus.

Depuis trente ans, donc, la vieille dame avait élu domicile dans une maisonnette longtemps abandonnée avant de retrouver un éclat de vie, au fond du rang où vivait la famille de Valériane. Sa mère lui avait raconté que la génération de ses propres parents, quand ils étaient jeunes, y jouait souvent en cachette, parce qu'elle était située à la lisière de la forêt entourant Angeldenn et était loin du centre actif du village. Rose en avait fait un lieu confortable, entouré de plantes et d'arbres fruitiers. Valériane avait été charmée par le calme des lieux, lorsqu'Alysse l'avait convaincue de rencontrer Rose. Mais la femme lui avait paru trop étrange pour qu'elle se risque à revenir souvent, et sans sa meilleure amie.

Aujourd'hui, elle avait pourtant décidé de se rendre chez Rose. C'était le résultat de la réflexion constante et chaotique qui lui avait fait traverser cette journée dans un état second. Lorsqu'elle sortit de l'atelier, Valériane réalisa qu'elle voulait voir Rose. Elle en ressentait le besoin et avait la sensation qu'elle trouverait un peu plus de clarté. Le problème de son couvre-feu ne lui effleura pas une seconde l'esprit alors qu'elle s'éloignait de l'atelier pour s'enfoncer dans les rues. Elle prit néanmoins la peine de tenter un détour qui risquait moins de la voir croiser sa mère ou une de ses amies.

Plus Valériane s'éloignait, moins il y avait de bruit de la vie quotidienne. Bientôt, elle n'entendit plus que les oiseaux. Elle avait emprunté un petit chemin de terre, en laissant derrière elle la dernière maison habitée. Rapidement, elle déboucha sur le jardin de Rose. Les odeurs florales et boisées vinrent apaiser son esprit et la tension dans ses épaules se

relâcha légèrement. Prise d'une inspiration, elle s'accroupit pour profiter à pleins poumons d'un bouquet de lilas. Un rire étouffé la tira de sa rêverie et elle leva les yeux pour croiser le regard de Rose. La femme était assise tranquillement à quelques pas d'elle ; elle la regardait par-dessus ses lunettes, un livre entre les mains, sa peau ridée encore plus plissée par son sourire qui atteignait ses yeux.

Gênée, Valériane se redressa, les bras le long du corps. Toutes les questions et sa détermination s'étaient envolées, alors qu'elle se balançait d'un pied à l'autre. Sa mère l'aurait certainement rabrouée en la voyant ainsi, sans manière. Elle la punirait aussi pour être venue jusqu'ici, mais, en ce moment, Valériane s'en fichait. Pourtant, elle savait comment tenir une conversation. Ce n'était pas son activité préférée, à moins que ce soit avec Alysse, mais comme toutes les jeunes filles, on lui avait enseigné cet art essentiel pour sa vie d'adulte. Et l'absence de sa meilleure amie à cet instant n'expliquait pas son silence. Non, elle avait peur des réponses que Rose pouvait lui fournir.

— À rester plantée là, tu vas prendre racine parmi mes fleurs, jeune fille.

Le rire dans sa voix dérida légèrement Valériane, qui décida de réduire la distance entre elle et la propriétaire des lieux. Rose baissa son regard vers son livre, avant de fermer celui-ci et de le déposer à ses côtés. En contournant le dernier bosquet entre elle et la vieille femme, elle remarqua une deuxième chaise de jardin aux côtés de celle où était posée Rose. À cause de sa réputation, elle ne devait pas avoir beaucoup de visiteurs, ainsi Valériane prit-elle cette chaise libre comme une invitation pour s'y asseoir ; rester debout, les bras ballants, serait impoli et contreviendrait à tout ce qu'on lui avait appris. Lors de leurs rares visites ensemble, elle s'installait avec Alysse à l'intérieur, où Rose leur servait un thé

brûlant et leur montrait des livres inconnus – au plus grand plaisir de sa meilleure amie. Cette fois, Valériane était contente de rester à l’extérieur. Elle avait l’impression que la prochaine discussion était de celles à tenir à l’extérieur, entourées de la verdure, des couleurs, de l’air frais et du sentiment de liberté qui les envahissait à chaque fois qu’elles regardaient le ciel bleu à travers les branchages des grands arbres.

— Je sais pourquoi tu es ici, dit alors Rose, brisant le silence dans lequel s’était enfermée Valériane, qui n’était pas certaine de la manière d’aborder la raison de sa présence.

Que Rose lance la conversation lui enleva une épine du pied, mais surtout la rassura, d’une certaine manière. Sa gêne était causée par la perspective que la vieille femme ne la croie pas. Ou qu’elle la rejette. La simple mention de la présence au fond du puits aurait provoqué des conséquences qu’elle ne pouvait risquer d’affronter. Si certains ne feraient que l’ignorer, d’autres pourraient la considérer comme brisée. Sans valeur. Solas ne voudrait plus la marier et aucune famille ne prendrait le risque d’affaiblir leur descendance ; ses parents ne pourraient plus compter sur elle et devraient vivre avec la honte que la seule fille qu’il leur restait soit inutile pour la communauté. Déjà qu’ils n’avaient pas pu avoir un garçon... Certaines femmes qu’elle avait épiées disaient que la tristesse de la perte de Violette avait détruit la capacité de sa mère d’avoir d’autres enfants.

Valériane, n’aimant pas la direction que prenaient ses pensées, tourna la tête vers Rose et n’y rencontra qu’une bienveillance infinie. D’une certaine manière, elle lui faisait penser au Secret.

— Vous savez pour le puits et ce qui s’y trouve ?

Sa voix lui paraissait ridiculement incertaine, empreinte d'une prudence qu'elle ne prenait pas la peine de dissimuler. Rose répondit d'un petit rire avant d'enchaîner :

— Quelle impression as-tu d'elle ?

— J'aurais aimé qu'elle me donne plus de réponses, répondit Valériane, sans réfléchir.

Elle ne voulait pas paraître comme une enfant ingrate. Mais sans l'épais manteau apaisant qu'elle avait eu l'impression d'avoir autour d'elle, comme des bras amicaux, lorsqu'elle avait fait face au Secret, elle se sentait complètement perdue. Tout avait été clair dans sa vie, jusqu'à présent : elle savait ce qu'on attendait d'elle, et même si parfois elle doutait de ce qu'elle voulait, elle s'était longtemps sentie protégée par ces certitudes qu'on lui assénait depuis qu'elle était en âge de comprendre sa place à Angeldenn. Maintenant, elle entrevoyait une brèche qu'elle peinait à ignorer et qui refusait de se refermer, avec toutes les questions qui s'en échappaient.

— Oh, elle t'a donné bien plus que ça, ma petite. Et tu en as conscience.

Valériane rougit de ses paroles, non par gêne mais par crainte, ainsi qu'en raison d'une émotion qu'elle n'arrivait pas vraiment à identifier : elle repensait à ce qu'elle avait ressenti en touchant la main de sa mère, puis en repoussant Dahlia, et elle sentait quelque chose gonfler en elle. Elle préféra ignorer la remarque de Rose et choisit une autre approche :

— Pourquoi n'apparaît-elle pas dans les histoires ? Alysse n'a rien trouvé sur ce qui se passe au fond du puits, et ce n'est pas faute d'avoir essayé.

— Par peur des Hommes, par protection, les réponses sont multiples et oubliées. L'important est qu'elle est toujours là, depuis la nuit des temps, et qu'elle fait de son mieux pour aider les âmes perdues comme toi, comme moi, comme bien d'autres avant notre ère et probablement encore pour tous ceux qui viendront après nous, jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

— Disparaître ? Elle pourrait... mourir ? s'exclama-t-elle.

Cette simple idée l'envahit d'une tristesse sans nom.

— Simplement arrêter d'exister, quand plus personne n'aura besoin d'elle.

— Mais besoin d'elle pour quoi ? renchérit Valériane.

— Pour toutes les raisons qui ont fait que tu as entendu sa voix dans la nuit, répondit posément Rose.

Une pointe de frustration l'envahit. Elle aurait voulu mettre de côté toutes les convenances et crier que la raison qui avait poussé le Secret à murmurer à son oreille lui échappait. Qu'elle n'était personne d'assez important pour attirer ainsi son attention ou pour recevoir ce qu'elle lui avait donné cette nuit-là. Valériane ravala son irritation et enchaîna :

— Comment savez-vous tout ça ?

Rose ricana gentiment en secouant la tête.

— Ça, ce sont mes secrets à garder.

Le sourire ne quitta pas la vieille femme, même lorsque le masque de sérénité que Valériane essayait de maintenir depuis quelques minutes tressaillit puis craqua. Dans d'autres circonstances, la bienveillance sincère de Rose l'aurait calmée, mais pas cette fois. Sa frustration grandit puis déborda, devenant un monstre dont Valériane eut honte par la suite.

Et si ?

Elle tendit la main vers le bras dénudé de Rose, mais suspendit son geste avant d'entrer en contact avec sa peau. Réalisant ce qu'elle était en train de faire, elle se rétracta et ramena ses mains contre elle, les joues de plus en plus rouges et les larmes aux yeux. Pendant un instant, elle avait eu envie d'arracher une fois pour toutes la vérité. Mais Rose ne méritait pas un tel traitement, la vieille femme ayant été plus ouverte avec elle que n'importe qui – sans compter Alysse – dans sa vie. Même si elle n'avait pas toutes les réponses qu'elle aurait voulues, elle sentait que Rose ne lui dissimulait rien qu'elle ne pourrait découvrir par d'autres voies.

— Tu comprends vite.

La voix gentille de Rose la ramena dans l'instant présent. Valériane essuya les quelques larmes qui avaient glissé sur ses joues en s'excusant.

— Je ne sais pas ce qui se passe, fit-elle d'une voix plus posée.

Rose lui tapota la main et la jeune fille accueillit ce geste de confiance avec soulagement, bien qu'elle eût peur pendant un instant de ressentir l'étrange choc dans son bras.

— Chacun reçoit un cadeau différent. Le tien permet de lire la vérité dans les gens que tu touches directement et de les pousser à la manifester.

Valériane ne lui redemanda pas de quelle manière son interlocutrice avait connaissance de toutes ces informations. Ce n'était pas important.

— Toi seule peux décider quoi faire de ce pouvoir, jusqu'où tu veux aller, Valériane. Attention, chaque part de vérité dépend de la personne qui la dit et de celle qui la reçoit.

IV.

Tout était secret à Angeldenn. Personne ne pensait à regarder par une fenêtre, pour satisfaire des questions secrètement pensées, jamais posées. Ce qui se passait chez les uns et les autres n'était que façade servant à cacher des événements qui ne devaient jamais voir le jour. Après tout, la survie de la communauté primait.

Mais Angeldenn n'était pas exempt de nouveauté. Les seuls porteurs d'une graine de curiosité étaient ces arrivants d'autres villages. Trois ou quatre par génération, souvent plus vieux ou seuls, ils suscitaient un moment l'attention accrue des villageois. Comme toujours, les quelques flammes alimentées par leur arrivée étaient bien vite étouffées ou ignorées.

Parce qu'à Angeldenn, si on perdait son temps en spéculation et curiosité vaine, on n'était plus utile au bien-être de la communauté et de sa famille. Une honte qu'il valait mieux éviter.

Valériane avait largement tardé pour que ses parents comprennent qu'elle n'était pas rentrée directement à la maison après sa journée de travail. Ainsi, elle préféra prendre son temps pour remettre de l'ordre dans sa tête. Rose lui avait confirmé ce qu'elle savait déjà au fond d'elle-même depuis qu'elle avait extirpé les pensées profondes de sa mère, puis celles de Dahlia. Elle comprenait aussi que le Secret avait lu en elle ; elle s'était intéressée à elle depuis un moment, peut-être même avant ces derniers jours. La femme mystique lui avait donné un pouvoir qui lui permettrait de faire face à certaines vérités, sur elle-même et sur les autres, dont elle avait absolument besoin pour retrouver sa tranquillité

d'esprit et sa foi en l'avenir. C'était la seule voie possible que Valériane arrivait à envisager ; elle ne voulait plus douter, et sa famille se porterait certainement mieux.

Prenant donc son temps, elle profitait de l'air frais et de la douceur des rayons du soleil qui avait presque disparu de l'horizon. Quelle fut sa surprise lorsqu'une silhouette apparut à ses côtés et qu'un bras s'accrocha au sien ! La chevelure rousse d'Alysse envahit son champ de vision, puis ce fut son grand sourire. Ce sourire était contagieux, car, aussitôt, Valériane sentit les traits renfrognés de concentration de son visage se détendre et, prise d'une inspiration, elle serra sa meilleure amie dans ses bras.

— J'espérais te croiser avant d'arriver chez toi ! fit Alysse.

Le sous-entendu était clair. Elle s'était inquiétée de ne plus voir son amie comme à leur habitude, et ce, pendant plusieurs jours, et elle s'était doutée de la raison derrière cette absence. Ainsi, il valait mieux qu'elles se croisent ailleurs que sous le regard sévère des parents de Valériane.

Malgré sa conversation avec Rose, Valériane comprit ce qui lui manquait pour se sentir mieux. Elle s'écarta d'Alysse, lui prit la main et la tira à la suite.

— Viens avec moi, je dois te raconter quelque chose.

Alysse, qui était l'impulsive de leur duo, se laissa faire en échappant un petit rire qui dissimulait son inquiétude. Valériane les fit s'éloigner du trajet qui les aurait menées chez elle. La tannerie abandonnée était trop loin ; elle avait besoin de lui parler maintenant. Bien qu'elles n'y soient pas autant cachées des regards que dans leur repère habituel,

Valériane jeta son dévolu sur un banc un peu à l'écart, à moitié dissimulé par un arbre et un muret.

Pas une fois l'idée que sa meilleure amie puisse rejeter son histoire ne lui traversa l'esprit. Elles s'étaient raconté assez d'histoires fantastiques depuis le début de leur amitié, presque dix ans auparavant. Que quelque chose vive au fond du puits allait certainement plaire à Alysse plutôt que l'effrayer. Ainsi, Valériane lui raconta tout : ses doutes récents, la voix dans la nuit qui l'avait menée à sa descente au fond du puits, sa rencontre avec le Secret et les incidents qui s'étaient produits par la suite. Elle évoqua aussi sa conversation avec Rose, ses demi-réponses et toutes les interrogations qui lui restaient en tête. Alysse n'émit aucun son, jusqu'à ce que Valériane ait terminé son histoire et la regarde, attendant sa réaction. La rouquine lui tendit alors les mains.

— Teste sur moi !

Valériane la fixa, bouche bée. Elle s'attendait à une série interminable de questions – auxquelles elle ne pourrait pas répondre – et non à ce que sa meilleure amie lui propose de tester son nouveau pouvoir sur elle. Au fond d'elle-même, elle savait que ce n'était pas la manifestation d'un doute chez Alysse, mais plutôt une curiosité sans fond. Elle devait voir par elle-même pour prendre conscience de toute la portée des événements que lui avait racontés Valériane.

— Je ne suis pas sûre de vouloir, répondit Valériane, avec une hésitation dans la voix.

Comme avec Rose, cette idée la rebutait. Alysse agita les mains en la rassurant qu'elle n'y voyait aucun inconvénient. Valériane céda devant le regard insistant de son amie et lui prit les mains.

— Ça ne t'effraie pas, tout ce que je viens de te dire ?

Elle sentit le choc habituel dans ses bras et elle jeta un coup d'œil inquiet aux traits d'Alysse, y cherchant une quelconque manifestation de douleur ou de trouble. Les grands yeux clairs de la rouquine n'avaient pas perdu de leur éclat joyeux.

— Si ça m'effraie ? Non, c'est incroyable, ne vois-tu pas ? D'accord, c'est très étrange et ne pas avoir toutes les réponses est un peu frustrant, mais tu as pu rencontrer une créature qui n'est pas de notre monde, tu t'en rends compte ?

Son ton était enjoué, au débit rapide, et, pendant un instant, Valériane eut du mal à garder les mains d'Alysse dans les siennes, tellement elle semblait avoir envie de gesticuler. C'était comme quand elle lui parlait de sa passion pour la cuisine ; elle faisait de grands gestes, ce qui avait toujours amusé Valériane, bien que ses mimiques leur aient attiré à plusieurs reprises une certaine attention.

— Sa présence veut dire que toutes les histoires qu'on nous a racontées quand on était plus jeunes peuvent détenir un fond de vérité. On ne le saura peut-être jamais, mais on en sait plus que tous les vieux historiens qui s'acharnent nuit et jour sur leurs journaux croupis, c'en est presque hilarant !

Alysse sembla se rendre compte du flot de ses paroles, mais plutôt que de ressentir un malaise, comme la mère de Valériane et Dahlia, elle éclata de rire. Elle libéra ses mains, mais serra Valériane dans ses bras, dans le but de la rassurer.

— Tout va bien, conclut-elle.

Son geste eut l'effet escompté, Valériane sentant son corps se détendre légèrement. Elle se rendait compte à quel point elle s'était crispée pendant cette expérimentation des plus étranges. Alysse se détacha d'elle, et elle put voir à quel point la rouquine peinait à tenir en place.

— Pose-moi une autre question, quelque chose de plus difficile.

Le niveau de confiance que lui accordait Alysse était incroyable, et pendant un instant, Valériane n'était pas certaine de le mériter. D'ailleurs, elle se demandait toujours pourquoi ce pouvoir lui avait été donné, à elle. Peut-être serait-il plus utile entre les mains de quelqu'un de plus influent, qui avait la capacité de s'en servir pour provoquer un plus grand impact à Angeldenn. Incapable de résister à l'insistance d'Alysse, Valériane prit quelques secondes pour réfléchir à une question plus personnelle, lui saisissant à nouveau les mains dans les siennes :

— Pourquoi ne veux-tu pas devenir historienne ? Je sais que tu aimes cuisiner, mais c'est un travail qui promet à ta famille et tes futurs enfants une vie beaucoup plus aisée que celle que tu as maintenant. Et tout le savoir que tu auras ! Tu pourrais voir avant tout le monde ce qui se passe ailleurs, et ne pas rester constamment coincée ici !

Valériane avait débuté avec une question simple, même si elle restait personnelle, sans arriver à se contenter de celle-ci. Son flot de pensée sortait de sa bouche. Dès qu'elle eut terminé d'exprimer sa question, elle s'étonna de l'avoir formulée de manière si négative, en évoquant la perspective de rester coincées à Angeldenn.

Alysse ne perdit pas son sourire, mais une lueur triste traversa son regard :

— Je sais que tu ne me comprends pas, mais ce n'est pas grave. La vérité est que je ne me suis jamais sentie à ma place. J'ai quatre frères aînés qui ont fait ce que mes parents attendaient d'eux et une petite sœur déjà fiancée, qui n'a pas d'autres aspirations dans la vie. Mon père m'a trouvé un mentor historien parce que mon frère qui devait l'être a des problèmes de vue et ne pourra pas assurer cette tâche. S'il avait pu le faire, j'aurais été obligée de suivre la même voie que ma sœur. Et ce n'est pas juste !

Valériane connaissait certaines des informations que lui donnait Alysse, mais c'était la première fois que cette dernière montrait sa détresse réelle derrière ses paroles. Elle serra gentiment les mains de son amie dans les siennes en un geste de réconfort, puis s'apprêta à la lâcher pour rompre le sort. Mais Alysse l'en empêcha, la regardant droit dans les yeux, toujours sans se départir de son sourire triste :

— Je ne veux pas qu'on se lie d'amitié avec moi seulement parce que ma famille est aisée ou parce que je suis historienne. Et mise à part toi, c'est ce que je ressens de la part de tous les autres. Même de ta famille, qui était plus que contente que nous soyons amies quand nous étions des enfants. Elle a dû déchanter depuis le temps, je sais que je ne corresponds pas vraiment à l'image que tes parents se faisaient des enfants de mon père, si droit, si strict, et qui déteste faire des vagues. Je le sais depuis toujours que je suis différente

de mes frères et sœurs. Je veux voyager. Je veux créer. Je veux que ce que je fais apporte une certaine joie aux autres, ce que je ne trouve pas en restant cloîtrée entre des livres poussiéreux chaque jour et en me retrouvant les doigts tachés d'encre chaque soir. La liberté et le pouvoir que tu m'attribues ne sont pas réels ; toutes les informations que je dois transmettre, je les reçois de mon mentor. Je n'ai pas mis la main sur quoi que ce soit de nouveau de l'extérieur depuis que j'ai commencé à faire mon apprentissage là-bas.

Valériane fronça les sourcils, troublée, mais Alysse ne lui laissa pas le temps de répondre ni même de réfléchir à ce qu'elle venait de lui dire. Son sourire disparut et, cette fois, une ombre effrayée traversa son visage.

— Parfois, j'ai peur que tu commences à considérer cette différence comme néfaste pour toi, conclut-elle.

Valériane lâcha ses mains et lui frotta les épaules, secouant la tête.

— Jamais, rétorqua-t-elle. Tu es bien la seule ici en qui j'ai une confiance absolue.

Le sourire lumineux de la rouquine revint, mais un frisson lui parcourut la peau. Contrairement à la mère de Valériane et à Dahlia, Alysse ne donnait pas l'impression de sortir d'un rêve lorsqu'elle réalisa tout ce qu'elle venait de lui dire, mais la surprise sur son visage était bien visible.

— C'était étrange comme sensation, avoua-t-elle. Comme si je n'arrivais plus à m'arrêter et que dire tout ça était devenu une nécessité absolue. Et je me sens bien, plus légère.

Valériane souffla de soulagement. Pendant un instant, elle avait cru que sa meilleure amie allait avoir peur d'elle et de ce qui s'était produit, mais Alysse restait fidèle à elle-même. Ce fut à ce moment qu'elle réalisa que la luminosité avait baissé. Elle était définitivement en retard et elle ne voulait pas dépasser les limites plus que ce qu'elle avait fait. La rouquine, sensible aux émotions de son amie, lui assura qu'elle comprenait son départ et qu'elle allait tout faire pour essayer de la revoir, malgré les difficultés à venir. Avant qu'elles ne se séparent, Alysse marqua cependant une hésitation, puis lui souffla de rester tout de même prudente avec son nouveau don.

Lorsqu'elle rentra chez elle, Valériane se sentit soulagée de ne pas voir son père. Mais sa mère l'attendait dans la cuisine, le visage blême.

— Je ne dirai rien de ton retard à ton père.

Valériane s'était attendue à des cris, mais sa mère resta calme, continuant les préparatifs pour le repas du début de la fin de semaine, toujours plus important chez eux. Prise d'une impulsion – peut-être alimentée par sa conversation avec Alysse – Valériane vint s'asseoir à la table.

— Est-ce qu'on peut parler ?

Sa mère la regarda, surprise. Pendant un instant, Valériane retrouva l'étincelle maternelle dans les yeux de sa mère, ce qui lui avait manqué ces derniers jours. Ce fut avec soulagement qu'elle la vit acquiescer puis s'asseoir sur la chaise en diagonale d'elle.

— Je suis désolée pour cette semaine, commença doucement Valériane, voyant bien que sa mère n'allait pas lancer la conversation. Mais je ne comprends pas certaines choses, et j'ai été blessée que tu me dises que je t'ai fait honte.

Elle ne l'avait pas touchée, préférant voir ce que sa mère allait lui répondre sans l'influence du pouvoir qui se glissait sous sa peau. Sa mère eut un regard infiniment triste.

— Oh Valériane, je ne parlais pas de toi.

La jeune fille ne s'attendait pas du tout à cette réponse. Sa mère continua, approchant sa main de la sienne. Par réflexe, Valériane la retira, le cœur battant dans ses oreilles. Ne semblant pas en prendre ombrage, sa mère continua :

— Je n'aurais pas dû laisser ton père te faire peur ainsi, et je sais que je devrais être plus compréhensive. C'est une période importante dans ta vie et je me souviens bien de ma propre appréhension avant de me marier. J'ai eu peur que tu fasses des bêtises aux côtés d'Alysse et, plutôt que d'en discuter avec toi, j'ai essayé de régler le problème comme on me l'a toujours montré.

— Je sais que vous voyez Alysse comme une mauvaise influence, mais je peux t'assurer qu'elle n'y est pour rien. Les doutes que j'ai, ils viennent entièrement de moi. Et parfois j'ai en effet l'impression de ne pas pouvoir t'en parler, alors c'est avec elle que j'en parle, avoua Valériane, espérant faire changer sa mère d'avis au sujet de sa meilleure amie.

Sa mère poussa un soupir, tentant un nouveau contact. Cette fois, Valériane ne retira pas sa main. Il n'eut aucun choc dans son bras.

— Solas est un homme très bien, continua la jeune fille. Je ne dis pas que je ne veux pas me marier avec lui, mais j'ai peur de la suite. J'ai peur de m'effacer et de ne pas trouver ma place.

— Oh, ma fille, j'espérais vraiment que tu ne vives pas tout ça, que tu sois heureuse avec ton futur mariage et que tu n'aies aucun doute.

Valériane pouvait voir les larmes briller dans les yeux de sa mère, sans pour autant rouler sur ses joues, comme si elle se retenait autant qu'elle le pouvait.

— Je ne veux pas que tu vives la même chose que moi, c'est pour ça que je ne veux pas que tu te disperses. Le mieux, pour chacune d'entre nous, est toujours d'enfoncer nos racines aussi profondément que possible, en étant dure et concentrée sur ce qui est attendu de nous, ainsi rien ni personne ne viendra nous déloger ou nous abattre si un événement malheureux nous mettait à l'épreuve.

Valériane n'était pas d'accord. N'y avait-il aucun espoir d'être soi-même et de suivre ses propres rêves ? Alysse devait-elle disparaître parmi les pages poussiéreuses des livres, de l'encre s'étendant sur sa peau année après année, en oubliant ses idées de voyage et de découverte ? Dahlia devait-elle recevoir coup sur coup de sa mère pour rentrer parfaitement dans le moule qu'on avait prévu pour elle depuis sa naissance ? Devait-elle elle-même disparaître derrière l'ombre de son futur mari, le sourire factice de la parfaite femme du maire plaqué sur son visage jusqu'à ce que ce masque devienne permanent ? Elle n'était même pas sûre d'avoir envie de faire des enfants, dans ces circonstances.

Mais une autre pensée vint parasiter son esprit, prenant peu à peu toute la place, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus y résister.

— Maman, tu as dit ne pas vouloir que je vive la même chose que toi. Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce qui a tenté de te déloger et de t'abattre ?

Le choc dans ses bras, prometteur de révélations, lui fit peur, mais il était trop tard. Contrairement à Alysse, qui semblait avoir suivi le courant provoqué par le pouvoir de Valériane, sa mère lutta, le regard vitreux. C'était comme si elle allait chercher la vérité au plus profond d'elle-même, cachée depuis des années sous un monticule de pensées et de souvenirs entassés pour la protéger.

Sa mère prit une grande inspiration :

— La mort de Violette était un accident, nous ne pouvions rien faire pour vaincre la maladie qui l'a emportée. Mais, après les funérailles, ton père m'a accusée d'en être la cause...

Sa voix se brisa soudainement.

— Il m'a battue si fort en retour que j'ai cru que j'allais mourir, hoqueta-t-elle. Ce qui m'a fait tenir était l'idée de ne pas te laisser seule avec lui, jamais. Les coups sont la cause de mon incapacité à avoir d'autres enfants, mais il a été moins pénible de dire que c'était la tristesse.

Elle vomissait toutes ses vérités les unes après les autres.

Valériane n'eut pas la présence d'esprit de lui lâcher la main pour rompre le sort. Ses yeux s'agrandissaient sous l'horreur à chaque mot prononcé. Elles restèrent ensuite silencieuses pendant une longue minute. Elle ne pouvait quitter des yeux sa mère ; celle-ci ne semblait pas réaliser ce qu'elle venait de dire. Ce ne fut que lorsqu'elle vit la douleur submerger ses traits fatigués que Valériane rompit le contact en se levant précipitamment, avec assez de force pour renverser la chaise vers l'arrière. Le souffle lui manquait, mais sa mère en avait pour elles deux. Le cri d'animal blessé qui sortit de la poitrine de la femme qui avait paru si forte jusqu'à aujourd'hui terrifia Valériane, de même que sa poigne brutale. Sa mère lui avait saisi les bras, mais non en un geste agressif ; tout en elle transpirait le désespoir et la peur. Elle se dégagea avec la même force, n'ayant qu'une envie, celle de disparaître pour ne plus faire face à la plaie béante devant elle.

Elle prit alors la fuite en sortant de la maison, frappée par la force des souvenirs.

*
**

Onze ans plus tôt

Valériane avait un souvenir plutôt précis des funérailles de Violette. Elle se rappelait la présence oppressante des adultes, tous plus grands qu'elle, qui l'entouraient de leur attention attristée. Elle se remémorait la cérémonie, les paroles échangées et l'odeur de la terre fraîchement retournée. Mais en cet instant, la raison lui avait échappé. Elle ne comprenait pas vraiment ce qui se passait, mis à part le fait que sa petite sœur n'était pas aux côtés de leurs parents comme elle aurait dû l'être. Pendant des semaines durant, on avait refusé qu'elle voie Violette. Sa mère lui avait dit qu'elle était malade et qu'elle irait

mieux, et Valériane s'était raccrochée à ces paroles réconfortantes. Mais Violette n'était jamais sortie de cette chambre, et sa disparition la rendait confuse.

Elle se souvenait ensuite du soir des funérailles. Ils étaient rentrés chez eux, tous les trois. Sa mère avait discuté quelques instants avec une de leurs voisines, la remerciant de leur présence. La petite fille avait cru entendre son nom dans la conversation, mais n'avait pu en saisir la raison. Quelque chose d'autre attira son attention à ce moment-là : la tension étouffante qui régnait dans la pièce. Naturellement, elle s'approcha de son père, qui était prostré devant la cheminée, dans l'espoir d'avoir un peu de réconfort. L'homme lui paraissait changé ; ce n'était plus celui qu'elle connaissait avant la maladie de Violette. Ses yeux d'enfant n'avaient jamais perçu cet aspect qui s'éloignait de l'homme souriant qui les faisait sauter sur ses genoux jusqu'à ce qu'elles éclatent de rire. Alors qu'elle s'autorisait à y repenser onze ans plus tard, Valériane admettait qu'elle n'avait aucun souvenir de son père et de sa mère heureux ensemble. Ils ne leur avaient réservé leurs sourires qu'à elles seules, lorsque l'un ou l'autre n'était pas dans les parages.

Ce soir-là, elle voulut qu'il la fit sauter sur ses genoux à nouveau ou, du moins, qu'il la serre dans ses bras. Mais elle ne reçut en retour qu'un mur de froideur. La main blême de sa mère envahit son champ de vision, la ramenant en son sein et l'éloignant de la tempête. Valériane essaya de lui demander, alors qu'elle la mettait au lit, ce qui se passait. Sa mère chassa une mèche rebelle de son visage, en un geste qui ne témoignait pas la même attention maternelle que d'habitude.

Sa mère lui mentit à nouveau, lui disant que tout irait bien.

Les souvenirs de cette soirée s'étaient ternis, jusqu'à ce jour. À présent, Valériane se souvenait. Sa mère lui avait dit que tout irait bien, et tout ne s'était pas bien passé. Cette nuit-là, elle avait été réveillée par les cris. Terrifiée, elle était descendue et avait vu sa mère tomber au sol. Au-dessus d'elle, un géant se dressait, les poings levés, le visage tordu. Son esprit d'enfant avait mis quelques secondes avant de réaliser qu'il s'agissait de son père. Une lumière par la fenêtre lui avait fait tourner la tête. Les maisons autour de la leur se réveillaient. Elle se souvenait très bien, maintenant, avoir espéré avec force que leurs voisins leur viennent en aide. Mais personne n'était venu cette nuit-là, les lumières disparaissant une à une.

V.

Valériane, assaillie de toutes parts par des souvenirs qu'elle aurait aimé effacer, prit le seul chemin qui lui semblait important en cet instant. Ses pas la menèrent vers la maison d'Alysse. La dizaine de minutes de marche qui les séparaient normalement fut avalée en un instant alors qu'elle courait. Ses pieds déchaussés lui faisaient mal, mais la douleur était bénigne comparée à celle qu'elle ressentait au plus profond de sa poitrine. Elle eut cependant assez de lucidité pour ne pas cogner frénétiquement à la porte de la maison familiale de son amie. Empruntant un chemin qu'elle avait délaissé ces dernières années - elles préféraient maintenant se rencontrer ailleurs, pour éviter les oreilles indiscrètes - elle se saisit de petites roches avant d'arriver sous la fenêtre d'Alysse. Elle manquait de précision, par manque de pratique, mais aussi à cause du tremblement de ses mains. Cependant, à la troisième tentative, le projectile fit assez de bruit pour attirer l'attention de l'occupante de la chambre. La tête rousse et échevelée d'Alysse apparut. Pendant un instant, Valériane rencontra son regard incrédule et presque amusé. Mais en voyant le visage complètement défait de sa visiteuse nocturne, son front se plissa et elle disparut prestement dans sa chambre. Tremblant de plus en plus violemment, Valériane patienta jusqu'à ce qu'elle entendit le bruit caractéristique de la porte de derrière. Elle se glissa par l'ouverture sans hésiter. Alysse la prit par la main et la guida adroitement, évitant tout ce qui pouvait trahir leur présence, puis la mena dans la sécurité de sa chambre. Elles y avaient tellement joué, enfants, avant que la pression et les attentes ne les poussent à cultiver leur jardin secret ailleurs.

Alysse, pour la rassurer, lui murmura que son père n'était pas là et que sa mère dormait comme une souche. Comme avant, elles se faufilèrent dans le lit devenu un peu

trop petit pour elles, ramenant les couvertures sur leur tête. Ce fut à ce moment que Valériane commença à sangloter, n'arrivant plus à contenir la tempête de ses émotions. Elle aurait eu envie de crier, mais la présence rassurante de sa meilleure amie contre elle l'empêcha de réveiller tout le voisinage. Même lorsque ses pleurs se tarirent, elle n'eut pas la force de raconter ce qui s'était passé. Alysse ne la poussa pas, se contentant de surveiller sa respiration qui devenait de plus en plus lente, signe qu'elle s'endormait, épuisée par cette journée cauchemardesque.

Au matin, ne pouvant ignorer les questions que provoquerait la présence de Valériane chez eux et n'ayant pas la force de cacher celle-ci, Alysse alla au-devant de sa mère, tandis que la dormeuse, bien réveillée, écoutait d'une oreille inquiète.

— Nous devrions laisser ton amie et sa famille régler leurs problèmes, entendit-elle.

Alysse protesta. Ses traits sérieux et tirés par la fatigue d'une nuit écourtée durent convaincre sa mère d'accepter cette entorse à leur routine. Valériane ne se leva que quelques heures plus tard, surprise que ses parents n'aient pas encore débarqué sur le pas de la porte de la famille d'Alysse. Après son départ précipité, cet endroit était la destination logique qui leur serait venue en tête. De plus, aujourd'hui était le jour de la semaine dédié au repas familial. Tout le village prenait congé, c'était une tradition qui remontait bien loin et qui n'avait pas été changée par le maire actuel.

Sa mère avait probablement menti à son père quant à son absence, ce mensonge était la seule raison de la relative tranquillité que vivait Valériane. À la simple pensée des conséquences que sa mère subirait aux mains de cet homme qu'elle avait refusé de voir tel

qu'il était, elle se sentit mal et se remit à trembler, inquiétant Alysse. Cette dernière avait apporté un déjeuner sommaire qu'elles n'avaient pas encore touché. Elle se contenta de lui caresser les cheveux en un geste qu'on réserve à son enfant. Valériane savait que son amie n'aimait pas se sentir démunie, mais qu'elle ne la pousserait jamais à parler si elle n'était pas prête.

Parce qu'Alysse lui avait fait confiance avec son pouvoir, Valériane décida d'en faire de même, alors que tout lui hurlait de laisser mourir les révélations récentes de sa mère dans son esprit, de les enterrer et de ne jamais plus en parler. Elle ne l'avait jamais vraiment réalisé jusqu'à présent – ou peut-être n'avait-elle simplement pas envie d'y penser – mais c'était ainsi que fonctionnait sa famille. Et celles de leurs voisins. Et, à voir les yeux agrandis d'une horreur familière et douloureuse d'Alysse, peut-être que celle-ci avait aussi son lot de secrets enterrés par sa famille. Les deux jeunes filles restèrent silencieuses quelques minutes, enveloppées d'un malaise palpable et d'une confusion impossible à nommer.

— Je ne veux plus avoir ce pouvoir.

Valériane venait de briser leur cocon de silence. Alysse se redressa pour s'asseoir sur le bord du lit, sans la regarder. Son absence de réponse confirma son sentiment : il valait mieux pour tout le monde qu'elle n'utilise plus ce don que lui avait donné cette femme au fond du puits. Peut-être aurait-il pu être magnifique, entre d'autres mains. Mais, entre les siennes, il lui paraissait comme un cadeau empoisonné.

— Je dois rentrer chez moi, ma mère doit s'inquiéter.

Sa voix était mécanique, lointaine à ses oreilles. Alysse se tourna vers elle, une lueur inquiète dans le regard.

— Tu es sûre ? demanda-t-elle d'un ton incertain, passant sous silence les conséquences qui l'attendaient à la maison, à la suite de sa disparition.

Valériane lui prit la main pour la serrer affectueusement dans la sienne, en réponse. Elle irait bien. Tout irait bien. Elle voyait qu'Alysse cherchait un moyen de la retenir, mais elles savaient qu'il ne pouvait pas en être autrement. Elle fut accompagnée jusqu'à l'extérieur de la grande maison ; elle ne reçut qu'un coup d'œil indéchiffrable de la mère d'Alysse sur son passage.

Le retour se fit dans une confusion qui ne lui ressemblait pas, elle qui prenait soin de mettre de l'ordre dans ses pensées à chaque fois qu'elle avait un moment pour elle-même. Elle avait l'impression que chaque pas était un supplice, et l'envie de se réfugier dans la vieille tannerie se faisait de plus en plus présente à mesure que la distance entre elle et la maison familiale s'amenuisait. Son mantra tournait en boucle dans sa tête : tout ira bien. Tout sera comme avant. Valériane savait que c'était absurde ; peut-être qu'un jour les paroles de sa mère s'effaceraient, mais elle n'arriverait jamais à oublier la douleur et la peur dans son regard.

On ne l'accueillit pas à la porte. En fait, les lieux étaient plongés dans le silence. À cette heure, tous les voisins étaient normalement levés. Mais elle ne croisa pas leur voisine enceinte qui s'occupait tous les jours de son jardin. Le facteur ne faisait pas sa tournée habituelle. Même le chien de la famille à côté n'émergea pas des fourrés pour venir réclamer des caresses. C'était comme si tous les habitants du rang s'étaient volatilisés. Ou

bien ils avaient tous fui, comme à l'approche d'une tempête. Valériane sentit la honte et la frustration monter dans sa gorge. Où était la solidarité dont elle avait pu être témoin par le passé ? Ils avaient été là quand une de leurs voisines avait fait une fausse couche l'année dernière. Ou à chaque fois qu'un enfant était malade. Ou encore quand la foudre avait fait brûler une des maisons à l'autre bout du rang juste avant le temps froid. Mais, à bien y réfléchir, Valériane n'avait aucun souvenir de tensions chez leurs voisins, du moins rien de suffisamment fort pour déclencher la solidarité si spéciale d'Angeldenn. Tout était tellement parfait... Des voisins parfaits, une famille parfaite, une vie parfaite. Est-ce que le don que lui avait offert le Secret avait le pouvoir de tout faire basculer ainsi ?

Immobile depuis quelques minutes devant la porte d'entrée, Valériane se résolut à entrer. Elle n'eut pas le temps de se questionner davantage sur le silence des lieux. Dès qu'elle fit un pas à l'intérieur, elle vit, en premier, sa mère, qui vint l'accueillir en lui prenant les mains, un sourire faux et trop grand envahissant son visage. Puis, son regard effleura son père – le géant aux mains brutales – qui se tenait à côté de la cheminée, droit à s'en faire craquer la colonne vertébrale. Et, finalement, assis tranquillement à la table familiale, à la place habituelle que prenait le patriarche de la famille, Solas.

Solas, au visage parfait, qui tapotait distraitemment une tasse de thé fumante, sans vraiment la prendre en main. Ses yeux bleus la fixaient, mais Valériane eut tôt fait de fuir son regard, le rouge aux joues. Par l'habitude de son éducation, elle marmonna quelques salutations incrédules. Elle n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit d'autre, le tourbillon paternel et maternel l'entourant. Elle entendit vaguement sa mère lui signaler que Solas était là pour passer un peu de temps avec elle, qu'elle devait bien se comporter et qu'elles parleraient ensuite. Elle sentit la main de son père sur son épaule, et elle eut toutes les

peines du monde à ne pas se dégager de sa brève étreinte, un frisson éclatant sous sa peau. Elle ne le regarda pas, toute son attention se focalisant sur l'homme qui était toujours assis et qui la fixait du même air imperturbable qu'elle lui connaissait depuis qu'ils étaient enfants. Quelques secondes plus tard, la porte se referma derrière elle et le silence s'installa à nouveau.

— Bonjour Valériane.

Son ton était toujours calme. Elle ne l'avait jamais entendu élever la voix. La seule émotion négative qu'elle avait perçue chez lui était le jour où sa famille avait présenté ses condoléances pour Violette. Elle aurait pu tomber sur quelqu'un comme son père. Cette pensée s'insinua en elle, mais plutôt que de la réconforter, elle se crispa. Est-ce que l'homme qui l'avait élevée en arborant un masque qu'elle n'avait, jusqu'alors, pas remarqué allait devenir son élément de comparaison à partir de maintenant ? Serait-elle capable d'être heureuse seulement parce qu'elle ne subirait pas l'atrocité que son père avait commise à l'égard sa mère ?

Un geste de Solas la ramena à l'instant présent et son cœur continua de s'emballer. Il lui fit signe de s'asseoir sur la chaise non loin de lui. Avant, elle n'aurait rien ressenti. Mais, en cet instant, le fait qu'il agisse comme s'il était chez lui en l'invitant à une place qui lui appartenait déjà l'agaçait. Elle obéit néanmoins, les yeux rivés sur ses mains sagement jointes devant elle. Son esprit refusait de se concentrer sur ce qu'il disait, alors qu'il lui livrait ses inquiétudes récentes et celles de ses parents. Le rouge continuait d'enflammer ses joues, elle n'arrivait pas à émettre un son, alors qu'elle avait toujours su tenir la conversation avec son fiancé par le passé, durant leurs quelques rencontres

surveillées. Elle avait trouvé plutôt agréables ces moments, sans ressentir la même spontanéité qu'auprès d'Alysse. Solas était ambitieux, mais avait toujours aidé son prochain. Il avait à cœur le bien-être d'Angeldenn. Ses parents l'avaient bien élevé.

Lorsqu'il posa une main sur les siennes, Valériane sursauta et réprima un geste de recul. Elle balbutia une réponse qui se voulait positive, pour le rassurer, mais il ne lâcha pas ses mains.

— Est-ce que tu préférerais qu'on décale le mariage, si tu ne te sens pas bien ? Je peux en parler à mon père.

Sa compassion la toucha, mais une voix intérieure vint ébranler ses certitudes rassurantes. C'était la sienne. Sa propre voix, qui lui soufflait d'être prudente. Elle décida d'aller à la rencontre des yeux limpides de Solas. Sa compassion de façade se transforma en quelque chose d'indéchiffrable. Quelque chose qui nécessitait des réponses. Valériane entrelaça ses doigts à ceux de l'homme, et elle sentit le bourdonnement familier sous sa peau.

— Veux-tu vraiment te marier avec moi ?

Elle retint son souffle. Une lueur passa dans le regard de Solas. Il n'émit aucun son pendant quelques secondes. Résistait-il à son pouvoir ? Puis, un rictus méprisant – et criant d'honnêteté – vint déformer ses traits.

— Je ne voulais pas quand je t'ai rencontrée les premières fois. Je n'avais rien à faire d'une petite fille pleurnicharde. Qu'est-ce que j'ai détesté mon père quand il m'a dit que je devais me marier avec toi !

Il eut un rire sec.

— Mais je me suis fait une raison. Il me fallait bien une épouse, une qui attirerait la sympathie sur ma famille et qui était en assez bonne santé pour nos futurs enfants. Tu faisais l'affaire jusqu'à ce que tu décides de jouer les hystériques. Et..., fit-il, interrompant sa tirade cruelle, le souffle semblant lui manquer pendant quelques secondes.

Valériane ne prit pas garde aux changements s'opérant chez Solas, toute étonnée de sa résistance au pouvoir et insatisfaite de sa réponse, qui lui semblait bien pauvre. Était-elle réduite à *ça*, aux yeux de Solas, de sa famille, du reste du village ?

Plutôt que l'étrange et habituelle torpeur qui survenait après l'activation de son pouvoir, la colère éclata dans les yeux de l'homme. Il se libéra d'un geste brusque et, dans le même élan, la gifla. Le coup n'avait pas été suffisamment fort pour la projeter hors de son siège, mais Valériane eut un hoquet de surprise et de douleur. Portant une main morne à sa joue à la peau rougie, elle dévisagea Solas. La colère avait fait place à une sympathie d'une fausseté qui lui coupa autant le souffle que la gifle qu'elle venait de recevoir.

— Je te laisse te reposer, tu en as besoin, conclut-il comme s'il parlait à une enfant.

Sonnée par ce qui venait de se produire, Valériane resta assise quelques minutes, les yeux perdus dans la contemplation de ce qui n'était pas là. Elle entendit à peine la porte se refermer dans son dos. Puis un monstre enfla en elle. Infiniment seule, elle se permit de le laisser éclater. Poussant un cri de colère, elle se saisit de la tasse encore fumante, en renversa le liquide sur sa peau sensible et la jeta de toutes ses forces contre la cheminée. Elle ne voulait pas finir comme sa mère, dans un mariage qui n'avait aucun sens

pour elle, changée à jamais par les secrets qu'elle serait forcée de porter. Elle ne voulait pas que tout finisse par lui paraître normal.

Ses parents entrèrent, alertés par tout le vacarme qu'elle faisait. Sans réfléchir, elle fonça vers eux, ou plutôt vers sa porte de sortie, qu'ils bloquaient inconsciemment. Sa mère sembla voir quelque chose dans son regard et elle fit deux pas de côté pour lui libérer le passage. Son père n'eut pas la même réaction. Pendant une fraction de seconde, Valériane entrevit le géant glacial et violent, mais elle ne lui laissa pas le temps d'agir. Alors qu'il levait la main pour la retenir, elle se saisit de celle-ci, plantant ses ongles dans la peau. Le pouvoir s'insinua sous celle-ci.

— Tu n'es qu'un monstre, tu le sais ? cria-t-elle à son intention.

Elle n'attendit pas la réponse bredouillée par son père, ce n'était pas comme si elle s'y intéressait vraiment, ne voulant que le faire reculer. Elle le laissa pantois et confus, et prit la fuite. Sa mère n'avait pas émis un son.

Tout en elle n'était que tempête. Puis, comme un phare au milieu de la nuit, elle sentit cette même présence qui était venue la voir cette nuit où tout avait basculé pour elle. Elle savait ce qu'elle voulait faire maintenant.

VI.

Si même avec ce pouvoir qui lui avait été donné, Valériane n'arrivait pas à savoir ce qu'elle devait faire pour retrouver sa vie parfaite, alors elle irait demander à la principale cause de son malheur récent. Elle ne voulait pas y aller seule cette fois, ainsi courut-elle jusque chez Alysse, espérant y retrouver son amie. Heureusement, la rouquine était assise devant chez elle, les yeux rougis et l'air défait. Bien qu'elle ne sache pas ce qui avait chagriné son amie, cette vue encouragea Valériane à lui saisir la main pour la tirer à sa suite. Elle lui demanda de la suivre et Alysse accepta sans hésiter, sans poser de question. Mais, profitant d'un ralentissement dans le pas de Valériane, qui était essoufflée, elle finit par lui demander ce qui se passait.

— Je veux revoir le Secret.

Alysse n'émit aucune objection, mais Valériane savait ce qui lui passait par la tête. Y aller de nuit était déjà risqué, mais alors en plein jour, à la vue de tous ? Elles allaient s'attirer des ennuis. Sentant l'inquiétude qui émanait son amie, Valériane s'arrêta et commença à réaliser ce qu'elle était en train de demander à celle-ci.

— Je suis d'accord, l'interrompit Alysse avant qu'elle n'ait pu prendre la parole. Je veux juste être sûre que tu comprennes ce qui est en train de se passer. Moi, peut-être qu'on va me retirer mon poste, je m'en fiche. Mais toi, tu es sûre de vouloir risquer ton mariage ? Et... ton père...

Valériane se refusait de lui raconter sa discussion avec Solas, toute à sa colère, mais aussi étreinte par une honte qui ne faisait qu'accentuer sa rage. Elle secoua la tête. Alysse

sourit alors, lui saisit la main et la tira à sa suite, comblant à sa place la brève hésitation qu'elle ressentait à l'idée d'entraîner sa meilleure amie dans ses ennuis.

Elles arrivèrent sur la place centrale et, comme elles l'avaient envisagé, celle-ci vibrait de la même énergie que d'habitude. Elles purent voir quelques érudits en train de discuter, une classe d'enfants chahuter, et les devantures des commerces étaient pleines de vie. Main dans la main, Valériane et Alysse se dirigèrent vers le centre où s'élevaient la tour détruite et les grands arbres. La rouquine avait marmonné qu'elles devaient avancer normalement ; ainsi elles auraient moins de risque d'attirer l'attention. Elles purent atteindre une des ouvertures. N'attendant pas de voir si leur transgression avait été remarquée, elles dévalèrent les escaliers en colimaçon. Valériane avait pris les devants, le regard résolu, cherchant des yeux le long couloir qui les mènerait au jardin mystérieux. Mais, lorsque leurs pieds touchèrent le sol, elles se dévisagèrent, consternées. Il n'y avait aucun couloir. Un mur lisse leur faisait face. Le cœur battant la chamade, Valériane fit le tour, la main contre la pierre. Sa déception humidifia ses yeux, de même que la frustration et la sourde colère qu'elle ressentait. Pourquoi le passage s'était-il fermé devant elle ? Avait-il refusé la présence d'Alysse ? Cette simple pensée la révolta.

Elle n'eut pas le temps de réfléchir davantage. Alysse cria, la faisant se retourner vivement. Deux hommes étaient descendus à leur suite, l'un d'eux avait saisi son amie par les cheveux et entreprenait déjà de la tirer à sa suite. Dans un élan de peur, Valériane voulut lui porter secours, mais le second homme la frappa au visage, puis agrippa son bras.

— Ne l'abîme pas, elle est à Solas.

Sonnée, la jeune femme n'eut pas la force de s'insurger face à cette marque de possession humiliante. Le cœur en miettes et le corps tremblant, elle se laissa trainer jusqu'à l'extérieur. Là, on l'assit de force sur un banc. Elle voulut se relever, son regard terrifié cherchant Alysse, mais l'homme qui l'avait frappée la dissuada d'un regard. Bientôt, une femme – elle reconnut une de ses voisines – vint s'asseoir à ses côtés, lui intimant d'un ton autoritaire de rester assise. Elle l'entendit vaguement parler de sa mère qui était en route, mais son regard cherchait toujours la chevelure rousse de son amie. La place centrale commençait à se remplir. La commotion avait fait sortir quelques marchands et leurs clients, puis l'afflux s'était intensifié, produisant un bourdonnement de voix que Valériane n'arrivait pas à distinguer les unes des autres.

Pendant une heure, elle resta donc immobile. Son visage lui faisait mal à l'endroit où l'homme l'avait frappée, mais la réelle douleur, elle la ressentait au plus profond d'elle-même. Le sentiment tenace d'avoir déçu tous ses proches – dont Alysse, qui se trouvait dans une situation délicate par sa faute – l'envahissait, par moment remplacé par une sourde colère face à cette injustice et l'incompréhension totale de ce qui se passait. Plus que jamais, elle se sentait tourmentée. Pourquoi lui avoir donné ce pouvoir précis de soustraire la vérité à ceux qu'elle touche ? Comment est-ce que cette force supérieure avait pu croire qu'elle était la plus à même de bien l'utiliser ? Pouvait-elle seulement envisager de tout oublier et de retourner à sa vie d'avant ? Était-ce possible ? Les regards monstrueux de son père, de Solas, de ces hommes au fond du puits, se superposaient à ceux, terrifiés, de sa mère, de Dahlia, d'Alysse...

La voix de la femme la ramena à l'instant présent. Sa mère était là. Valériane leva son regard pour voir celle-ci, à quelques pas d'elle, qui la regardait avec des yeux

infiniment tristes. Elle semblait pétrifiée, n'osant pas s'approcher d'elle. Finalement, elle baissa la tête, ses mains contre elle. Valériane ravala l'amertume qu'elle ressentait face à ce clair abandon. Elle remarqua alors ce qui était en train de se produire. La foule s'était épaissie. Jamais elle n'avait vu ces lieux autant fréquentés, pas même lors des fêtes du village. Tous lui tournaient le dos, mais elle réalisa assez vite que c'était parce qu'ils étaient en train de regarder un événement qui se produisait plus loin. Une voix tentait de s'élever au-dessus de tout le brouhaha que produisait l'attroupement.

Valériane voulut se remettre debout, un terrible pressentiment l'envahissant. La femme à ses côtés lui serra le bras jusqu'à planter ses ongles dans sa peau.

— Reste ici, c'est mieux pour toi.

Le même monstre qu'elle avait senti en elle après le passage de Solas enfla à nouveau. Elle n'en pouvait plus qu'on lui dise ce qu'elle devait faire. À son propre étonnement – et celui de sa voisine, qui l'avait vue grandir et devenir la jeune femme complaisante et tranquille qu'elle était – Valériane envoya sa main au visage de la femme. Cette dernière la lâcha et elle en profita pour se relever et disparaître dans la foule.

On ne faisait pas attention à elle. À chaque pas qui la rapprochait du centre, alors qu'elle se faufilait difficilement entre les villageois, son impression que quelque chose de terrible était en train de se produire grandissait. Ses doigts picotaient et elle ne put résister à la tentation. Sur son passage, elle effleura le bras d'une femme d'une quarantaine d'années. Cette fois, elle n'eut pas besoin de parler pour que la magie opère.

— Je ne pensais pas revoir une punition publique, marmonna si confusément la femme que Valériane dut se coller à elle pour distinguer ses paroles. J'en ai vu une, enfant, c'était terrible, si terrible. Pourquoi est-ce que j'ai oublié ? Pourquoi personne n'en parle ?

La femme se mit à sangloter, le corps tremblant, et Valériane la lâcha. Elle n'avait jamais entendu parler de ce genre d'événements. Il n'y en avait aucune trace dans leurs archives, rien qu'Alysse n'ait pu voir, du moins. Mais, même si son amie n'avait pu avoir accès à cette documentation, pourquoi cette histoire n'avait-elle pas été ne serait-ce que murmurée ici et là ? Angeldenn n'était pas en faveur de la violence... À cette pensée avortée, Valériane eut un rictus qui lui tordit les traits. Son père, Solas, la mère de Dahlia, ces hommes au fond du puits, ne démontraient-ils pas le contraire de ce qu'elle pensait être la vie à Angeldenn jusqu'à présent ? Peut-être que tout son chez-elle n'était qu'un amas de non-dits et de secrets enfouis, même si cette simple pensée lui paraissait grotesque.

Elle effleura quelqu'un d'autre. Elle reconnut après coup la tête blanche d'un membre du conseil du maire. La lueur dans ses yeux et son sourire satisfait lui donnèrent envie de vomir.

— Il était temps que le troupeau ait un rappel de ce que la désobéissance encourt. Ça faisait longtemps.

Le simple toucher de Valériane se transforma en poigne solide, attirant l'attention de l'homme sur elle. Sa satisfaction se transforma en confusion, soumis au pouvoir du Secret. Il balbutia :

— C'est le seul moyen pour que les femmes comme vous et les autres trouble-fêtes ne franchissent jamais la ligne. Chaque punition publique ancre tellement bien la peur qu'il n'est nécessaire de le faire qu'une fois par génération ; la suivante est parfaitement modelée pour que notre mode de vie soit protégé. C'est plus sûr pour tout le monde, si tu savais ce qui se trouve à l'extérieur...

Quelqu'un la bouscula, la faisant lâcher prise avant qu'elle puisse en savoir plus. Ne parvenant pas à retrouver l'homme, Valériane continua d'avancer. Elle fut enfin assez près pour distinguer clairement la voix du maire, qui s'adressait à tout le monde. Il parlait d'un exemple à faire pour le bien-être du village, parce qu'un tel élément perturbateur avait le pouvoir de défaire tout ce qu'ils avaient pu accomplir jusqu'à présent. Que sans l'ordre, ce serait un chaos absolu qui ne garantirait pas que tout le monde puisse vivre à son aise. Leur communauté ne survivrait pas.

Avant même qu'elle n'émerge de la première ligne de spectateurs, Valériane entendit les sanglots effrénés d'Alysse. Elle se figea un instant devant le spectacle qui s'étalait devant ses yeux horrifiés. Son amie était à genoux. On l'avait frappée au nez, faisant couler le sang sur son visage. Et on lui avait aussi rasé entièrement les cheveux, qui étaient amassés autour d'elle. Elle en serrait un peu dans ses mains, comme si elle se retenait à la seule chose tangible qui lui restait.

Valériane savait qu'il lui aurait été préférable de ne pas attirer l'attention, mais la détresse de son amie lui fit pousser un cri où se mêlaient colère, peur et protestation.

— Arrêtez ! C'est ma faute ! Alysse n'a rien fait !

Le père de Solas la regarda, de la pitié qu'elle savait fabriquée dans ses yeux – tel père, tel fils. Valériane sentit à peine qu'on tentait de l'agripper pour la tirer vers l'arrière. Le maire fit un signe de main et on la lâcha.

— Ma pauvre enfant. Je sais que tu veux protéger ton amie, mais il est de notoriété publique que la petite d'Atlas est une instigatrice de malheur. Elle a eu sa chance quand le poste d'historienne lui a été offert, mais elle n'a pas su s'en saisir et a préféré entraîner des gens respectables comme ta famille et toi dans ses méfaits.

Valériane comprit facilement qu'il cherchait par tous les moyens de protéger sa réputation, non par charité, mais pour protéger par extension celle de son fils. Leurs fiançailles étaient publiques depuis des années, les annuler porterait un coup dur à sa famille prestigieuse. Ainsi, faire croire que la fiancée de Solas était simplement trop gentille et naïve était la solution pour contenir les mauvaises langues.

Sauf que Valériane en avait assez d'être trop gentille et naïve. Lorsque le maire annonça la suite de la punition, intensifiant la vague de peur qui avait envahi Angeldenn, Valériane perdit pied. Alysse gémit de terreur lorsque les bourreaux se saisirent de ses vêtements, déterminés à les déchirer pour accomplir l'humiliation publique en la déshabillant. Ils n'eurent pas le temps d'aller au bout de leur geste. Le monstre enfla en Valériane, mais peut-être n'était-ce pas un monstre, en fin de compte. Elle glissa entre les mains qui avaient desserré leurs poignes.

— menteur ! cria-t-elle en se jetant sur le maire.

Le rapport de force inégal ne lui faisait plus peur. Elle avait réussi à le toucher et le choc libérateur dans ses bras se fit sentir.

— Oui, je le suis. Ma famille est aux commandes depuis des générations et ce n'est pas une petite fille comme toi qui va changer les choses, hurla-t-il, en lui postillonnant au visage.

Elle profita de la confusion qui envahissait l'homme pour le pousser en bas de la petite estrade. Ce n'était pas une chute assez haute pour lui être fatale, mais assez pour lui couper le souffle. Le bourreau qui tenait Alysse se rua vers le maire pour s'assurer qu'il n'était pas blessé et Valériane releva son amie. Son éclat avait semé la confusion dans la foule. Et, heureusement pour elles, le fait que les villageois soient tous entassés joua en leur faveur. La foule même devint un obstacle aux quelques serviteurs de l'ordre qui auraient voulu se jeter sur les trouble-fêtes. Et, à leur grande surprise, les deux amies purent entendre des cris de protestation qui s'intensifièrent.

— Viens, murmura Valériane à l'oreille d'Alysse.

Elles prirent le risque de disparaître dans la foule, mais Valériane avait choisi un côté de celle-ci qui lui semblait plus confuse qu'hostile. Elle s'attendait à ce qu'on la frappe ou l'agrippe à tout moment. Elle sentit bien une main lui saisir les cheveux, mais elle la lâcha assez rapidement. Jetant un coup d'œil derrière elle, elle vit la femme qui lui avait fait la confession un peu plus tôt, qui repoussait celle qui avait cherché à la retenir – son ancienne institutrice, au regard plein de haine.

Elles arrivèrent à s'extirper de la foule et Valériane mena Alysse quelques rues plus loin. Leurs corps tremblaient, de douleur ou de peur, rendant la course plus difficile. La peur d'être pourchassées les faisait avancer. Derrière elles, la foule continuait de monter en intensité. La violence éclatait entre plusieurs partis. Jamais un tel événement ne s'était produit. Ou peut-être que si, mais comme les punitions, ils avaient été enfouis profond dans leur mémoire et effacés de leur histoire. Que pouvaient-elles croire, maintenant ?

Alysse manifesta en premier son besoin de s'arrêter. Elles se dissimulèrent dans l'ombre d'une maison. Valériane n'eut pas le temps de reprendre son souffle que son amie éclatait en sanglots. Elle la serra contre elle, elle-même les yeux humides. Elle n'arrivait pas à comprendre comment ils avaient pu aller assez loin – ou avoir l'intention d'aller aussi loin que d'exposer la jeune femme ainsi. Et puis, elle ne savait pas quand ils se seraient arrêtés, et cette pensée la terrifiait.

Lorsque les pleurs d'Alysse se transformèrent en gémissements discrets de douleur, Valériane l'examina. Son nez devait être cassé, et peut-être l'avaient-ils frappée ailleurs. Elle se sentit impuissante, un instant, car toutes les solutions qui lui seraient venues en tête en temps normal consistaient à faire appel à une aide comme sa mère ou le médecin du village, ceux en qui elle ne pouvait plus avoir confiance.

Elle n'eut pas le temps de se ressaisir, une voix se fit entendre dans son dos :

— Te voilà !

Valériane fit volteface, protégeant instinctivement Alysse derrière elle. Solas se tenait là, un masque monstrueux de fureur sur le visage. Il la fixait, elle, ne semblant pas porter la moindre attention à Alysse. Elle tourna la tête vers celle-ci, lui murmurant :

— Est-ce que tu penses que tu peux te rendre chez Rose ?

Alysse leva les yeux vers elle, terrifiée :

— Et toi ?

Valériane la poussa doucement pour l'exhorter à s'enfuir. Après une hésitation, Alysse tourna les talons et disparut entre les maisons. Les fiancés se firent face. La colère de Solas se transforma en sourire, ce qui ne rassura aucunement Valériane. Il secoua la tête et sembla se forcer à se détendre.

— Écoute, ce n'est pas trop tard, commença-t-il. Ce que tu as fait était vraiment dangereux pour nous tous, mais nous pouvons encore mettre ça sur le compte de la duplicité de l'autre, là, et pourquoi pas sur cette vieille sorcière ? Ou encore sur la panique du mariage qui s'en vient, je suis sûr que beaucoup sauront reconnaître l'angoisse causée par un tel événement.

Valériane garda le silence. Elle avait peur, mais elle était aussi sonnée de voir jusqu'où pouvait aller l'homme en face d'elle pour essayer de sauver les apparences. Elle aurait voulu lui dire qu'il pouvait se trouver une autre fiancée, mais elle se mordit la langue. Ce ne serait pas juste pour celle qui prendrait hypothétiquement sa place. Aucune femme ne devrait être obligée de se marier au monstre qui se dissimulait derrière ce visage angélique ni avoir à entrer dans cette famille qui semblait pourrie jusqu'à la moelle. Que

pouvait-elle dissimuler de plus, d'ailleurs ? Quels secrets les hauts placés d'Angeldenn gardaient-ils pour eux depuis des générations ?

— Tu en dis quoi ? continua Solas, qui s'avança vers elle en lui tendant une main dont elle ne pouvait plus ignorer les griffes.

— J'en dis que tu peux arrêter l'acte, tu ne peux plus te cacher, répondit aussi calmement que possible Valériane.

Elle ne voulait pas l'énervier, mais elle ne pouvait pas non plus aller en son sens. Elle vit le masque vaciller, mais rester en place. Son cœur battait la chamade. Solas continuait de s'approcher. Pouvait-elle se permettre de reculer ? Ou bien, comme avec les animaux sauvages, sa fuite ne ferait-elle qu'exciter le prédateur en face d'elle ?

— Je ne sais pas comment tu fais tout ça. Cette fois, chez toi, puis avec mon père... Tu sais qu'il m'a prévenu de me méfier des femmes comme toi ? Que je devais serrer la bride dès que possible ? Je n'ai jamais compris ce qu'il voyait en toi, mais j'aurais dû l'écouter.

Valériane ne comprenait pas ce qu'il voulait dire. Des femmes comme elle ? La lourdeur des secrets de son village continuait à s'épaissir sur ses épaules.

— Ça s'arrête maintenant, fit-il, avec une confiance si forte qu'en d'autres circonstances, elle aurait ri d'incrédulité.

Sa condescendance la fit s'enflammer. Peut-être était-il dangereux, mais elle l'était aussi, à sa manière.

— Tu veux savoir comment je fais ? Comme ça, répondit effrontément Valériane, alors qu'elle empoignait le bras de son fiancé, à sa portée.

Cette fois, elle y mit toute sa volonté, ainsi que sa peur. La perspective qu'il s'échappe était assez terrible pour amplifier sa détermination et, semblerait-il, la force du pouvoir. Elle vit la colère enfler dans son regard, pour finalement être submergée par cette douce confusion qui lui fit comprendre qu'il était à sa merci.

— Ta famille semble en savoir plus que n'importe qui au village. Comment ça se fait ?

Sa voix tremblait sous la force de toutes les questions qui tournaient dans son esprit paniqué.

— Le contrôle de l'information est plutôt facile quand on sait où placer ses yeux et ses oreilles. Chaque maire succédant à un autre renforce le réseau caché parmi les Rapporteurs. On sait exactement ce qui va se dire, quand, et à qui.

— Tu veux dire que tout ce qui vient de l'extérieur est filtré ? Tout le temps ?

— La plupart des informations qui viennent de l'extérieur sont fausses, rectifia-t-il en ricanant, semblant très fier de l'ampleur du pouvoir que détenait sa famille – de celui qu'il détiendrait une fois que son père aurait passé le flambeau.

Son attitude aurait dégoûté Valériane, si elle n'avait été autant sous le choc.

— Mais... les autres villages ?

— On s'en fout des autres villages. Chacun a son propre système qui sert ses intérêts et laisse les autres tranquilles.

— Qu'en est-il des couples qui vont ailleurs ? demanda-t-elle, de plus en plus confuse.

— Tu penses vraiment qu'ils y vont pour s'y établir et vivre comme de joyeux petits couples ? Le plus important, c'est que quelques hommes de confiance qui ont été sélectionnés des années à l'avance s'y rendent pour renouveler la population.

L'important était que les hommes s'y rendent... Valériane ne se sentit pas assez solide pour réellement comprendre ce qu'il voulait dire ainsi. En tremblant, elle continua :

— Tout ce qu'on nous a dit de l'extérieur est faux ? Quelqu'un m'a dit que c'était dangereux...

En y repensant, ce n'était pas ce que l'homme du conseil lui avait dit. Solas éclata d'un rire méprisant.

— Il n'y a pas de monstre dehors, si c'est ce dont tu parles. Pas de fées ni d'autres créatures mystiques.

Il ne savait pas pour le Secret. Sans vraiment savoir pourquoi, Valériane en fut soulagée.

— Et, sincèrement, le monde ne va pas s'arrêter si quelqu'un met le pied à l'extérieur d'Angeldenn, même si mon père n'arrête pas de me dire que la vérité dehors n'est pas un danger pour les individus qui partent, mais pour ceux qui restent. Moi, je pense

que si la peur instiguée par les générations précédentes ne fonctionne pas, il faut juste s'assurer que les fuyards ne reviennent jamais, ce qui n'est pas compliqué, conclut Solas, un rictus cruel sur les lèvres.

Peut-être ne comprenait-elle pas encore très bien son pouvoir. Vacillant face aux révélations de Solas, elle sentit son emprise diminuer. Et l'homme en profita pour reprendre le contrôle, alors qu'elle avait tant de questions. Le cri de rage qui sortit de sa gorge la pétrifia. Cette fois, elle vit clairement que l'agacement et la colère face à cette situation s'étaient transformés en quelque chose de plus violent. Il voulait qu'elle disparaisse, elle et les secrets maintenant dévoilés. Lorsqu'il visa sa gorge de ses mains, comme un serpent prêt à immobiliser sa proie, Valériane sut qu'elle ne serait pas assez rapide pour fuir.

Le coup de canne derrière le crâne de Solas la choqua et, hébétée, elle regarda le corps inconscient de l'homme s'effondrer à ses pieds. Son choc fut encore plus immense quand elle vit Rose à l'autre bout de l'arme improvisée. La vieille femme lui souriait, attendant vraisemblablement qu'elle prenne la parole. Valériane aurait pu encore poser des questions, mais elle sentit que ce n'était plus le temps de le faire. Il était maintenant l'heure d'agir, et avec tout ce que venait de lui dire Solas, elle savait quoi faire.

— Venez avec nous, la supplia Valériane, après s'être approchée de la vieille femme, sans un regard de plus vers Solas.

Rose eut un petit rire.

— Oh non, ma petite. J'ai encore beaucoup à faire ici.

*
**

— Je ne pensais jamais voir tout ça... murmura Alysse. Ça ne m'a même pas traversé l'esprit. C'est trop bizarre.

Main dans la main, les deux amies s'étaient engagées sur une route de terre qui serpentait entre les arbres. Aux premiers abords, Valériane s'était demandé comment il pouvait y avoir une route – certes un peu broussailleuse – aussi bien définie en dehors du village. Puis l'incongruité de la situation avait balayé toutes ses nouvelles questions. La crainte aussi, puisqu'elles venaient de s'engager sur un chemin qui leur était totalement inconnu. Elles avaient quitté Angeldenn. Elles n'en avaient pas le droit, et pourtant.

Après sa confrontation avec Solas, Valériane avait suivi Rose, qui l'avait menée jusque chez elle, où attendait une Alysse anxieuse. Ses blessures avaient été pansées et elle tenait deux sacs bien remplis. Devant son regard interrogatif, son amie lui avait dit qu'ils avaient été préparés à l'initiative de Rose, avant même qu'elle ne coure jusque chez elle. Valériane ne comprenait pas comment la vieille dame avait pu traverser le village en si peu de temps pour lui porter secours contre son ex-fiancé, mais avait décidé d'arrêter de poser des questions. L'important était qu'elles étaient en vie, même si elles devaient maintenant faire face à l'inconnu.

— Et vous n'avez encore rien vu, leur répondit une voix émergeant d'entre les arbres.

Elles sursautèrent. Une silhouette longiligne se révéla à leurs regards. Il s'agissait d'une femme d'une trentaine d'années au visage mutin. Elle était habillée comme si elle avait l'habitude de parcourir les routes. Une lame était soigneusement rangée à sa hanche.

Elles n'en avaient jamais vu, encore moins portée ainsi, puisqu'il n'y avait pas d'armes à Angeldenn, que des outils. La femme inconnue leva une main apaisante.

— Rose m'a contactée pour vous aider, fit-elle, ajoutant une autre question sans réponse au répertoire de Valériane.

— Je ne pensais pas qu'il y aurait d'autres personnes ici, répondit celle-ci.

Elle se détendit légèrement. Leur interlocutrice ne semblait pas hostile, ne pointait pas son arme dans leur direction, et connaissait Rose. De plus, elle avait le pouvoir avec elle. À tout moment, elle pourrait savoir les intentions cachées de celle qui se présenta, plus tard, comme Bleu. Un nom bien étrange.

— Oh, nous sommes nombreux sur les routes d'Icaris, fit la femme, leur tendant la main. Bienvenue chez vous.

Lorsque ma mère m'a proposé d'emprunter les routes du Temps pour chercher les âmes assoiffées de réponses, j'ai hésité. Je restais humaine, et le poids de la tristesse engendrée par la mort de mon tendre et cher mari étouffait toute pensée portée vers l'avenir. Mais je l'ai écoutée me parler d'un nouveau but à atteindre, d'une nouvelle étincelle à raviver, et j'ai décidé de retourner à Icaris, sans poser plus de questions. Après tout, le Secret avait ses propres motivations et n'était pas réputée pour donner les réponses sans laisser la possibilité de les chercher par soi-même.

Pourquoi choisir Angeldenn ? Pourquoi en cet instant précis, trente ans plus tôt ? Icaris regorgeait de ces communautés intemporelles qui s'extirpaient de terre à la manière des champignons, enflant à mesure qu'elles étaient nourries de l'avarice des êtres humains

et de leur soif de contrôle, jusqu'à éclater et répandre leurs spores, en un cycle infini. Mais j'avais senti leur présence future ; ces deux âmes ne verraient le jour qu'une dizaine d'années plus tard et je me devais de devenir leur témoin, leur alliée, celle qu'elles chercheraient lorsqu'elles en auraient le plus besoin.

C'était mon rôle, depuis, et il le sera pendant encore longtemps, jusqu'à ce que ma mère me rappelle à ses côtés.

Et pour Valériane ? Le choix était maintenant le sien. Peut-être gardera-t-elle le pouvoir et empruntera-t-elle le chemin que j'ai moi-même choisi, il y a si longtemps.

Conclusion

Dans le cadre de ce mémoire, nous avons cerné un pan de l'évolution du modèle de la jeune fille en littérature, en étudiant la manière dont ce modèle est repris et actualisé par l'héroïne de *La passe-miroir*, Ophélie, les différents types présents dans le système de personnages de Christelle Dabos, et la transformation du personnage principal à travers sa capacité d'agir et d'influer sur sa situation. L'autrice de *La passe-miroir* a créé un personnage qui reprend certains aspects du modèle de la jeune fille, emprunté aux contes de fées, que ce soit sa passivité apparente, son lien avec la lecture, sa situation imposée par les contraintes de son genre (*gender*) dans un système patriarcal et l'impératif de la beauté qui pèse sur ses épaules. Les lecteur·ices se retrouvent néanmoins, et rapidement, devant un personnage qui est nuancé : bien que discrète, autant par sa taille que par sa voix, Ophélie manifeste ses émotions par ses objets magiques et exprime sa présence – bien malgré elle – par sa maladresse maladive. Elle se résigne à marier Thorn, mais elle a longtemps refusé les propositions de mariage, entrant en conflit avec sa mère et le pouvoir patriarcal. Sa passion pour la *lecture*, qui est aussi son métier, est défendue fermement. Ses pouvoirs (la *lecture* du passé et le passage à travers les miroirs) lui permettent une forme de mobilité qui n'est pas habituelle ou toujours permise aux femmes. De plus, elle impose son désintérêt face à la beauté (vêtements chics, cheveux disciplinés) quand elle le peut, ne cherchant pas à se conformer à l'image renvoyée par les femmes qui l'entourent. Dabos campe ainsi une héroïne qui transgresse certaines normes imposées aux femmes dans le monde fictionnel qu'elle décrit.

Dabos nuance aussi le système de personnages gravitant autour d'Ophélie. En effet, d'une part, les personnages correspondent à certains types en littérature, notamment les personnages féminins : la chaperonne, la mentore contrôlante, la rivale, la conseillère amoureuse. D'autre part, bien que ces types reprennent des stéréotypes datés (la chaperonne incarne le regard d'une femme sur une autre femme pour la garder sur le droit chemin, par exemple), le système de *La passe-miroir* les actualise et les inscrit dans une littérature de genre toujours en mouvement, qui met en avant des formes de solidarités entre femmes. La tante chaperonne au regard scrutateur revêt ainsi un aspect protecteur et maternel lorsque la situation d'Ophélie n'est pas favorable. La sœur, conseillère sentimentale, est réaliste quant à la situation des femmes mariées comme elles ; elle conseille à Ophélie de prendre avantage de celle-ci. La mentor contrôlante se révèle être une alliée de taille qui reconnaît les changements qui s'opèrent en Ophélie ainsi que sa valeur en tant que personne, plutôt qu'en fiancée procréatrice.

Dabos utilise aussi certains personnages pour introduire deux sujets présents dans la littérature au féminin, qui sont eux aussi traités de manière nuancée : le mariage et la maternité. Les Doyennes, figures d'autorité, arrangent le mariage entre Ophélie et Thorn ; elles répondent à un pouvoir masculin supérieur. Cependant, une figure masculine autour d'Ophélie rejette le mariage : son grand-oncle, qui ne voit pas d'un bon œil le départ d'Ophélie vers une arche à la réputation brutale. Et si la mère et la sœur d'Ophélie renforcent comme les Doyennes la nécessité du mariage, la première exprime néanmoins des doutes face au caractère rustre du fiancé et aux dangers encourus par sa fille, tandis que la deuxième reconnaît qu'elles sont mariées jeunes, à des partis qui ne les rendront pas forcément heureuses, et qu'elles doivent jouer de leur charme pour en tirer avantage. Il est

aussi révélé que Thorn n'a pas non plus son mot à dire dans leur mariage arrangé, forcé par sa tante Berenilde et le reste de sa famille, montrant que, dans le monde fictionnel de Dabos, l'institution du mariage est aussi contraignante pour les hommes. Quant à la représentation de la maternité, ancrée dans un passé religieux et qui a mis du temps à évoluer et à trouver place dans la littérature¹, *La passe-miroir* regorge de figures maternelles positives et négatives. Ophélie elle-même revêt par moments un rôle maternel, ne serait-ce qu'avec son habilité à créer (*engendrer*) un Autre. Le rapport entre l'héroïne et sa mère est défini dès le premier tome et caractérisée par un certain rejet qui est presque systématiquement présent dans la littérature féminine² : Ophélie ne veut pas devenir comme sa mère. Pourtant, elle est entourée de figures maternelles qui l'aident à travers son périple : Berenilde, Mère Hildegarde, Hélène, qui sont des formes alternatives de figures maternelles et protectrices. Elle est aussi confrontée aux Doyennes et à la Rapporteuse, figures négatives et elles-mêmes soumises au pouvoir patriarcal en place. Ces figures forment un éventail de modèles maternels qui évite de répéter des normes et des rôles traditionnels liés au genre (*gender*).

Le second chapitre permet de constater que le personnage d'Ophélie, tout en héritant à un certain degré des modèles antérieurs, se distingue de la fatalité qui régit le destin des personnages féminins avant les années 1990 ; par sa capacité d'agir, elle témoigne d'un certain renouveau débutant dans les années 2000. Nous avons analysé l'agentivité féminine d'Ophélie, en mobilisant un concept peu employé dans le genre de la fantasy et en nous attardant aux marques distinctes d'agentivité que sont le regard, la

¹ Lori Saint-Martin, *Le nom de la mère*, Montréal, Nota bene, 1999, p. 13.

² *Ibid.*, p. 55.

présence ou l'absence de paroles et les actions du personnage. Le regard contrôlant des autres sur l'héroïne se manifeste dès le premier chapitre, avec le rôle de chaperon de la tante d'Ophélie, bien que ce personnage ait été nuancé pour s'éloigner de son type et ainsi permettre un plus grand champ d'action à Ophélie. Le regard contrôlant s'est aussi manifesté à travers le personnage de la Rapporteuse, dont le nom évoque clairement son rôle. Cependant, il a été montré qu'Ophélie ne cherche pas la validation dans le regard des autres, sauf dans celui de Thorn. Au fil de la saga, le regard est réinvesti de manière positive, puisqu'il devient une marque prononcée de son agentivité : c'est par le regard des autres qu'Ophélie prend conscience de sa propre force et des transformations qu'elle a subies. Analyser la deuxième marque d'agentivité, les paroles et les silences, a permis de montrer la manière dont Ophélie utilise sa voix pour asseoir sa volonté, dans une transformation qui s'est opérée à travers les quatre tomes de la saga. Présentée comme une jeune fille dont la voix ne se fait pas entendre, elle est longtemps silencée : elle est obligée de se déguiser et de jouer le rôle d'un mime pour passer inaperçue à la cour, mais elle tire de cette situation la possibilité de se déplacer à sa guise pour trouver des réponses à ses questions. À plusieurs reprises, elle se cache sous l'air innocent d'une jeune fille, une autre stratégie pour faire face à sa situation et pour convertir le rôle qu'on lui attribue en pouvoir. Par la suite, elle utilise la parole pour parvenir à ses fins et imposer sa volonté quant à la suite des événements. À la toute fin de l'histoire, elle confirme de vive voix son identité de passe-miroir, chose qui a longtemps été mise en doute à travers sa quête d'identité. La dernière marque, celle des actions ainsi que du refus d'agir, est la plus visible en ce qu'elle modifie le cours des péripéties, ne serait-ce que par le pouvoir magique d'Ophélie qui lui permet de voyager à travers les miroirs, forme de transgression à la condition liée à son

genre (*gender*) : Ophélie est dépeinte comme une jeune fille tranquille voulant rester sur Anima, mais, très tôt, elle manifeste un fort désir d'indépendance – présenté comme viscéral – lorsqu'on lui enlève la possibilité de choisir son destin. Ainsi, sa tranquillité n'équivaut pas à une forme de passivité associée aux modèles antérieurs de la jeune fille en littérature³. Ce semblant de passivité est aussi mis au défi dans le troisième tome lorsqu'Ophélie refuse volontairement de partir d'Anima pour ensuite décider de quitter son arche en secret pour aller chercher des réponses.

Par ailleurs, notre analyse de l'agentivité d'Ophélie est couplée au schéma actantiel d'Hamon, ce qui a permis de fournir un tableau plus complet de la capacité d'agir du personnage, qui se module au cours de la saga. Les traits modaux du vouloir, du savoir et du pouvoir se manifestent chez Ophélie tout au long de l'histoire. Ils se nourrissent les uns les autres et le tableau qu'ils forment montre que le personnage, à travers leur transformation, a de plus en plus la capacité d'agir sur sa situation. Le « vouloir-faire » se manifeste tôt dans l'histoire, mais n'implique pas de véritables actes lors de ses premières manifestations : Ophélie veut être autonome, mais elle est obligée de quitter sa terre natale et d'obéir à autrui – en premier lieu la tante de Thorn, puis ultimement ce dernier, lorsqu'ils seront mariés. Cette volonté ne se transforme en actions que plus tard, lorsqu'Ophélie renonce volontairement à sa liberté et rejoint l'observatoire, dans le but d'aller chercher elle-même les réponses aux questions qui l'empêchent de reprendre le contrôle de sa vie, de la manière qu'elle le désire. Cette recherche de savoir – deuxième trait modal – est

³ Isabelle Smadja, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », dans Paul Pasteur, Marie-Françoise Lemmonier-Delpy, Martine Gest et Bernard Bodinier (dir.), *Genre & Éducation. Former, se former, être formée au féminin* [en ligne]. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, par. 4. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.purh.1751>, par. 16. et Véronique Lord, *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans Dans les ombres d'Eva Senécal*, mémoire d'études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2009, f. 33.

omniprésente dans *La passe-miroir* : que ce soit sa quête identitaire ou celle qui forme le fil rouge de l'histoire, les actions d'Ophélie sont motivées par la nécessité de comprendre ce qui lui arrive et de découvrir ce qui se trame hors de sa portée. Son réflexe est de chercher des informations sur le Pôle, puis de se fondre dans la foule pour comprendre comment fonctionne ce nouvel environnement. Sa quête de savoir devient active une fois à l'observatoire, puisqu'elle s'y rend de son propre chef avec Thorn. À chaque fois qu'elle décide de continuer sa quête plutôt que de renoncer et de retourner chez elle, Ophélie se rapproche du dénouement final : à un point de l'histoire, ses agissements ont un impact direct sur le monde qui l'entoure. Le troisième trait modal est le pouvoir ; sa manifestation est littérale (la magie dans le genre littéraire de la fantasy) ainsi qu'imagée (la capacité du personnage à agir ou non). Chez Ophélie, ce trait se manifeste d'abord par son déficit, à travers une incapacité à agir selon son bon vouloir en étant fiancée à Thorn et la perte littérale de ses pouvoirs de *lecture* et de passe-miroir. Cependant, sa volonté se développe à travers les épreuves : malgré leur violence, Ophélie veut reprendre le contrôle de sa situation et de son pouvoir. À la fin du récit, son pouvoir magique est mieux ressenti et maîtrisé, exprimant par le fait même une modification de son pouvoir actantiel.

En conclusion, Ophélie est un personnage qui reprend certaines caractéristiques de modèles de jeunes filles plus anciens et dictés par des représentations sociales patriarcales. Cependant, les nuances (dans son portrait, dans le système de personnages qui l'entourent, dans son agentivité) qu'apporte Christelle Dabos permettent de l'inscrire dans une littérature de genre contemporaine, au côté d'autres auteur·ices de la fin du XX^e et début du XXI^e siècle ayant aussi la volonté de produire des modèles de personnages féminins qui tendent vers une transformation plutôt qu'une rupture totale. En cohérence avec ce constat,

nous avons voulu prendre part au renouvellement de la littérature de fantasy contemporaine et écrire une nouvelle qui mette en lumière un personnage féminin rompant avec certains stéréotypes de genre et faisant preuve d'agentivité. Comme dans *La passe-miroir*, nous avons instauré un cadre, un monde fictionnel dirigé par un système patriarcal, dans lequel l'agentivité des femmes n'est pas encouragée ou encore se manifeste par le prisme du pouvoir masculin : Valériane se conforme en premier lieu aux attentes qui pèsent sur ses épaules en tant que jeune femme, en acceptant les fiançailles avec Solas et en obéissant à ses aînés. Elle ne remet pas non plus en question l'éducation pauvre des jeunes filles dans la même situation qu'elle. Elle a été conditionnée dès son plus jeune âge à respecter l'ordre établi, par les enseignements qu'elle a reçus ainsi que par le trauma vécu lors de la mort de sa jeune sœur – elle a eu un aperçu de la violence qui pouvait se cacher dans chaque famille, lorsque son père a battu sa mère en représailles. Par le biais d'Alysse, puis de sa rencontre avec le Secret, la porte s'ouvre vers une affirmation de soi. Alysse, bien qu'étant un personnage secondaire en comparaison de Valériane, représente cette ouverture et cette curiosité du monde qui fait défaut au personnage principal ; en ce sens, elle peut être considérée centrale dans notre volonté de dénoncer le contrôle absolu du système sur la communauté. En effet, c'est par son biais, et plus précisément par son métier d'historienne, que nous introduisons la perspective que même l'Histoire est contrôlée par le pouvoir en place.

Dans le cadre restreint de cette novella, nous avons voulu rendre chaque personnage aussi reconnaissable qu'il était possible de le faire avec ces contraintes. Pour concevoir les personnages, nous nous sommes appuyée sur les modèles stéréotypés analysés dans le premier chapitre de ce mémoire. Mis à part Alysse, qui remplit le rôle de confidente, nous

avons introduit deux personnages dans le rôle de la mentor alliée : le Secret apporte un début de réflexion chez Valériane, et Rose prend le relais, manifestant elle-même une agentivité plus prononcée vers la fin de la nouvelle, lorsqu'elle vient en aide physiquement à Valériane et à Alysse. Finalement, nous avons intégré le regard contrôlant en la personne de la mère de Valériane, qui par amour et crainte que sa fille ne subisse les mêmes violences qu'elle, tente de la garder sur le chemin qui lui a été tracé depuis son enfance. D'autres femmes, beaucoup plus secondaires, accentuent ce regard de l'autre sur les agissements de Valériane : la superviseuse de l'atelier où travaille celle-ci et ses collègues, par exemple.

Le second chapitre de la recherche a aussi nourri la création par le lien fort entre les concepts du savoir et du pouvoir : en situant la nouvelle dans le genre de la fantasy, nous avons choisi, comme dans *La passe-miroir*, d'aborder une manifestation littérale du pouvoir. Valériane développe la capacité magique de faire dire la vérité aux personnes qu'elle touche ; dans ce cas-ci, le pouvoir est littéralement l'acquisition du savoir. Et c'est en accumulant les vérités auprès de ceux et celles qui les ont dissimulées – ou les ont enfouies au plus profond d'elles-mêmes pour se conformer à la société – que Valériane change son comportement : bien qu'apeurée par les changements dans sa vie et par moments réfractaire à ceux-ci, elle décide d'utiliser son pouvoir pour chercher les réponses aux questions qui ne cessent d'être posées face à une société qui a de moins en moins de sens pour elle, puis pour venir en aide à Alysse lorsque celle-ci se trouve en danger.

Cette réflexion, en vue de créer une novella qui reflète les changements actuels du traitement du personnage féminin en fantasy, nous a amenée à créer le système de personnages avant l'univers dans lequel ils évoluent. Une attention particulière devait être apportée à Valériane et à la toile d'autres protagonistes qui l'entoure. Le format court choisi

ne permettait pas de créer des personnages avec une abondance de détails comme dans une œuvre romanesque de plusieurs chapitres. Nous avons créé les personnages à partir du rôle qu'ils auraient pour le personnage principal (alliée, amie, mentor, rivale, fiancé, etc.) ainsi que de l'évolution que nous voulions qu'ils subissent à travers l'histoire. Par la suite, le défi a été de choisir la manière de séparer l'histoire pour répondre à plusieurs exigences : elle devait être équilibrée dans son rythme, sa structure, efficace par rapport à l'espace alloué, et avoir une fin qui se suffise à elle-même. Nous avons opté pour une transformation du schéma narratif classique (situation initiale, élément déclencheur, péripéties, dénouement et situation finale) : situation initiale, élément perturbateur, tentative de retour à la « normalité » (celle perçue par le personnage principal), accalmie, point de bascule et résolution. Ce schéma a été pensé sur mesure selon l'axe principal de l'histoire établi avant toute écriture, dans le but de correspondre autant que possible à la trame préalablement imaginée des aventures du personnage principal. Il nous a permis de montrer les difficultés de Valériane à se sortir de la situation initiale qui n'était pas en sa faveur, et ses différentes transformations à la suite de la réalisation qu'elle détient un pouvoir magique et la capacité d'agir.

La dernière étape dans la réalisation de la nouvelle a été de faire appel directement à des personnes lectrices, un groupe sélectionné par nos soins et composé de cinq personnes différentes fréquentant les mêmes milieux et corpus littéraires que nous (la littérature de genre), afin d'avoir leurs avis de lecture à propos de différents éléments : même si la cohérence du monde fictionnel est importante dans la réalisation du projet, leurs retours nous ont assuré que la cohérence de l'évolution des personnages, plus particulièrement celle de Valériane, était présente tout au long du texte et intéressante à découvrir. Leur

enthousiasme envers nos personnages et l'univers que nous avons dépeint a d'ailleurs fait écho à notre propre intérêt développé au cours même de l'écriture : nous nous sommes rendu compte de notre envie de développer l'univers succinctement dépeint dans le cadre de cette novella au-delà de celle-ci et de la démarche entreprise avec ce mémoire. La fin ouverte a été conçue à cet effet. Les transformations de Valériane sont, à notre sens, loin d'être finies : de nouveaux chemins – littéralement et métaphoriquement – se présentent à elle dans les dernières pages du *Secret d'Angeldenn*, laissant la place à d'autres projets plus approfondis et s'inscrivant parfaitement dans une démarche de littérature sérielle actuelle.

Bibliographie

Corpus primaire

DABOS, Christelle, *La passe-miroir. Les fiancés de l'hiver* [2013], Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Pôle Fiction », 2016.

DABOS, Christelle, *La passe-miroir. Les disparus du Clairdelune* [2015], Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Pôle Fiction », 2018.

DABOS, Christelle, *La passe-miroir. La mémoire de Babel* [2017], Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Pôle Fiction », 2019.

DABOS, Christelle, *La passe-miroir. La tempête des échos* [2019], Paris, Gallimard Jeunesse, coll. « Pôle Fiction », 2021.

Autres œuvres littéraires mentionnées

DABOS, Christelle, *The Mirror Visitor. A Winter's Promise*, Melbourne, Text Publishing, 2018.

LOWRY, Lois, *Gathering Blue*, Boston, Houghton Mifflin, 2000.

PULLMAN, Philip, *His Dark Materials*, New-York, Scholastic, 1995.

ROWLING, J. K., *Harry Potter and the Philosopher's Stone*, Londres, Bloomsbury, 1997.

Corpus théorique et critique

AMOSSY, Ruth, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan, 1991.

AMOSSY, Ruth, HERSCHBERG, Pierrot A., « Chapitre 3. Clichés, stéréotypes et littérature », dans Ruth Amossy et Pierrot A. Herschberg (dir), *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*. Paris, Armand Colin, 2021, p. 65-101.

BAUDOU, Jacques, *La fantasy*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2005.

BESSON, Anne, *La fantasy*, Paris, Éditions Klincksieck, 2007.

BESSON, Anne, *Dictionnaire de la fantasy*, Paris, Vendémiaire, 2018.

BESSON, Anne et Myriam WHITE-LE GOFF (dir.), *Fantasy : le merveilleux médiéval aujourd'hui*, Paris, Bragelonne, coll. « Essais », 2007.

BOISCLAIR, Isabelle et Lori SAINT-MARTIN, « Féminin / Masculin. Jeux et transformations », *Voix et Images*, vol. 32, no 2, 2007.

CARDINAL, Jacinthe, *Suzanne Jacob et la résistance aux « fictions dominantes » : figures féminines et procédés rhétoriques rebelles*. Mémoire de maîtrise en études littéraires. Montréal: Université du Québec à Montréal, 2000.

CLERMONT, Philippe, Laurent BAZIN et Danièle HENKY (dir.), *Esthétiques de la distinction : gender et mauvais genres en littérature de jeunesse*, Berlin, Peter Lang, 2013.

DRUXES, Helga, *Resisting Bodies: The Negotiation of Female Agency in Twentieth-century Women's Fiction*, Wayne State University Press, 1996.

GARDINER, Judith K., *Provoking Agents: Gender and Agency in Theory and Practice*, University of Illinois Press, 1995.

GOIMARD, Jacques, *Critique du merveilleux et de la fantasy*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2003.

HAMON, Philippe, *Le personnel du roman. Le système de personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*, Genève, Droz, 1983.

HAMON, Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », *Littérature*, mai 1972, n°6.

HAVERCROFT, Barbara, « Quand écrire, c'est agir : stratégies narratives d'agentivité féministe dans *Journal pour mémoire* de France Théoret », *Écriture de soi au féminin*, vol. 47, 1999.

INNESS, Sherrie, *Tough Girls: Women Warriors and Wonder Women in Popular Culture*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1999.

LETOURNEUX, Matthieu, *Fiction à la chaîne. Littératures sérielles et culture médiatique*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », 2017.

LORD, Véronique, « Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans *Dans les ombres* d'Éva Senécal », mémoire d'études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2009.

MAURIN, Florie, « Itinéraires des figures féminines de la fantasy jeunesse chez Pierre Bottero : fées, sorcières et chasseresses », thèse de langue et littératures françaises, Auvergne, Université Clermont Auvergne, 2022.

MAURIN, Florie, *Fantasy jeunesse : recherches sur la fantasy à destination d'un jeune public* [en ligne], URL : <https://fantasyjeune.hypotheses.org>.

NEAU, Jessy, « Le thriller sentimental néo-victorien : les flammes de la romance et l'ombre du meurtrier dans *La Fabrique de poupées* d'Elizabeth Macneal », dans Harold Bérubé, Marie-Pier Luneau et Karol'Ann Boivin (dir.), *Le rose et le noir. Imaginaires sentimentaux et policiers sous la loupe (XIXe-XXIe siècles)*, actes du colloque des 7-8-9 juin 2023, Presses universitaires de Montréal, à paraître.

SAINT-MARTIN, Lori, *Le nom de la mère*, Montréal, Nota bene, 1999.

SMADJA, Isabelle, *Le temps des filles*, Paris, Humensis, 2004.

SMADJA, Isabelle, « Héros et héroïnes des romans de fantasy contemporains », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol. 4, n°82, 2010.

SMADJA, Isabelle, « Filles et jeunes filles des romans contemporains pour la jeunesse », dans Paul Pasteur, Marie-Françoise Lemmonier-Delpy, Martine Gest et Bernard Bodinier (dir.), *Genre & Éducation. Former, se former, être formée au féminin* [en ligne]. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2009. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.purh.1751>.

Autres sources consultées

CERLI, « Présentation du CERLI » [en ligne], consulté le 28 avril 2022, URL : <http://cerli.wifeo.com/presentation.php>.

CROQUET, Pauline, « Christelle Dabos, de la fanfiction au phénomène littéraire », *Le Monde* [en ligne], 29 novembre 2019, consulté le 28 avril 2022, URL : https://www.lemonde.fr/pixels/article/2019/11/29/christelle-dabos-de-la-fanfiction-au-phenomene-litteraire_6021004_4408996.html.

DABOS, Christelle, « The Mirror Visitor », *Christelle Dabos* [en ligne], 1er juin 2018, consulté le 28 avril 2022, URL : <http://www.passe-miroir.com/2018/06/01/the-mirror-visitor/>.

GALLIMARD JEUNESSE, « La passe-miroir. Tome 1 – Les fiancés de l'hiver », *Gallimard Jeunesse* [en ligne], consulté le 28 avril 2022, URL : <https://www.gallimard-jeunesse.fr/9782070653768/la-passe-miroir-1.html>.

LA LANGUE FRANÇAISE, « Novella », URL : <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/novella>.

LIBRINOVA, « Littérature générale, blanche, de genre : quelles différences ? » [en ligne], URL : <https://www.librinova.com/blog/litterature-generale-blanche-de-genre-quelles-differences/#qu-appelle-t-on-litt-rature-blanche->.

TLFI, URL : <http://stella.atilf.fr>.